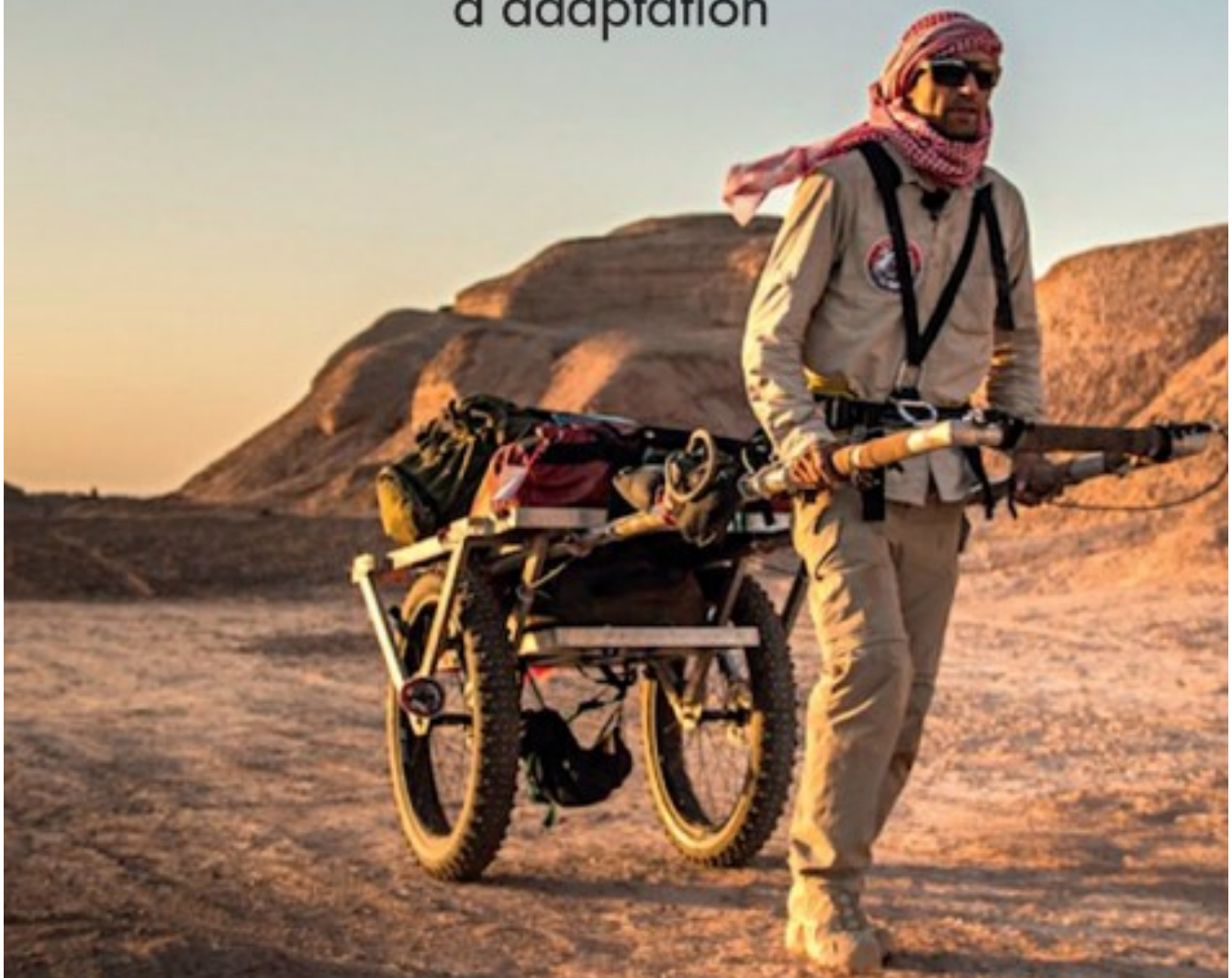
Christian Clot

AU CŒUR DES EXTRÊMES

Braver les milieux
les plus hostiles de la planète
pour éprouver les capacités humaines
d'adaptation



Robert Laffont

CHRISTIAN CLOT

AU CŒUR DES EXTRÊMES

Braver les quatre milieux les plus hostiles de la planète pour éprouver les capacités humaines d'adaptation

Robert
Laffont

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2018
En couverture : Photos : © Lucas Santucci / Zeppelin Network / Adaptation
ISBN numérique : 978-2-221-21977-5

Introduction

Avril 2009, canaux chiliens de Patagonie

Voilà quatre jours que les conditions sont incroyablement favorables, presque sans vent ni courant. Irréelles. N'avais-je pas noté dans mon journal de bord le jour précédent : *Que se passe-t-il ? Jamais en Patagonie je n'avais vu autant de jours successifs aussi calmes. Pas une ride sur l'eau, pas une brise depuis trois jours. Nous oscillons entre brume et soleil : une clémence inhabituelle. Je découvre une nouvelle Patagonie, silencieuse, douce, presque caressante. Cela ne peut durer. Mais déjà je m'y suis habitué !* Depuis trois mois que nous naviguons en kayak avec mon amie géographe Mélusine Mallender dans l'un des plus vastes réseaux de fjords au monde – les canaux marins de Patagonie chilienne – au cœur des cinquantièmes hurlants, c'est la première fois que nous bénéficions d'une telle sérénité. Quatre jours d'une progression sans accroc, le long de côtes rocheuses toujours abruptes mais riches de quelques fractures où nous arrêter à l'abri des importantes marées. Les conditions ont tout de même légèrement changé depuis que nous sommes entrés dans l'imposant canal Wide, large de douze kilomètres, qui se termine en un entonnoir qui provoque de puissants courants. Sa traversée nous inquiète suffisamment pour que nous ayons envie de l'entreprendre dans les meilleures conditions possible, en profitant de cette clémence passagère.

La nuit est encore dense lorsque nous quittons la protection de notre *caleta* vers sept heures le lendemain matin. Un vent irrégulier souffle du nord-ouest et nous sentons les vagues chahuter nos kayaks. Après une heure de navigation, les conditions commencent à changer. Très rapidement.

Mauvaise nouvelle. La trêve semble terminée ! Le vent a forci, se transformant en rafales tourbillonnantes toujours plus puissantes. Nord-est, nord-ouest, sud-ouest... nous ne parvenons jamais à savoir d'où va venir la prochaine bourrasque. Les courants ont aussi pris de l'ampleur, avec des vagues qui deviennent inquiétantes vues de la hauteur de nos esquifs. Nous devons rapidement nous rendre à l'évidence : poursuivre est devenu impossible. Trouver au plus vite un abri est nécessaire. Comme si elle n'attendait que cela, une tempête se lève et s'intensifie rapidement. D'immenses déferlantes irrégulières s'abattent sur nos kayaks. Nous ne pouvons plus faire grand-chose. Nous ne ramons plus pour avancer – les flots se chargent de cela pour nous – mais pour maintenir nos embarcations à flot. Un exercice complexe, bien plus fatigant que la progression classique. Dès qu'elles sortent de l'eau, les rames deviennent des voiles dont la surface suffit à pousser l'embarcation. Nos bras réduits à de vulgaires mâts se fatiguent vite. Il faut jouer du corps et des jambes pour éviter le chavirage. Je m'épuise les yeux à observer la côte qui ne montre aucun signe de fracture. Seule une paroi verticale régulière hérissée de forêts répond à mes appels. Chercher à savoir d'où viendront la prochaine rafale, la prochaine vague, occupe toutes mes pensées. Je parviens à rester en équilibre sur l'eau, et à m'approcher de la côte. Une joie tempérée par chaque regard vers le kayak de Mélusine. Plus légère avec son monoplace que je ne le suis avec mon imposant biplace, elle s'est éloignée rapidement de moi et peine à revenir vers la rive. Voir son kayak apparaître et disparaître entre les murs d'eau est angoissant. Mais elle tient bon et pagaye avec énergie.

Une fois encore les rafales redoublent. Elles ne sont plus de simples coups de boutoir joueurs, mais des chocs meurtriers, assenés sur nos barques pour les retourner. Et tout bascule. En un instant.

Un son. Je regarde derrière moi. Ce que je vois me glace le sang : une barre blanche avance sur moi à une vitesse considérable. Un *williwoo* [1] ! Ce ne peut être que cela. Une de ces rafales dépassant les deux cents kilomètres à l'heure, totalement imprévisibles. Un coup de poing qu'assène le vent à tout ce qui se trouve sur son passage. Pas le temps de réfléchir. Je force comme jamais sur mes rames pour tourner mon kayak dos à la rafale, en hurlant de désespoir vers Mélusine. Un cri dérisoire, happé avec moi par la lame tranchante qui me gifle. Sa puissance me coupe le souffle. Mille

poignards s'abattent sur mon corps. Un monstre m'agrippe, cherche à m'arracher à la mer, à la vie. Je sais que ma survie ne dépend plus totalement de moi.

Cela ne dure qu'un instant, quelques secondes. La rafale ne fait que passer. Elle me paraît sans fin. Mais je suis toujours à flot lorsqu'elle m'abandonne. À cet instant mon sang se glace dans mes veines. D'un coup d'œil vers Mélusine, je vois son kayak resté de travers être soulevé dans les airs et retomber lourdement à cheval entre deux vagues, et son corps désarticulé être éjecté de l'habitacle. La tornade, capable d'arracher un toit, l'a happée de côté, avec le maximum de prise. Que pouvait faire Mélusine ? Les cauchemars sont comme les rêves. Il ne leur faut qu'un fragment de vie pour déverser toute une odyssée durant cette seconde paradoxale où le cerveau perd pied. Je dois me concentrer sur Mélusine. Elle reparaît à la surface et nage pour rejoindre son kayak retourné qui flotte avec difficulté. Une fissure importante au niveau du siège est visible lorsqu'il est poussé vers le haut par une vague. Le *williwoo* est passé, mais vents et courants restent violents. Je continue de maintenir avec peine mon embarcation sur l'eau, en ramant de travers pour rejoindre Mélusine. Dans cette mer démontée, poussé par les courants, j'avance presque à six nœuds lorsque j'arrive vers elle, accrochée à son kayak démembré qui se remplit d'eau. Je n'ai qu'une seconde pour prendre une décision, puisque je ne pourrai pas me maintenir à son niveau sur ce tapis roulant qui m'emporte.

Plus tard, au calme dans une tente, un lit, tirés d'affaire, nous repensons toujours à ce qui s'est passé, aux différentes options qui auraient pu s'offrir à nous. Mais à plus de cinq cents mètres de la côte dans une mer déchaînée, avec le courant qui nous pousse vers le centre du canal, la réflexion n'est pas la même. Pour l'instant, le kayak de Mélusine agonise de ses blessures et sa masse la traîne à l'opposé de la relative sécurité du rivage. Je lui crie d'abandonner son kayak et de s'accrocher au mien. Une opération minutée car, même en freinant de toutes mes forces, c'est en TGV que j'arrive vers elle. Je n'en crois pas mes oreilles : elle refuse. Bravo, c'est bien le moment pour une mutinerie ! « J'ai toute la bouffe et la caméra... et Lola... je dois les ramener. »

Je comprends très bien ce qu'elle veut dire. Depuis des mois que nous avançons dans ces canaux, nos kayaks sont devenus des compagnons que nous avons appris à aimer, jusqu'à leur donner des noms. Lola pour le sien et Kala pour le mien. Abandonner Lola est plus qu'un déchirement, c'est un

acte contraire à toute la logique que nous avons construite jusque-là. Mélusine s'accroche désespérément à lui, capitaine refusant de quitter son navire lorsqu'il sombre, prête à couler avec lui. C'est exactement ce qui se passera si elle refuse de le laisser partir. Je suis déjà à son niveau. Le temps est compté. Je lui intime l'ordre, non plus en tant qu'ami mais de responsable de l'expédition, d'abandonner son kayak et de se hisser à bord du mien. D'un geste, elle arrache le caisson de matériel électronique de ses élastiques et me le donne. Il est éventré, rempli d'eau ! Je le prends machinalement, persuadé que son geste suivant sera de s'accrocher à mon kayak. Mais la mutinerie continue. Elle reste agrippée à Lola et s'efforce de nager avec. Si elle s'en sort, je la passe par les armes, bon sang !

Je ne peux déjà plus rien faire. Le courant m'a emporté.

Je l'abandonne dans cette mer déchirée ! Je hurle à m'en déchirer les cordes vocales, voyant le kayak de Mélusine s'éloigner, avec elle qui essaye de le tirer. En vain. Je veux revenir en arrière. Je ne veux que ça. Mais une part de moi est heureusement restée plus clairvoyante. Je sais que faire virer mon kayak se solderait par un chavirage garanti. Je nous imagine bien tous les deux à nager dans ces eaux sans embarcation ni matériel. Nous aurions assurément des tas de choses à nous dire. Les dernières. Mélusine finit par sentir l'inanité de sa tentative. Son regard est désespéré lorsque ses mains lâchent Lola. Déjà presque entièrement submergé, il disparaît rapidement vers le centre du canal. Mélusine nage. Enfin ! Je vois sa tête apparaître par intermittence entre les vagues, sous les déferlantes. Je continue de crier même si mes beuglements s'envolent avec le vent. Ils ne servent qu'à moi, à laisser vivre ma colère. Colère contre les éléments que j'enguirlande vainement. Colère contre ma faiblesse, mon impuissance. Colère pour transformer la peur qui déferle dans mes veines en rage. Une rage qui me donne la force et la lucidité nécessaires pour savoir que je n'ai qu'une chose à faire : chercher un point de côte protégé pour indiquer à Mélusine la direction à suivre. Avec sa tête qui ne dépasse que rarement des vagues, elle ne doit pas voir grand-chose et la fatigue va rapidement lui faire perdre ses repères.

Malheur et chance avancent souvent de concert. Sur des dizaines de kilomètres, la côte n'offre que des parois abruptes et une seule petite *caleta* protégée. Nous avons sombré non loin d'elle. Porté par les flots, j'y parviens assez rapidement. L'entrée est minuscule. Mais le décrochement dans la roche en forme de pointe offre une anse de calme dans laquelle je

m'engouffre. Comment est-ce possible ? En une seconde le purgatoire devient paradis. Les décibels chutent, les vagues s'effacent, comme si un mur invisible séparait deux mondes qui s'opposent. J'y pelotonne mon kayak avec soulagement.

L'apparition sporadique de la tête de Mélusine me ramène à la réalité. Combien de temps pourra-t-elle résister au milieu des vagues dont la température ne dépasse pas 4 °C ? À peine quelques minutes, pas assez, dicte ma raison. Autant qu'il le faudra, affirme mon cœur. Je crois le cœur. Alors je lève le bras avec ma rame, aussi haut que possible. Je regarde Mélusine apparaître et disparaître, nager, lutter comme jamais. Et moi, je lève les bras...

À défaut de pouvoir l'aider, je peux au moins lui donner un but.

Le regard de Mélusine irradie de détermination et de peur. Les vagues la surpassent, retombent sur elle, lui assenant sans pitié des uppercuts. Elle s'épuise, je le vois à ses mouvements. Elle est encore si loin. Elle nage déjà depuis si longtemps. Ma confiance se fissure.

Je n'ai jamais douté de la sincérité du geste de Simon Yates, mais pour la première fois je comprends physiquement plus qu'intellectuellement ce qu'il a pu ressentir lorsqu'il a coupé la corde le reliant à Joe Simpson [2]. Dans mon cocon de sécurité à regarder la tempête déchaînée dans laquelle se débat mon amie, j'ai l'impression de rompre le cordon ombilical qui relie tous les partenaires d'expédition, tous les partenaires de vie. De me trahir. Ma sécurité est une insulte.

Un ami des secours en montagne m'a dit un jour que l'héroïsme est parfois de savoir ne rien faire. Je hais cet homme qui a inoculé en moi cette part de raison. Parce que j'aimerais sauter à l'eau, retourner au milieu des flots, abandonner mon kayak pour m'accrocher aux arbres et jeter une corde à Mélusine. Autant d'idées stupides, balayées après une seule seconde de réflexion objective.

Mélusine nage toujours. Je cherche une solution pour monter sur le promontoire qui domine la pointe. J'ai beau scruter l'anse, je ne vois rien.

Vide. Tout est vide. Mon cœur. Mon esprit. Le canal. Vide de vie. Sa tête n'apparaît plus. Nulle part. Impossible. Elle va, elle doit réapparaître. Vide. Je suffoque. Je suis déjà tombé dans des crevasses, j'ai été emporté par une avalanche, dû nager dans des eaux glacées, mais jamais je n'ai su l'effroi avec une telle acuité. Cet immense canal n'est plus qu'une représentation physique du désert de ma peur. L'héroïsme immobile n'a plus de sens : je

lance mon kayak dans les vagues. À peine sorti de l'anse, je suis happé par les flots, presque retourné comme une crêpe. Je ne parviens même pas jusqu'au point où j'ai vu la tête de Mélusine pour la dernière fois. Les vagues se sont emparées de mon embarcation, elle est emportée vers le sud. Mon corps passe en mode réflexe. L'apprentissage des canaux, les gestes tant de fois répétés, toute l'expérience des expéditions s'imposent à mes bras et à mes jambes : je passe en mode *automatique*, qui ne tient plus compte de ma tête qui s'échine à chercher une trace de vie. J'utilise toute mon énergie pour ramener ma barque contre la côte. En frôlant les rochers, là où les courants s'équilibrent en partie, je remonte péniblement jusqu'à mon anse. Le silence à nouveau. Le vide toujours.

Le corps est une machine entraînée, éduquée, programmée. Il sait ce qu'il a à faire. Ne plus penser, ne pas se laisser envahir. Un geste après l'autre. Je dois faire un *switch off* de mon esprit si je veux vivre. Rester là, dans mon kayak, alors que je suis épuisé, que mon corps est glacé, que la tempête va augmenter, n'a qu'une fin possible. Non que mon esprit la dédaignerait. Mais mon corps a bien appris sa leçon. Il prend les commandes, torpeur inconsciente.

« Christian ». Inconscient qui m'appelle pour m'obliger à agir, pour me sauver. « Christian ». Le son est lointain, crié. Pas à l'intérieur de moi, mais derrière moi, au fond de l'anse. Affalée sur les rochers. Mélusine. Là. Hors de l'eau.

Je crie son nom, m'approche des rochers.

Je suis dans un kayak que je dois maintenir à flot. Elle est sur des rochers glissants de mousse à quatre mètres de hauteur. Comment nous étreindre ?

Comment nous dire nos cœurs qui recommencent à battre, l'air qui manque d'avoir cru l'autre perdu ? Comment nous le dire sans la peau de nos visages qui se touchent pour se le raconter ?

Le temps est toujours compté. Mélusine est déjà bleue.

Muni d'une corde, je me jette à l'eau, contre les rochers que j'escalade avec peine tant ils sont abrupts. Accroché d'une main, je tends à Mélusine nos équipements de camp et de survie dont la plus grande partie était heureusement à bord de mon kayak.

Il nous faut presque deux heures pour arracher mon kayak aux flots, escalader un promontoire et installer un camp malhabile sur des buissons en pente. Sans parole. Un déluge ininterrompu s'est installé.

Mélusine est couchée dans son sac de couchage. Sa peau n'est qu'un dégradé de blanc et de bleu. Son corps est glacé, en profondeur. Je fais du thé et laisse le réchaud en marche pour chauffer un peu notre abri. Sans parole.

Elle ne peut manger, je la force à boire. Elle ne dit rien. Je ne peux rien dire.

Je lui ferme son sac pour barrer la route au froid. Je pense qu'elle dort déjà et je lutte contre ma peine de devoir la réveiller dans une heure pour m'assurer que le choc ne la laisse pas sombrer. Dans sa demi-torpeur, le regard fixe, elle commence à parler. Lente salve de mots qui envahissent la tente, la remplissent, jusqu'à former une troisième personne couchée entre nous deux, palpable.

« C'était tellement dur de nager jusqu'à la côte. Je ne voulais pas laisser mon kayak. Mais je ne pouvais pas le retenir, il m'emportait. Il coulait petit à petit. Je suis tellement désolée de l'avoir abandonné. Elle était si loin cette côte. Je nageais. Elle n'approchait pas. Le courant me repoussait. J'avais envie d'arrêter. De m'endormir. Et là, je te voyais. Ma plus grande peur, c'était que tu essayes de venir me chercher. T'engager dans ces courants ravageurs avec ton paquebot de kayak. Je savais que si tu le faisais, tu allais te retourner. Mais je savais aussi que tu allais le faire si tu ne me voyais plus nager. Et les vagues... Elles n'arrêtaient pas de me recouvrir. Je me fatiguais de plus en plus. Tu as levé les bras avec ta pagaie comme un phare.

« J'aimerais lever les bras. Au moins un. Te dire que ça va. Que je te vois. Mais impossible. Je me fais engloutir si seulement j'essaye. Je dois nager. Cette envie de dormir qui devient de plus en plus présente. Dormir. Ce serait plus simple. Je pense à tout ce que j'ai laissé dans le kayak. À mon kayak. Cela me fait mal de le savoir en train de couler. Il est parti si vite. À toute vitesse. Je ne pouvais rien faire. C'est terrible. Et cette côte qui est encore si loin. Et cette envie de dormir. Et Christian qui va venir. Ça, je ne le veux pas. Je dois nager. Encore plus fort. J'ai mal partout. Mes bras sont en plomb. Je dois encore nager, pourtant. Elle est encore loin, cette côte ? Les vagues me recouvrent. Je ne la vois plus. Elle se confond avec le gris du ciel, le gris de l'eau. Je nage. Parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Il faut vivre la peur pour la comprendre. Maintenant, je sais. Je n'y arrive plus, c'est trop loin. Christian ! Je vais abandonner. Et je te perds de vue. Je vais mourir. J'ai très peur. Je lève au mieux la tête. Un énorme rocher se dresse

devant moi. La côte... Je suis encore loin de la pointe derrière laquelle tu te trouves. Mais je n'ai vraiment plus de force. Je me jette sur le premier rocher assez bas pour m'accueillir. J'arrive à me hisser dessus. Ce n'est pas trop haut heureusement. Je ne veux plus aller dans l'eau. Pour rien au monde. Je m'avance. Derrière il n'y a qu'une paroi qui tombe à pic dans l'eau, dans l'anse protégée. Pas de plage. Pas d'espace. Et pas de Christian. Il n'est pas dans l'anse. Il est parti. J'aurai fait tout cela pour rien. Il est tout de même retourné dans les courants. Je ne sais plus quoi faire. Je suis si fatiguée. Mais je n'ai rien, plus rien. Je suis seule au milieu de nulle part. Je crie ton nom. Aussi fort que possible. Je crie toute l'éternité.

« Soudain j'entends ta voix. Tu m'appelles. Tu apparais dans ton kayak. Maintenant je peux avoir froid et sombrer. M'abandonner... »

Ses paupières sont déjà fermées. Elle se tait. Il y a assez de mots.

Nous sommes en vie. Après un *williwoo*. Après vingt minutes de nage pour Mélusine dans une mer déchaînée à 4 °C. Il s'est passé tellement de choses en si peu de temps, il y a eu un tel besoin de concentration qu'il nous sera difficile de nous souvenir exactement du déroulé des événements.

Quels sont les facteurs clés qui nous ont permis de survivre lors de cette expédition ? Entre vie et mort, entre résistance et abandon, entre envie et désespoir, qu'est-ce qui est déterminant lorsque la situation dépasse nos capacités de savoir et d'action ? Ces questions, j'ai déjà eu l'occasion de me les poser à plusieurs reprises en vingt ans d'exploration du monde. Des cas où la frontière de la vie se confond avec celle du néant. Parfois de façon très rapide comme ici. Parfois sur plusieurs semaines. Comme lors de ma première expédition dans la cordillère de Darwin, une chaîne de montagnes de la Terre de Feu, avec deux collègues en 2004 [3]. Nous avions passé treize jours sans pouvoir quitter notre tente, bloqués dans une perpétuelle tourmente. Deux semaines. C'est peu dans une vie. Mais au cœur d'une tempête, sans jamais savoir ce que l'instant à venir va nous imposer, effrayés par l'idée de ne jamais en sortir, deux semaines paraissent une éternité. Que signifie encore le temps dans ces situations ? Une seconde, une heure, une semaine. Tout peut paraître une vie.

J'étais ressorti de cette expérience avec de nombreuses questions. Que se passe-t-il dans notre cerveau confronté à ce genre de crise ? Qui sommes-nous lorsque, soudainement, nous nous rendons compte que la situation proposée par l'existence dépasse nos capacités ? Difficile de répondre

puisque la situation nous perturbe en profondeur et que nous avons tendance à occulter les moments les plus violents, les plus difficiles : au moment de raconter notre vécu, il est déjà en partie transformé dans nos mémoires. Et ce, quelle qu'ait été la situation ! Que savons-nous vraiment de ce qui se passe dans la tête d'une personne à l'instant de la crise ? Pratiquement rien.

C'est pour essayer de répondre à ces questions que j'ai créé le groupe de recherche Human Adaptability in Situ (HAIS) et lancé le projet Adaptation, 4 × 30 jours : la première traversée successive des quatre milieux les plus extrêmes de la planète...

1. Le *williwoo* est un vent catabatique extrêmement violent, imprévisible. En Alaska, il existe également et est nommé *williwaw*.
2. Joe Simpson, *La Mort suspendue*, Grenoble, Glénat, 2004 : l'alpiniste raconte comment, lors d'une tempête, en pleine descente, Simon Yates a dû couper la corde le reliant à lui, et comment il a survécu.
3. Voir *Ultima Cordillera, la dernière terre inconnue*, de Christian Clot, Paris, Arthaud, 2007.

1
Les mines

« Non.
— Non ?
— Non. Vous ne pouvez pas aller seul dans le Dasht-e Lut.
— Pourquoi ?
— Les mines, vous comprenez... »

Mon regard coupe la parole d'Hassan qui écarte les mains d'un geste navré. Je fais de grands efforts pour ne pas laisser éclater mon impatience qui fermerait toute possibilité de discussion face à un Perse nourri de millénaires d'art du négoce. Confortablement installé, dégustant le thé rituel dont on met le sucre dans la bouche avant de boire à petites gorgées pour le faire fondre, nous pourrions aussi bien deviser d'un poème d'Hafez que de la fragrance des roses, si chères aux Iraniens. Le ton reste calme. Les chaleurs du désert dont la ville de Kerman est à la porte n'échauffent pas les esprits dans la fraîcheur du hall de l'hôtel, version moderne d'un caravansérail séculaire. Le temps ne compte pas. Demain ou après-demain n'ont pas plus d'importance que le jour qui passe en Iran. C'est de toute façon Lui qui décide. *Inch'Allah*.

Sauf que mon penchant occidental est plus minuté. Nous tournons en rond depuis des heures et il semble que ce soient des humains et non le Dieu du Prophète qui bloquent le départ de ma traversée du Dasht-e Lut. Le plus chaud désert monde. La première des quatre étapes d'Adaptation.

Voilà quatre jours que Mélusine Mallender et Lucas Santucci sont là pour mettre les dernières touches aux préparatifs. En fait de dernières touches, ils se sont retrouvés face à une déferlante d'interdits et à un mutisme travaillé

depuis tellement d'années d'omerta dans ce pays qu'il est devenu une seconde nature. Lorsque je suis arrivé deux jours après eux, ils avaient entendu toutes les versions : on ne va dans le désert en été, le terrain est miné, il y a des terroristes, le gouverneur ne veut pas... pour ne citer que les plus crédibles. À chaque fois qu'une solution se dessinait, une nouvelle excuse apparaissait. Rien n'a bougé.

Je bois quelques gorgées en regardant Hassan sans insistance. Il est plutôt grand, le visage doux, son regard ne se dérobe pas. Je tente de savoir s'il est la cause de ces errements pour obtenir davantage d'argent, ou s'il essaye réellement de nous aider comme il ne cesse de me le dire. Quelques compliments sur le thé et la qualité des fauteuils qui nous supportent depuis plusieurs heures, et je me permets de presser une nouvelle fois Hassan pour qu'il m'obtienne un rendez-vous avec le gouverneur, seul à même de débloquer la situation. Il déplie sa carcasse qui paraît trop grande pour lui en me promettant de tout arranger, et il s'en va en laissant flotter un sourire que je n'essaye plus d'interpréter.

Tout semblait pourtant si simple en avril, lorsque j'étais venu vérifier la faisabilité du projet. L'Iran et l'accueil légendaire du Taroof, que n'usurpe pas la population, m'avaient une fois de plus fait une forte impression.

Même la ville de Kerman qui m'avait paru tellement âpre lors de mon premier passage en 2011 – les intenses chaleurs du désert ont forgé des populations rudes, habituées au repli conservateur – semblait s'être ouverte au monde. L'arrivée d'Hassan Rohani à la présidence en 2013, plus modéré que son prédécesseur de funeste mémoire, Mahmoud Ahmadinejad, et la nouvelle volonté iranienne de déployer le tourisme en accueillant dix fois plus de monde d'ici 2020, ne pouvaient seules expliquer un tel changement. C'est toute la ville qui semblait avoir fleuri d'une hospitalité printanière.

Les cafés du bazar, où la population n'avait plus honte d'aller papoter, nichés dans de splendides sous-sols rafraîchis de fontaines, m'avaient permis de discuter des possibilités de traverser le désert, en dégustant un délicieux dizi [1].

Certes, il y a les mines. Les histoires de ces nouveaux riches possédant de gros 4 × 4 avec lesquels ils partent en « journées découverte » dans le désert, où le véhicule de derrière voit soudain sauter le véhicule qui le précède, ne semblent pas uniquement sorties de l'imagination fertile d'une jeunesse désœuvrée. L'Iran a souvent eu besoin de protéger son territoire.

Mais personne n'a jamais pensé à cartographier cette protection. Nul n'a encore, à ma connaissance, traversé intégralement ce désert à pied. Mais des dizaines de touristes et leurs guides sillonnent en 4 × 4 ce territoire à la bonne saison, et mon trajet a été choisi en grande partie en fonction de ces parcours. Si des groupes de touristes sautaient régulièrement sur des mines malvenues, cela se saurait.

Certes, il y a la canicule. Personne ne va dans le désert en plein été, encore moins seul, et à pied. Mais c'est justement le but de ma traversée et je m'y suis préparé.

Point après point, j'avais pu faire face à toutes les problématiques et l'autorisation n'était plus qu'une formalité. La beauté envoûtante du Dasht-e Lut, plus attirante que jamais, m'ouvrait alors ses bras. Une illusion sans doute, comme pour me rappeler que les températures estivales dépassant les 50 °C créent de jolis mirages que reflètent les chaleurs dansantes qui montent du sol.

La réalité semble me rattraper en ce début du mois d'août. Une expédition tient à peu de chose et parfois à des éléments très éloignés de ses problématiques. En quelques semaines, la situation a radicalement changé pour ce désert qui n'en demandait pas tant. Fin mai, le mollah Akhtar Mansour, chef des talibans afghans, a été tué d'une frappe de drone américaine au Baloutchistan, province du sud-ouest du Pakistan.

Cela a relancé les rivalités entre les différents chefs de guerre talibans, dont certains semblent avoir décidé de s'allier à Daech. Un ennemi juré de l'Iran. Pour rejoindre le fameux État islamique autoproclamé, ces groupes doivent traverser l'Iran et il n'est pas impossible que quelques-uns utilisent la région du Lut, zone frontière avec l'Afghanistan et le Pakistan, pour le faire. C'est la grande crainte des Iraniens et le mot terroriste est sur toutes les lèvres. Il me paraît relativement peu probable que l'un de ces groupes se cache dans le désert en plein été. Étant donné les chaleurs hors normes, il faudrait une organisation et une infrastructure difficiles à dissimuler à une armée iranienne dotée de gros moyens et rompue à ce genre de situations.

Plus positif : la région du Kalut, au cœur du Lut, vient d'être inscrite sur la Liste du patrimoine mondial de l'humanité quelques jours avant notre arrivée. Ses formations hydroéoliennes uniques lui ont valu cet honneur qui ravit les autorités locales, fières d'être soudainement le centre d'attention pour d'autres raisons que le terrorisme et les jugements tribaux encore en

vigueur dans certains villages de province. Pour s'en montrer dignes, ils enchaînent les décisions arbitraires, comme une soudaine interdiction totale d'accès là où seulement quelques jours auparavant tout le monde pouvait aller pisser sur les collines sans que personne s'en émeuve. Je me réjouis de cette nomination, qui permettra de mieux considérer ces territoires et de leur donner les lettres de noblesse qu'ils méritent. Mais j'ai trop vu, à travers le monde, les aberrations commises au nom de ce même patrimoine, qui riment plus souvent avec exploitation financière qu'avec protection véritable.

Je fais confiance aux Iraniens pour que la qualité prime et que les soudaines interdictions ne soient que momentanées dans l'euphorie de l'annonce de cette bonne nouvelle. Je tente d'expliquer que ma traversée en solo, loin d'avoir un impact sur ces monuments naturels dont je ne m'approcherai pas vraiment – ils sont plutôt un obstacle pour le chariot que je vais tracter – sera aussi un moyen de communiquer en Europe au sujet de ces territoires.

Plongé dans ces réflexions et la recherche de solutions, je ne vois Hassan qu'au moment où il prend à nouveau place face à moi, quatre heures plus tard. Il est flanqué d'une collègue qu'il me présente comme la responsable de son agence, et son grand sourire me rassure immédiatement. Après un rapide regard vers sa cheffe qui l'approuve d'un geste, il se lance avec la confiance de celui qui apporte la solution miracle.

« Tout est arrangé », nous annonce-t-il.

Je suis presque prêt à le prendre dans mes bras et je sens autour de moi mes collègues qui se détendent. En plus de Mélusine et de Lucas, Étienne Koechlin et Katia Dauchot, deux des scientifiques du projet, nous ont rejoints. Tous les quatre doivent m'accompagner pour les trois premiers jours de ma traversée pour différents travaux. Ils redoutaient eux aussi que le départ ne puisse jamais avoir lieu.

Heureux de l'effet provoqué, Hassan continue sur sa lancée :

« Je vous ai obtenu cinq jours complets avec moi dans le désert, et sans protection militaire ! On peut partir d'ici une à deux semaines sans problème. J'ai fait amener les véhicules pour que vous puissiez voir avec quoi nous allons partir », poursuit-il en montrant d'un geste deux Pajero blancs 4 × 4 parqués dans la cour, sans remarquer la tension qui vient de réchauffer la pièce de plusieurs degrés.

La douche est amère. Tout le monde s'énerve. J'essaie de garder mon calme. Je suis à la veille de partir pour une traversée solitaire de l'un des lieux les plus hostiles de la planète, sans aucune communication extérieure. Je ne veux pas perdre mon énergie en énervement destructeur. Impossible d'en rester là non plus. Je pose ma tasse de thé et rétorque, aussi calmement mais fermement que possible : « Hassan, j'ai l'impression que vous n'avez toujours pas compris. Cinq jours ne m'intéressent pas plus que trois. C'est de trente jours dont j'ai besoin. Sans vous. Sans escorte. Sans véhicule. »

Hassan et sa collègue, refroidis à leur tour, perdent leurs sourires naissants. Hassan semble totalement perdu et c'est sa responsable qui reprend le plus vite ses esprits.

« Je ne comprends pas. Vous ne voulez pas profiter de ces cinq jours ? »

Je me ressers un thé. La discussion va encore être longue. Et j'essaie de lui expliquer le plus simplement possible ce que nous sommes tous venus faire ici :

« Je viens en Iran réaliser une expédition d'exploration qui cherche à mieux comprendre les capacités humaines d'adaptation aux conditions climatiques hors normes et aux systèmes de crise. Le principe est de traverser successivement quatre des milieux les plus extrêmes de la planète, de par leur climat et leur variabilité, durant la saison la plus violente, ce qui représente un défi inédit. Mais c'est justement ce qui va m'obliger à me pousser dans mes retranchements, à chercher des solutions que je ne connais pas encore, à prendre des décisions nouvelles, à mettre à l'épreuve ma motivation. Bref, autant de notions qui président à l'adaptation et que nous désirons étudier scientifiquement. Nous avons choisi l'endroit le plus chaud et sec du monde, ici, dans le désert du Dasht-e Lut ; l'endroit le plus froid, humide et versatile dans les canaux marins de Patagonie au Chili ; le plus chaud et humide, riche d'une biodiversité incroyablement variée dans la forêt amazonienne du Brésil ; et enfin le second lieu le plus froid et sec du monde, les monts de Verkhoïansk en Russie orientale. Dans chaque cas, je dois réaliser un trajet d'une trentaine de jours, seul, sans aucune assistance ni communication. Entre chaque traversée, je retourne en Europe pour une période d'une quinzaine de jours. Plusieurs protocoles scientifiques seront menés sur moi durant les traversées et entre chaque expédition, à Paris. Ils porteront sur les notions de physiologie, psychologie et une étude sur la cognition humaine en situation extrême réelle, ce qui constitue une première mondiale. C'est la raison de la présence du

neurobiologiste français Étienne Koechlin, directeur du laboratoire des neurosciences cognitives de l'École normale supérieure de Paris. Pour adapter ces protocoles de recherches selon chaque terrain, plusieurs scientifiques viendront durant les trois premiers jours de chaque étape afin de se faire une meilleure idée des contraintes du milieu et des perceptions sensorielles que celui-ci implique. Le photographe Lucas Santucci et la réalisatrice Mélusine Mallender profitent aussi de ces trois jours pour faire des images – des photos et un film –, qui sont difficiles à faire tout seul. C'est pour organiser cette logistique-là que nous avons contacté votre agence et que nous sommes en contact avec Hassan depuis des semaines. Nous avons donc besoin de trois jours avec des véhicules pour l'équipe qui rentre ensuite pendant que moi je continue seul la traversée du désert. Sans personne. »

Je me tais. Aucun de mes deux interlocuteurs ne m'a interrompu. Le silence s'éternise. Même les tasses de thé restent dans leurs coupelles. Finalement, c'est Hassan qui reprend la parole, lentement, comme pour se convaincre lui-même :

« Mais aucune voiture ne peut vous suivre tout le long ! Et qu'avez-vous comme moyen de communication ?

— Je ne veux justement pas qu'une voiture me suive. Quant aux moyens de communication... »

Je laisse ma phrase en suspens, cherchant les mots justes pour expliquer ce que je sais être la notion la plus délicate à faire comprendre. Je poursuis cependant. Au point où j'en suis avec eux :

« ... je n'en ai pas. Aucun moyen de communication, pas de téléphone satellite, pas de balise pour me repérer, rien qui me relie à l'extérieur. Cela fait pleinement partie du protocole que j'ai voulu pour ces missions. »

Je ne leur laisse pas le temps de réagir et j'ajoute :

« Je sais que cet aspect est inquiétant. Mais l'idée des recherches que je veux mener, c'est d'essayer de me rapprocher autant que possible d'une situation de crise, ces moments dans la vie où tout peut basculer, où l'on se retrouve soudainement face à quelque chose qui nous dépasse, qui nous paraît insurmontable. Dans ce genre de situation, nous sommes obligés de trouver des moyens nouveaux, de nous adapter... ou de mourir, physiquement ou intellectuellement. Dans la vie réelle, il n'y a pas moyen de se dire : “Oh mince, c'est trop dur !”, et hop, d'appuyer sur un bouton

pour faire cesser la situation. On est toujours très seul quand on affronte ces moments, même si l'on est entouré d'autres personnes. Alors le choix n'existe pas. Il faut trouver la force d'agir, de se motiver, de prendre des décisions, inventer de nouveaux moyens de fonctionner, et, petit à petit, de reconstruire quelque chose. Voir au-delà des difficultés du moment. Et il est terriblement difficile de comprendre pourquoi certains y parviennent, et d'autres moins bien, voire pas du tout. Quelle est la différence, que se passe-t-il dans le cerveau, quelles sont les éventuelles clés, sans doute nombreuses, qui font la différence ? C'est très compliqué à étudier parce qu'il est impossible de poser des capteurs sur ces individus au moment du drame. Quelqu'un qui vit un tsunami, une prise d'otage, la perte de sa maison ou, plus prosaïquement, qui subit un licenciement soudain, le départ de son conjoint ou tout autre moment de stress profond, ne peut pas vraiment être "étudié" *au moment* où survient l'événement. Par ailleurs, dans les laboratoires, il est pratiquement impossible de simuler vraiment le réel, avec tous les facteurs qui entrent en ligne de compte. Il est en outre nécessaire que le sujet puisse à tout moment arrêter l'expérience. C'est une obligation et il est normal qu'un volontaire puisse dire stop. Mais l'état d'esprit, la prise de risque, la perception de la situation ne sont de ce fait pas du tout les mêmes. Alors j'ai décidé de monter des programmes de recherches qui utilisent des expéditions pour se rapprocher autant que possible de ce genre d'instants vécus.

— Mais quel rapport entre vos expéditions et un drame dans la vie ? me coupe Hassan.

— J'ai eu l'occasion à plusieurs reprises de m'observer ou d'observer des collègues lors de crises graves vécues pendant des expéditions. Et d'assister par ailleurs à des drames de la vie quotidienne, lors de catastrophes par exemple. Et j'ai pu noter que nos réactions peuvent être très similaires dans les deux cas. Ce sont des moments d'incertitude durant lesquels tout bascule en très peu de temps, qui nous confrontent à nos fonctionnements personnels les plus profonds et finalement, la raison initiale importe assez peu.

« Comme il est impossible d'étudier les accidents de la vie lors de leur survenue, les expéditions en conditions hors normes sont ce qui s'en rapproche le plus. Là, je vais me confronter à ces milieux aux moments les plus difficiles. Je vais assurément me retrouver à plusieurs reprises face à des situations qui dépassent tout ce que j'ai déjà connu, malgré

mes expériences préalables. Je vais faire face à des données que je ne maîtrise pas, qui peuvent me submerger si je ne trouve pas les bonnes stratégies d'adaptation. Voilà pourquoi je n'ai aucun moyen de communication : pour enlever ce fameux *effet bouton* que l'on a habituellement lors d'études mais qui fausse aussi les réactions. Il est évident qu'une personne ne prendra jamais les mêmes risques, les mêmes décisions, si elle sait qu'elle a un filet de sécurité ou s'il n'en existe aucun. Cela change profondément la psychologie et les manières d'agir, souvent de façon très inconsciente. Et c'est vrai en toutes circonstances.

« Dans mon cas, face à une difficulté qui me paraît trop grande, je ne pourrai pas me dire : “Oh flûte, allez, j'appelle au secours.” C'est un risque, bien entendu. J'en ai conscience Mais c'est mon choix, je l'assume pleinement. Je n'irai pas me plaindre ensuite si un problème m'arrive. Vous comprenez mieux maintenant ? »

Fatigué moi-même par cette diatribe un peu technique, je regarde mes deux interlocuteurs qui ne semblent toujours pas vraiment savoir comment retourner le problème. Lentement, Hassan me demande, comme pour mieux se convaincre lui-même :

« Donc, vous voulez vraiment aller tout seul dans le désert ?

— Oui.

— En plein été ?

— Oui. »

Il me regarde, incrédule.

« Ça fait plus de dix ans que j'emmène des gens dans le désert. On y va avec des 4 × 4 climatisés. Il y a des personnes pour assister les visiteurs. On a des sites de camps organisés. Et jamais on n'y va en été. Malgré cela, c'est déjà difficile. Il n'y a pas la moindre goutte d'eau. Nulle part. Ni dans l'air qui est brûlant ni dans le sol chaud comme la braise. Personne ne marche dans le désert. Personne n'y va sans assistance. »

Sa cheffe lui coupe la parole, à nouveau très sûre d'elle, comme si elle avait trouvé une raison imparable.

« Oui, c'est impossible. Cela ne se fait pas. Encore moins en été. Et surtout pas seul. Ça ne se fait pas !

— Ben... justement. C'est ça, l'idée. Comme ça ne se fait jamais, nous n'avons pas d'informations sur ce que je vais réellement vivre. C'est ce qui

nous intéresse. Cela fait des semaines que nous vous l'expliquons. Vous nous aviez toujours dit qu'il n'y avait pas de souci. »

Dépité, Hassan répond avec une franchise involontaire :

« Oui, mais on ne croyait pas que vous le vouliez vraiment. On pensait que c'était une lubie. Qu'une fois sur place, face aux conditions, les trois jours classiques dans le désert vous suffiraient. Comme à tout le monde. Alors on ne s'est pas posé la question. »

Je ne savais pas encore que ce pas de deux sans fin allait se répéter au début de chaque traversée. « Mais c'est impossible... Personne ne va seul dans ce milieu » restera le leitmotiv de l'expédition. Malgré tous mes efforts et ceux de Jérémy Roumian – le directeur des opérations d'Adaptation qui gère la mise en place logistique des expéditions –, tant que je n'étais pas arrivé sur place, avec tout mon matériel prêt à partir, personne ne croyait que j'étais vraiment décidé à le faire. Les référents locaux ont tous été prêts à promettre presque n'importe quoi, persuadés que, au final, nous ferions selon leurs habitudes : un tour dans le secteur touristique qu'ils connaissent et retour bien sagement en Europe.

Nos expéditions ont plus souvent été stoppées par les restrictions administratives que par les difficultés inhérentes aux terrains. Mais si je n'ai appris qu'une chose depuis vingt ans que je fais ce métier, c'est de ne jamais baisser les bras. Hassan, comme les autres, joue sa partition. Et moi la mienne. Sauf que l'une est du jazz alors que l'autre est une symphonie. Difficile à concilier. Hassan est le *régional de l'étape* qui connaît bien son désert, en a fait son métier, tout en oubliant parfois de le voir d'un regard neuf. Je suis le rookie qui vient remettre en cause ses certitudes, sans qu'il sache ni d'où je viens ni quelle est mon expérience. Nous nous regardons sans amertume. Parce que même si nous ne jouons pas la même musique, entre mélomanes nous nous comprenons malgré tout un peu.

Mais ce n'est pas lui qui poursuit. Sa collègue, plus habituée aux bureaux qu'aux sables desséchés, clôt la discussion avec un certain talent caché pour le comique de répétition : « Et puis, il y a les mines, vous comprenez... »

1. Plat iranien de mouton gras, pommes de terre, pois chiches et d'autres ingrédients que l'on écrase avec un pilon après avoir vidé le bouillon dans lequel les aliments ont cuit et que l'on consomme séparément.

2
Le Lut

La chaleur picore ma peau comme mille insectes que je ne parviens jamais à chasser. Un sèche-cheveux géant me souffle un air torride chargé de petits cailloux que le vent charrie sans relâche. Une main serre mon cœur et mes poumons qui se débattent en s'épuisant pour rester actifs. Je les laisse faire. Qu'ils se débrouillent sans moi. Je suis bien trop préoccupé à essayer de les fournir en air alors que j'ai l'impression de respirer des pelotes d'épingles tant il est sec. Si je pouvais, j'aimerais arrêter de respirer. Mais le corps a ses réflexes... Je suis couché, sous la toile argentée que je monte tous les jours pour m'apporter un semblant d'ombre dans un univers qui ne connaît pas cette notion. Je ne bouge pas. Une autre main plaque mon corps au sol. Je ne fais rien. Je n'y parviens pas. Ces mains sont trop fortes. Je suis atterré. Physiquement. Moralement. Chaque geste demande un tel effort que je préfère m'abstenir sauf besoin absolu. Mes nécessités s'amenuisent au fil des heures, des jours. Même lire quelques lignes d'un livre ou écouter de la musique me paraît insurmontable. Mon cerveau a divisé ses pensées en deux mondes, d'un côté, une pastèque, de l'autre, un raisin sec. La pastèque me hurle d'abandonner. De faire cesser sans sommation cette douleur qui grignote chaque pore de mon être. Elle me dit qu'il n'y a aucun espoir de résister trente jours en progressant au quotidien dans ce monde, aucune chance de survivre. Le minuscule raisin sec, d'une voix à peine audible, essaye encore de lui tenir tête. Il cherche des solutions constructives pour rester là, pour trouver ces fameuses stratégies d'adaptation qui devraient me permettre de survivre malgré tout. Bon, c'est vrai, pour l'heure, il n'y

parvient pas. Il lutte parce qu'il est têtu, mais il faut admettre qu'il a peu d'arguments valables. Mais il s'échine à en trouver :

« Tu l'as voulu ! »

Un peu pauvre comme raison, non ?

« Tu fais des études qui doivent faire avancer la connaissance sur l'humain, donner un espoir pour s'adapter à demain. »

Oui, déjà mieux.

« Il y a tous ceux qui ont cru en toi, au projet, qui t'ont aidé à le monter, qui sont venus avec toi ou sont restés en France. »

C'est plutôt convaincant. Mais voilà que la pastèque revient avec son argument phare.

« OK. Sauf que rien de cela n'aura de valeur si la seule chose que l'on retrouve de toi est une momie rabougrie bien conservée par la sécheresse exceptionnelle des lieux. »

Et ça continue, ça tourne en rond.

J'écoute ces arguments sans rien faire. En fait, je ne suis déjà presque plus là. Je les laisse discuter pendant que je vais me balader un peu hors de mon corps, entre deux mondes. Je me vois couché sous ma toile. Je vois mon camp de jour, composé de mon chariot à laquelle la toile est accrochée. Mon camp devient de plus en plus petit à mesure que je m'éloigne.

L'immensité du désert se révèle. Le Lut. Cinquante mille kilomètres carrés au sud-est iranien dans une cuvette longeant la frontière afghane. Trois cent quatre-vingts kilomètres au plus long pour deux cents au plus large, divisés en trois parties. Le nord-ouest, par où je suis entré, est un vaste plateau bombé composé de cailloux, sel et sable, sans élévation pour attirer le regard. Les vents que rien n'arrête y jouent en maîtres. Au centre du Lut, ils ont taillé dans la molasse [1] un véritable réseau de vallées étroites et de protubérances aux formes variées appelé le *Kalut* ou, plus familièrement, le château de sable. Un château majestueux de près de cent cinquante kilomètres sur quatre-vingts qui a valu à cette région son classement au patrimoine mondial de l'Unesco. Le sud-est du désert est une immensité sableuse encombrée de dunes géantes pouvant atteindre près de trois cents mètres. Ici et là, des salars [2] et des canyons complètent ce monde façonné par les vents que je compte traverser de part en part. Des paysages splendides qui, vus d'en haut, feraient presque oublier son autre réalité : les conditions climatiques. Voilà dix ans que ce désert a les constantes les plus

chaudes du monde. Je confirme. C'est pour cela que je l'ai choisi pour cette expédition. Mais entre le concept intellectuel de chaleur extrême et le vécu quotidien, il y a tout un espace-temps. Aucune de mes expériences préalables ne m'avait préparé à une telle expérience.

Une nouvelle douleur me fait instantanément revenir à la réalité. Pastèque et raisin, images du désert, tout a disparu. Je tourne la tête. Je n'ai pour vision que la bâche qui me protège mais laisse désormais le bas de mon corps aux prises avec les rayons directs du soleil qui a tourné. Nous avons fabriqué ces éléments protecteurs aussi petits que possible pour qu'ils soient le plus léger possible. Je dois déjà tracter plus de cent cinquante kilos de matériel, nourriture et surtout eau avec mon chariot, donc chaque kilo a été compté avec rigueur. La petite station météo, accrochée à l'ombre à un mètre cinquante du sol, indique 56 °C avec 3 % d'humidité. Je ne peux pas me permettre de laisser une partie de mon corps sans protection. Je rassemble mon énergie pour aller tourner un peu le chariot et la bâche en le réalignant avec le soleil. Je dois le faire quatre fois par jour. Un effort presque surhumain dans mon état actuel. J'ai à peine terminé que je m'effondre aussitôt sous mon abri, surpris par l'apparente fraîcheur que je ressens quelques instants. Il a beau faire 56 °C, c'est bien moins chaud qu'en plein soleil où le rayonnement dépasse les 70 °C. Mais cela ne dure pas. Le sèche-cheveux reprend son travail de sape. Ce vent brûlant est peut-être le plus terrifiant. Il s'installe sur le grand lit du désert tous les matins vers onze heures pour ne repartir qu'au milieu de la nuit. Il me mine. Son bruit fait friser mes tympans, ses rafales rebondissent sur mon corps allongé. Il charrie de petits cailloux, assez gros pour grêler mon visage. Un jour, l'un de ces gravillons, projeté par une bourrasque plus violente, a cassé mes verres de lunettes. Je ne supporte déjà presque plus ce souffle. Cela ne fait pourtant que cinq jours que j'ai dit au revoir à mes amis !

Hassan avait raison, le gouverneur avait raison, ils avaient tous raison. Réalité et imaginaire se mélangent encore. Leurs têtes me fixent, flottant dans le vide au-dessus de moi, rigolant comme des tordus. Il faut vraiment que je parvienne à maîtriser ces hallucinations ! Je ne sais pas si elles m'aident ou me détruisent.

C'est un peu de leur faute aussi si je me retrouve au milieu de cette fournaise invivable. Ils n'avaient qu'à me retenir. Ils n'ont pas fait leur boulot. Ils... STOP !

Exactement ce que je ne dois pas faire. Perdre le peu d'énergie qui me reste en inepties. Incroyable comme face à des difficultés qui paraissent insurmontables, nous nous mettons à rechercher des responsables pour nous dédouaner de nos actes. Le seul responsable, c'est moi. Moi et moi seul. Les rires ont cessé. Les visages évanescents qui me regardent sont devenus plus graves, concernés.

Il y a Hassan dans le salon de l'hôtel. Alors que sa boss était déjà sortie, il m'a soudain dit : « On arrête tout, c'est ce qu'il y a de mieux pour toi » – puis a continué sans me laisser le temps de répliquer – « Nous, on ne peut rien faire. Tu n'as pas vraiment le droit de faire ce que tu veux faire et nous, en tant qu'agence, nous sommes responsables de toi dès le moment où l'on te fournit un service. Alors il ne faut pas que l'on t'en fournisse un. Mais je vais te donner le numéro de téléphone d'un gars qui pourra t'emmener avec une camionnette. En revanche, il faudra payer quelques milliers de dollars à ma responsable pour les services rendus jusqu'ici. »

On a payé. Il a tenu parole. Une camionnette et une voiture ont emmené toute l'équipe au pied du désert. Nous étions à peine arrivés que la police nous attendait pour vérifier nos papiers et confisquer les permis des chauffeurs afin d'être bien certains qu'ils allaient revenir par la même route. Et surtout avec nous. Alors, après les trois jours tous ensemble, heureusement par des conditions relativement clémentes ne dépassant pas les 48 °C qui nous ont permis d'évaluer nos différents protocoles, j'ai fait semblant de rentrer. Puis Mélusine seule m'a conduit à un autre point, au nord, d'où j'ai pu véritablement débuter ma traversée. L'endroit le plus chaud de tous. Sur cet immense plateau qui m'offre l'une des plus belles épreuves de ma vie.

Les visages des policiers planent aussi devant mes yeux : ils ont le regard dur de ceux qui doivent sauver les populations, même si cela doit se faire contre leur gré. Ils savent mieux que les autres, voilà tout. Pour me protéger contre moi-même, ils me jetteraient volontiers quelques jours dans une cellule bien fraîche. J'étais tellement heureux de m'être joué de leur surveillance. Là, je tendrais sans une once d'hésitation mes poignets à leurs menottes si cela signifiait la libération de la fournaise. Mais ils ne bougent pas. Mon imagination a quand même ses limites.

Les chauffeurs, chacun dans son véhicule. Ils sont plus déboussolés qu'inquiets. Ils ne comprennent tout simplement pas. Pourquoi, mais pourquoi donc, s'enfoncer dans le désert en plein été, au moment des plus

fortes chaleurs ? Leur principal but dans la vie est de ne jamais s'approcher du désert durant cette saison. On le leur a appris depuis tout petits. L'un d'eux m'a dit : « Personne n'a jamais vécu à l'intérieur de ce désert. Il n'est pas fait pour la vie. C'est pour cela qu'on l'appelle le désert du vide. Puisque c'est invivable, que vas-tu y faire ? »

Aucune explication n'a pu les satisfaire. Ils pensent tout simplement qu'ils ne me reverront jamais.

Jérémy Roumian me regarde aussi. Pour rien au monde il ne voudrait me savoir en danger, mais il a tant fait pour que ce départ soit possible, sans même avoir la récompense du terrain puisqu'il reste en France pour préparer la suite. Je ne veux pas trahir son travail.

Et Mélusine. Alors que tout le monde était déjà parti, elle était là. Nous avons fait le dernier bout de route en camion ensemble. Presque en silence, nous avons sorti le chariot ; chargé le matériel ; vérifié une fois encore chaque détail malgré la précipitation de devoir nous séparer au plus vite pour éviter qu'une voiture de police ne passe et nous demande ce que je fais là, au nord-ouest du désert, avec tout cet équipement. Elle a filmé quelques images. Puis elle a posé la caméra pour me serrer dans ses bras. Nous nous sommes regardés. Comment se dire au revoir ? Plusieurs dizaines d'expéditions ne me l'ont toujours pas appris. Comment expliquer à ses proches que l'on part parce qu'un besoin impérieux vit en nous ? Je n'ai rien à lui dire. Elle sait. Elle mène ses propres expéditions, elle a ses propres départs et cette même question se pose pour elle.

Celui-ci est un peu différent cependant. Nous savons tous les deux que je suis au début de plusieurs mois d'une expédition où chaque jour sera un défi gigantesque, où la ligne entre la vie et la mort deviendra aussi fragile qu'une feuille d'or. Avant même de faire le premier pas, je sais déjà que je vais vivre l'expérience la plus intense de ma vie. Elle le sait aussi. Elle ne me dit rien. Pas plus de mise en garde que d'encouragement. Son regard suffit. Je le fixe assez longtemps pour ne jamais l'oublier, pas trop longtemps pour qu'il ne m'empêche pas de partir. Si, en me mettant en marche, je m'éloigne d'elle et de ceux que j'aime, chaque pas et seconde passés me rapprochent aussi un peu d'eux.

Je crève d'envie de l'appeler. De pouvoir décharger un peu de ma détresse en la racontant à quelqu'un qui m'écoutera avec bienveillance. Qui me parlera. Me donnera des conseils que je connais déjà mais qui, venus

d'ailleurs, auront une tout autre signification. Échanger entre humains à propos d'une situation la rend déjà différente, plus simple à vivre, même si aucun contact physique n'est envisageable. Dans les moments difficiles, cette distinction change tout. Être ou ne pas être connecté à d'autres : parce que l'on est en groupe, ou en contact avec des autochtones – ce qui ne risque pas d'arriver ici – ou que l'on dispose de moyens de communication lors d'une expédition en solitaire.

Je le sens déjà après quelques jours ici. Et je vais mesurer, au fil de chacune de mes traversées, le fossé qui sépare le fait d'avoir ou de ne pas avoir de contact avec l'extérieur lorsque la situation devient trop limite. Cette simple idée d'entendre une voix. Une étincelle qui rappelle que l'humanité existe encore. Un réconfort sans prix, qui fait remonter le moral de plusieurs points. Mais je ne peux pas le faire. Je n'ai aucun moyen pour cela. Et je sais déjà que j'avais raison. Si je disposais, en cet instant, d'un téléphone « pour ma sécurité », je ne suis pas certain que j'aurais la force de ne pas l'utiliser. D'appeler pour simplement entendre une autre voix humaine. Qui sait si, alors, je ne prononcerais pas les mots fatidiques : « Venez me chercher » ?

Tant de visages... que je dois pourtant oublier. Regarder vers l'avant. C'est la seule solution. En direction de ce que je dois construire et non d'un passé qui n'existe déjà plus. Je ne survivrai pas si je n'ai que ma mémoire comme soutien. C'est maintenant, ici, que je suis. Je dois trouver des solutions pour dépasser cette situation, trouver en moi les ressources d'y résister. Apprendre à exister. Pour que demain soit ma réalité, celle vers laquelle je vais, plutôt que la mémoire d'un passé déjà révolu. Mais que c'est dur !

Les visages ne me sourient plus. Ils ne rient plus. Ils ne me narguent plus. Ils ont disparu. L'univers qui m'environne a repris ses droits. Il est ma réalité. Rien d'autre, aussi violent soit-il. Un coup d'œil à ma montre me le confirme. Il est dix-sept heures. Il est temps !

1. Une roche sédimentaire d'accumulation.
2. Déserts de sel.

3
Tunnel

La température est redescendue de quelques degrés. De + 56 °C à + 51 °C. À gestes comptés, je m'active. Relacer mes chaussures. Plier la bâche argentée qui m'a offert un peu d'ombre et les équipements qui m'ont permis de passer la journée. Remettre mon harnais, m'attacher au timon du chariot. Marcher. Les premiers pas m'arrachent des gémissements de douleur. Mon corps réclame de l'eau. Mes articulations semblent rigidifiées et mes hanches sont presque en sang en raison du frottement des vêtements et du harnais devenus du carton avec l'évaporation de la moindre molécule d'eau. Je n'avance qu'à 1,5 kilomètre à l'heure, peut-être deux, durant une à deux heures. Dérisoire. Si peu utile pour ma progression globale. Mais j'en ai besoin. Ces kilomètres me prouvent que je suis vivant. Que ce milieu, ces températures, qui m'oppressent chaque jour, n'ont pas eu raison de moi. Que je peux encore décider, me lever, marcher. Exister. Je sais que si un jour, demain ou après-demain, je n'ai pas la force, le courage de me lever, alors l'espoir disparaîtra. Je ne me l'explique pas, mais j'ai la conviction que si cela devait arriver, ce serait l'ultime jour de mes années d'expéditions. Alors je vis le premier pas de chaque fin de journée comme une victoire à chérir.

Lorsque le soleil s'éclipse à l'horizon, je recommence à sentir ma transpiration. Un bon signe. Au plus fort de la chaleur sèche, la sudation sublime tellement rapidement dans l'air, qui cherche à équilibrer son déficit aqueux en happant la moindre molécule d'eau de passage, que plus aucune goutte ne se forme à la surface de la peau. Le matin, ce moment de basculement où je perds la sensation de sudation signifie que les conditions

vont devenir insupportables et que je vais bientôt devoir m'arrêter. Je trouve très surprenant d'avoir si chaud sans sentir la sueur sur ma peau. Le soir, le retour de la transpiration est le signal que la température a baissé et que le taux d'humidité a légèrement remonté. Un moment chèrement attendu.

Je m'arrête. Il est temps. Je suis essoufflé et mon champ de vision semble s'être réduit, comme si un voile soyeux avait enveloppé ma cornée. Sensation de vertige. Je bloque les roues de mon chariot. Je monte une tente de moustiquaire qui se sent bien inutile étant donné l'absence totale d'insectes dans le secteur. Il n'y a aucun animal dans le Lut, du moins visible à l'œil nu. Le premier soir, alors que je campais encore proche des lèvres du désert, j'ai vu des yeux fugacement éclairés par la lune. Sans doute des pumas dont parlent si souvent les habitants de Kerman. Ils existent donc bel et bien. Mais comme les dromadaires ou les quelques araignées blanches que j'ai aperçus, ils restent en bordure et ne s'enfoncent pas dans le désert. Ils ne sont pas fous, eux. Ma moustiquaire ne sert qu'à me protéger des gravillons emportés par les vents qui soufflent durant les premières heures de la nuit. C'est déjà beaucoup tant ils s'acharnent avec une belle régularité sur ce plateau.

Avec la fraîcheur qui prend possession du désert, je peux enfin boire. Boire vraiment et pas seulement ces gorgées que je fais longuement tourner dans ma bouche pour diminuer la sensation sèche de soif avant de l'avaler lentement. Absorber du liquide ne sert presque à rien durant les fortes chaleurs. La majeure partie du liquide s'évapore avant même d'avoir fait son office d'hydratation, ce qui entame inutilement mes précieuses réserves. La nuit venue, je peux enfin m'abreuver de vraies, belles, douces, lampées qui glissent dans ma gorge avec une telle délectation qu'elles semblent vivantes. Elles jouent au toboggan, rebondissent contre les parois de ma trachée, arrachent la poussière qui encrasse la voie, avant de sauter à pieds joints dans mon estomac. Tout mon corps se réveille et s'ébroue à l'arrivée de chaque goutte d'eau. Je sens presque les pores de ma peau se bousculer, avides d'aller pêcher le précieux liquide comme des oisillons piaillant au début de la becquée, prêts à tout pour être nourris en premier. Je n'avais jamais compris à ce point combien boire était délectable. Une fois hydraté, je mange un peu, péniblement, sans envie.

J'ai rarement éprouvé un tel rejet à l'idée de m'alimenter. L'impression que mes aliments se sont ligués contre moi pour augmenter ma souffrance.

Durant la journée, c'est à peine si je parviens à avaler quelques calories. Ma bouche ne sécrète plus de salive et le moindre aliment se transforme en grossière poudre que je ne parviens pas à pousser dans ma gorge ; fruit sec, barre de céréales, viande séchée ne sont d'aucune utilité. Je rêve de compote de pommes. Trop lourd à porter, je n'ai rien pris de tel. Pas de chocolat non plus, qui constitue l'un de mes aliments de base en expédition. Il n'aurait pas supporté le four dans lequel je me balade. Je dois attendre la nuit, une fois l'atmosphère assez rafraîchie, pour avaler un lyophilisé copieusement réhydraté, plus proche de la soupe que de sa consistance habituelle ; j'en goûte à peine la saveur, comme si mes papilles gustatives étaient en grève. Manger ne m'apporte aucun plaisir, alors que c'est normalement l'un des réconforts des expéditions difficiles. Je peine à ingurgiter plus de mille calories. Nettement insuffisant par rapport à l'effort fourni. Mais j'ai beau me forcer, cela ne passe pas.

Après ce « repas », j'effectue la plus grande partie de mes protocoles scientifiques avant de m'effondrer dans un sommeil sans rêve de quelques heures qui prend fin à quatre heures du matin. Il n'est pas très bon. Je ne parviens pas vraiment à atteindre le précieux sommeil paradoxal. Pourtant, j'en ai besoin. Dans un tel climat, marcher de nuit pourrait sembler plus logique. Mais la violence des chaleurs pendant la journée est telle que le corps ne peut pas se reposer tant il lutte pour sa survie. La nuit au moins, même avec un sommeil difficile, il se détend suffisamment pour retrouver quelques forces. Je dors donc la nuit pour marcher à l'aube et le soir.

Mes gestes sont lents, et deviennent plus maladroits chaque soir. Le septième jour, je m'écroule encore une fois, persuadé que je ne tiendrai pas un jour de plus. Chaque geste me demande un effort hors normes. Même planter ma tente, sur un terrain pourtant facile, prend un temps démesuré. Je plante une sardine de ma tente. Je me repose un peu. Je plante la deuxième sardine. Je me repose en peu. Soudain, un flash de mémoire du légionnaire alcoolique Caius Joligibus me fait éclater de rire. Dans l'album *Le Bouclier arverne* d'Astérix et Obélix [1], ce légionnaire balaye une cour en expliquant à son chef : « J'ai fini la première moitié de la première dalle. Je souffle un peu, je finis la deuxième moitié de la première dalle, je souffle un peu, je passe à la première moitié de la deuxième... »

Je ris comme un tordu, les yeux embués de larmes joyeuses mélangées d'une peur nerveuse en constatant mon état. Je reste ensuite quelques

instants les yeux fermés, appuyé contre mon chariot. Lorsque je les rouvre, j'ai changé de monde. Depuis le plateau où je suis arrivé durant ces jours de montées en faux plats continuels, je surplombe la vaste étendue de roche sableuse du Lut sur laquelle les ombres s'étirent à l'infini. Au-dessus, le ciel danse sans mouvement de mille feux éclatants. Le cuivre du sol se mélange aux ocres du ciel pour former un mandala que les vents et la nuit répandront aux mille recoins de l'univers. Éphémère instant qui raconte l'histoire du monde depuis sa création. Je reste immobile, stupéfait, en laissant la nuit m'envahir sans bouger, comme pour graver en moi l'image de ces couleurs qui parent le désert d'un aspect féerique. Un aspect que je veux, peux, enfin voir. Comme si cet instant de rire imprévu avait réveillé mon cerveau après des jours de torpeur, d'actions réflexes. Ce n'est pas le premier coucher ou lever de soleil que je vis dans ce désert, et il est fort probable qu'ils aient tous été aussi magiques.

C'est pourtant la première fois que je le vois vraiment. Ai-je été victime jusqu'ici d'une sorte d'« effet tunnel » duquel mon cerveau ne parvenait pas à sortir, tant les gestes de survie face à la violence ressentie du climat avaient pris le dessus ? Ce biais cognitif crée une forme de tunnellisation de nos perceptions résultant d'une focalisation telle de notre attention sur un élément, une pensée, que notre cerveau en devient incapable de « voir » tout le reste. Comme lorsque l'on entre dans un tunnel qui obstrue la vue, avec le point lumineux au bout de la galerie comme seule ligne de mire. C'est tout de même dommage de venir dans les vastitudes du désert pour me retrouver dans un tunnel ! Mais ce n'est pas anodin. Cette forme de cécité cérébrale peut provoquer une perte de capacités : des pilotes parfaitement entraînés, concentrés sur une tâche lors de stress importants, en perdent ainsi la capacité d'entendre des alarmes pourtant tonitruantes. Nous avons sans doute tous connu cette sensation lorsque, plongés dans nos pensées, nous occultons tout ce qui nous entoure. Cela réduit nos capacités d'écoute et de vigilance, et nous empêche de prendre les « bonnes » décisions qui tiendraient compte de l'ensemble des aspects d'une situation.

Lorsque aucun danger n'est immédiat, ce n'est pas très grave. Mais cela peut devenir très problématique dans des situations d'urgence ou des environnements dont les risques sont tels que la moindre erreur peut conduire à un accident grave. Comme ici ! Dans ce milieu où les chaleurs deviennent mortelles avec des températures en surface de plus de 80 °C, si j'« oublie » de me protéger la tête en restant trop longtemps en plein soleil,

je risque de voir fondre les cellules graisseuses du cerveau (cellules gliales), avec un effet radical garanti ! Il va vraiment falloir que je me raconte davantage de blagues d'Astérix pour éviter ça !

Heureusement, mes précédentes expéditions m'ont appris un certain nombre de gestes fondamentaux stockés dans mon cerveau. Ils me permettent d'agir avec une relative acuité. Ils me sauvent donc la vie, puisqu'ils s'effectuent presque malgré moi, mécaniquement, pour que mon corps fonctionne quoi qu'il arrive. Cependant, ils peuvent également devenir mon principal danger : s'appliquant bien aux situations pour lesquelles ils ont été créés, ces « réflexes » ne parviendront pas à trouver de solutions, voire seront totalement en défaut, face à des situations nouvelles et inconnues. Dans ces cas-là, il est donc absolument nécessaire que je reste attentif et que je garde ma variabilité de réflexion.

Ce principe de tunnellisation ne dure en principe qu'un moment, face à certaines situations générant une forme de panique cognitive qui cesse aussitôt que la situation s'interrompt. Est-il possible que je l'aie éprouvé ici durant plusieurs jours ? Que j'en aie été victime sans m'en rendre compte alors que je sais l'importance de la vigilance et que je suis en principe capable d'analyser ce type de comportements ? Ce qui est sûr, c'est que je n'arrive pas à lire durant la journée ni à avoir une activité cérébrale construite. Les seules pensées qui occupent mon esprit sont : « Rentre à la maison », « Quitte ce lieu. Pars ! », ou encore : « J'ai mal. Pourquoi tu me fais mal ? Il suffit d'arrêter, de rentrer. » Bon OK, ça tourne en rond cette histoire.

Plus étonnant, je n'avais jusqu'ici pas encore pris conscience de la nuit. Une idée improbable. L'alternance jour/nuit était bien présente pour les fonctions primaires de mon corps mais j'étais incapable de comprendre la différence entre les deux. Tout ne me paraissait que souffrance et rudesse de façon permanente et continue. Ce qui était une évidence et que mon corps savait, mon cerveau n'était plus capable de l'analyser pour le comprendre. De même que je n'avais pas encore vraiment *vu* le coucher du soleil alors que lui, j'en suis presque sûr, se couche bien tous les soirs, je n'avais pas saisi que la nuit était une bénédiction. J'en prends soudainement conscience. J'admire longuement le soleil qui disparaît en m'offrant un tel instant de félicité que j'ai l'impression d'avoir changé de monde. Je sais avec certitude que mes prochaines nuits ne seront plus les mêmes. Je dormirai aussi mal. Elles ne seront pas plus longues. Mais elles seront plus réparatrices.

Pourquoi ce soir ? Quel a été le déclencheur ? Cet éclat de rire débridé qui aurait soudain cassé la monotonie de mes pensées ? Un début d'habituation qui me permet de ne plus simplement enchaîner des gestes, mais de commencer enfin à enregistrer l'ensemble des événements ? Une meilleure hydratation ou au contraire l'accumulation de fatigue qui m'a fait baisser la garde en m'ouvrant à de nouvelles sensations ? Je n'en ai aucune idée. Mais c'est le type d'information que je suis venu chercher. Comprendre suffisamment cet instant pour le reproduire volontairement, voire accélérer sa survenance pour réduire le temps de mise en danger. Je veux l'apprendre. Car si mes réflexes peuvent s'avérer suffisants dans un désert où une forme de permanence existe – la chaleur des journées à laquelle succèdent des conditions plus raisonnables la nuit, avec une régularité presque chronométrique –, ce n'est pas le cas dans d'autres milieux. La Patagonie avec ses changements permanents ou l'Amazonie et sa biodiversité me soumettront à une bien plus grande variabilité. Et c'est aussi le cas d'une personne vivant une crise imprévue dans la vie quotidienne.

Mais ce soir, pour la première fois depuis que je marche dans le Lut, je ne pense pas seulement à la chaleur et au danger. Je suis moins obsédé par la soif. Je sais déjà qu'elle ne m'atteindra plus de la même manière dans les jours à venir. Je m'endors la tête enflammée de nuances d'ocre qui apaisent mon sommeil. Le désert vient de m'ouvrir la porte de son territoire. Il faudra que je m'en montre digne.

1. *Astérix*, série de bandes dessinées créée par René Goscinny (scénario) et Albert Uderzo (dessin). *Le Bouclier arverne* est le onzième album de la série (1967).

4
Terroriste

Le lendemain, pour la première fois, je parviens à lire quelques lignes d'un livre en me concentrant assez pour assimiler ce que je lis. Cela faisait sept jours que je parcourais la même page sans la comprendre. Un peu lassant. La journée passe un peu plus vite. Les températures ne sont pas différentes. Le terrain est toujours le même. Mais j'avance mieux. Une progression qui est fondamentale, bien au-delà du but géographique. Je pourrais rester au même endroit durant des semaines en observant les lieux, ce qui me permettrait d'améliorer petit à petit mon camp, mon espace, de m'organiser par rapport à l'environnement direct. Ce ne serait pas inintéressant. Mais contradictoire avec les objectifs recherchés. Me déplacer m'oblige à changer chaque soir de camp, à retrouver un nouvel emplacement, de nouvelles marques, m'imposant des changements supplémentaires, fondements mêmes du programme. Cette difficulté sera encore plus importante en Patagonie ou en Amazonie où trouver des lieux de campement relève souvent de la gageure.

Mon but, sauf événements particuliers, est de progresser chaque jour. Un déplacement qui se révèle passionnant une fois que j'ai pris la mesure du milieu. À vitesse humaine, sans créer de bruits ou si peu, je me fonds dans les paysages en les découvrant au cœur de leur réalité. J'en comprends mieux l'ampleur, les influences, les volumes. La fatigue des heures de progression efface petit à petit les pensées, les réflexions trop construites, les volontés de maîtrise. Elle autorise des perceptions qui transfigurent les lieux, où le ressenti de très nombreux sens oubliés retrouve sa place. Je ne vois plus le monde : il est devenu sensation. Comme au sein d'un orchestre

aux mille instruments, on devient capable d'isoler chacun d'entre eux et d'en saisir les subtilités. Une forme de pleine conscience qui transcende nos capacités. Je chéris ces sensations, bien que j'en connaisse les risques. C'est l'équilibre ténu qu'il faut savoir trouver. Chercher la transfiguration sans perdre la vigilance indispensable à la sécurité, plus encore en solitaire : je suis en train d'approcher cet état dans le désert.

Au fil des jours, j'agis de manière plus réfléchie et je subis moins cette impression persistante de douleur due au fait de ne pas boire durant les heures ensoleillées. Serais-je en train de trouver mes mécanismes d'adaptation ? Que se passe-t-il dans mon cerveau ? Mon corps ne semble toujours pas très heureux d'être là. Ma peau s'assèche de plus en plus. Elle ressemble de plus en plus à un vieux parchemin. Mes articulations semblent lubrifiées avec du sable. Les douleurs s'accumulent. Je serre les dents. Mon matériel n'est pas plus heureux : mes vêtements et mon harnais sont transformés en carton rugueux, mon chariot grince de plus en plus et toutes les fermetures Éclair bloquent ou cassent les unes après les autres. Les simulations et essais n'ont pas suffi : l'équipement résiste très mal à une humidité aussi faible.

Mais mon esprit semble quant à lui découvrir une certaine forme de plaisir à se trouver là. J'admire chaque jour un peu plus la majesté du désert et je ne manque plus aucun des spectacles offerts par les levers et couchers du soleil ni les mille nuances de couleurs du sol. Je trouve ma place. Je gagne en confiance. Ce qui paraissait totalement impossible quelques jours auparavant semble maintenant réalisable. Je commence à croire que la traversée de ce désert en plein été est faisable. Le lieu est totalement invivable. Sans structure lourde, de type base Antarctique, il serait absolument impossible d'y survivre toute l'année. Mais il est peut-être possible de s'y faufiler pour quelques semaines et d'en sortir indemne, en trouvant une forme d'accord entre les tourments et mon envie.

J'avance de mieux en mieux sur un terrain qui se transforme lentement, à la vitesse de ma marche. Les vastes dômes en plateau sans protubérance laissent place aux contreforts du Kalut et à ses collines taillées par les vents qui offrent une variété de paysages unique. Je suis encore loin des immenses cathédrales de sable qui sont la marque de ce désert, mais de nombreux mamelons, ressauts et des collines isolées, de plus en plus élevées, allèchent déjà mon regard en rompant la monotonie des horizons. Le soleil du soir qui s'alanguit entre ces collines rouge-orangé à perte de

vue donne une furieuse impression de ce que pourrait être une épopée sur Mars. Les images offertes par les différentes sondes et satellites de la Planète Rouge sont tellement similaires à ce que je vois que je pourrais m'y croire. Cela me procure un sentiment étrange. Je crois que j'envie un peu ceux qui seront les premiers à fouler le sol de cette planète. Mais je suis en train de vivre un aperçu de cette future exploration, tant mon isolement et les conditions peuvent s'y apparenter. Et je le fais sans scaphandre, sans interface entre moi et toutes les sensations que propose ce milieu. Cette perception des sens est ce qui manquera sans doute le plus aux spationautes, à moins que nous ne parvenions à fabriquer des scaphandres qui la rendront possible. Elle est indispensable à notre compréhension d'une situation : c'est ce qui nous distingue des machines, aussi évoluées soient-elles. Cela n'a pas de prix !

Mon chariot s'allège chaque jour un peu plus, ce qui augmente l'impression de conditions plus faciles à supporter. En raison de la quantité d'eau qui m'est nécessaire, et contrairement à ce qui se passera dans les trois autres traversées, j'ai été contraint d'accepter un ravitaillement à mi-parcours. Parti avec cent cinquante kilos, il m'en fallait deux cent cinquante pour assurer toute la traversée. Un poids techniquement tractable sur un bon terrain, à des températures raisonnables. Pas sur des terrains meubles à plus de 50 °C à l'ombre. Même les roulements des roues, dont le système de lubrification liquide subit de fortes pressions à ces températures, n'auraient pas tenu le choc. Le principe d'un ravitaillement d'une centaine de litres d'eau, installé au préalable en un point précis, s'est donc rapidement imposé. Et c'est vers lui que je me dirige de plus en plus allègrement en ce matin du douzième jour.

Je longe depuis le début de la journée une ancienne piste plus ou moins abandonnée et à peine visible, que certains guides doivent utiliser durant la bonne saison pour leurs visites touristiques. À dix heures trente, je monte mon camp quotidien et je m'y installe avec impatience. J'ai beau m'être un peu habitué, le soleil est toujours aussi puissant et n'offre aucun répit : le thermomètre affiche avec une constance remarquable entre + 55 °C et + 58 °C au milieu de la journée. Je réalise rapidement un court protocole que je dois effectuer trois fois par jour, me prépare un peu de thé, que sa chaleur m'empêche de boire trop vite, mais qui me permet gorgée par gorgée d'atténuer un peu la sensation de soif que ma bouche m'envoie avec

ferveur, et je m'allonge sur mon matelas pour lire un peu. Avec la fatigue qui s'accumule, je m'assoupis assez rapidement. Je m'autorise durant la journée à faire des sommes d'une vingtaine de minutes, deux à trois fois. Une manière de me reposer tout en restant à l'écoute du milieu qui peut toujours réserver des surprises, même dans un désert qui paraît absolument immuable.

Je suis réveillé au bout de dix minutes par un bruit étrange que je ne parviens pas immédiatement à identifier en sortant de ma torpeur. Un son qui augmente lentement, rebondissant entre les plateaux et les collines. J'identifie enfin l'intrus : un moteur. Un moteur ? Ici !

Je scrute le ciel pour apercevoir l'avion qui a l'audace de survoler cette zone malgré les risques dus à la chaleur. Mais le ronronnement du moteur augmente et aucun avion à l'horizon. Je baisse le regard. Au loin, le long de la vieille piste, un nuage de poussière est apparu. Il n'a rien à voir avec ces tourbillons de sable soulevés par les rafales qui dansent souvent sur les plateaux, tournant parfois autour de mon camp, s'amusant même quelquefois à le traverser. Effet sympathique garanti ! Non, il s'agit d'une masse poussiéreuse qui avance de façon linéaire dans ma direction. Une voiture ! Que peut bien venir foutre une voiture au milieu du désert en plein été, sans une raison impérieuse ? OK. Alors *ils* avaient raison : des terroristes. Ou des trafiquants. Pas mieux.

Mon premier réflexe est de plier au plus vite mes affaires. Mais à quoi bon. Je n'irai jamais assez vite et les environs n'offrent pas vraiment d'endroit où me cacher. Autant que je reste sur place pour faire face au problème. Mon couteau suisse à cran d'arrêt rejoint ma poche. Dérisoire. On se rassure comme on peut. Je m'assois sous ma bâche lorsque je vois débouler un 4 × 4 type Pajero rouge sur la piste de laquelle je me suis éloigné d'une centaine de mètres. Avec un peu de chance, ils vont... Pas de chance. Le véhicule change soudain de direction et vient planter ses freins juste devant mon chariot. Trois hommes en sortent habillés en civil, casquette vissée sur la tête, barbe de quelques jours et fusil-mitrailleur en main. Je n'aime pas du tout ce que je vois : deux d'entre eux ont le cran de sûreté de leur HK-G3 sur *fire*, et leur index n'est pas, comme il le devrait, le long de la crosse, mais posé sur la gâchette. Sérieusement ? Le doigt sur la gâchette ! Le canon relevé ! La cote « trafiquant » ou « terroriste » vient de passer à deux contre un. Pas génial comme pari.

Le troisième homme, fusil pointé dans ma direction lui aussi, s'est mis en embuscade derrière le véhicule.

Après un court instant, le quatrième, le chauffeur, sort en dernier. Il n'a pas de fusil, mais un pistolet qui, lui, est sagement resté dans son holster. Il n'a pas l'air plus sympathique que les autres pour autant. Toujours pas un mot. Leurs muscles affûtés, leur démarche résolue et précise et les positions qu'ils ont prises sans parler indiquent qu'ils n'ont rien de chasseurs du dimanche. À part le Christian, il n'y a de toute façon rien à chasser dans le Lut.

Je prends le parti de rester assis, sans bouger. Être debout face à un adversaire est une meilleure position si un combat s'engage. Mais là, j'ai comme l'impression que mon couteau suisse, même à cran d'arrêt, ne pèserait pas lourd face à leurs armes maniées avec détermination. Et que le moindre mouvement de ma part pourrait exciter les index des deux hommes qui marchent en tête dont les doigts continuent de chatouiller les gâchettes.

Je me dis qu'un peu de politesse ne fait jamais de mal. Nous sommes encore le matin, aussi je leur lance le plus calmement possible :

« *Sohb bekheyr* [bonjour en farsi, si l'on est le matin]. »

Si le pistolet fait le chef, alors c'est le chef qui me répond. En farsi bien sûr :

« Qui es-tu ? Que fais-tu là ? »

Mon très rudimentaire farsi me permet de comprendre la question. Quant à y répondre avec clarté, c'est une autre affaire. Je réplique donc par une autre question :

« *Shoma inglisi harf mizanid ?* [Parlez-vous anglais ?] »

La réponse fuse.

« *Na. Amricani ?* »

Oups. Non non, surtout pas. La pire chose, en dehors d'être considéré comme un terroriste, serait que je sois pris pour un Américain ou un Israélien. Si j'ai toujours été extrêmement bien accueilli en Iran et invité dans les demeures, je sais que j'ai quelquefois entendu : « On adore les Français. Mais alors les Américains, tac tac tac » (mon interlocuteur mimant le mouvement d'une mitrailleuse). Je dois me faire un film, mais j'ai l'impression que les deux tirailleurs raffermissent leurs poignes sur leurs fusils. Aussi énergiquement que possible, mais sans faire le moindre geste, je rétorque :

« Non, non, pas américain. Français. *Farhansais !* »

Le pistolet reprend :

« Que fais-tu là ? »

Je me lève finalement. Si c'étaient des trafiquants ou des terroristes, la discussion n'aurait même pas été entamée. Je sens une certaine tension au moment où je bouge : je le fais le plus calmement possible, les mains toujours bien en évidence. Debout au soleil, je mets moi aussi ma casquette sur la tête plutôt que mon chèche. Cela nous fait au moins un point d'égalité... Alors je commence à expliquer – entre mon farsi pour les nuls, un peu de français et d'anglais – que je suis là pour traverser le désert. *Pour le sport.* Au tour du chef de se lancer dans une longue phrase saccadée comme une salve de fusil-mitrailleur. Je n'y comprends pas grand-chose sinon qu'à trois reprises, il prononce le mot de « terroriste ». J'essaye de comprendre s'il y a des terroristes, quelque part, où s'il *me* considère comme un terroriste. Les canons qui restent pointés sur moi laissent à penser que la seconde option n'est pas exclue.

Une irrépressible envie de sourire s'empare de moi. Je nous imagine au milieu de ce désert bouillant, en demi-arc de cercle, immobiles, à nous jauger sans nous comprendre. Du Sergio Leone dans le texte. Ne manque que la musique lancinante d'Ennio Morricone pour retrouver l'ambiance du film *Le Bon, la Brute et le Truand*. Je peine un peu à savoir quel rôle je joue.

J'essaye de réexpliquer plus clairement ce que je fais, pendant que le pistolet s'approche de mon chariot et regarde ce que j'ai sous ma bâche : images satellite des lieux, GPS de précision, station météo, carnet de notes et nombreux capteurs physiologiques qui peuvent ressembler à bien des choses. Mon statut précaire pourrait facilement passer de terroriste à espion. Pas vraiment plus enviable. Heureusement, il me demande mon passeport. Mes papiers sont dans une trousse étanche, cachée dans la doublure d'un sac de matériel. Moment délicat lorsque je m'approche du chariot. Le commandant recule de trois pas pendant que les trois fusils-mitrailleurs se déplacent imperceptiblement pour avoir un angle de tir dégagé quelle que soit ma position. Décidément. J'élimine police et armée régulière des options. En prenant soin de ne pas faire de gestes pouvant prêter à confusion, je sors la pochette et je tends mon passeport au chef. Il l'étudie sous toutes les coutures, ainsi que le visa dûment estampillé à l'intérieur. Un visa que j'ai eu la bonne idée de ne pas prendre à l'arrivée à l'aéroport comme c'est maintenant possible, mais au titre d'une demande spéciale via

l'ambassade et tamponné par les services du ministère. Enfin, à la dernière page, il trouve un papier volant sur lequel j'ai demandé à un ami iranien de m'écrire en farsi : « Je m'appelle Christian Clot. Je suis franco-suisse. Je me suis lancé le défi sportif de traverser intégralement le désert du Lut. Quoi qu'il arrive, je suis entièrement responsable de mes actes que j'assume pleinement. » Avec toutes mes coordonnées de contact. Ce mot devait surtout servir dans le cas où je ne parviendrais pas à sortir du désert et que l'on ne retrouverait que mes restes. Mais il est bien utile dans ce cas aussi. Les Iraniens aiment le sport et les défis, c'est quelque chose qu'ils respectent.

Il referme mon passeport en secouant légèrement la tête. Un mot aussi sec que les autres. Les canons des fusils s'abaissent. Les doigts quittent les gâchettes. On vient de faire un grand pas dans l'amitié entre les peuples. Sauf que mon passeport glisse dans sa poche, pas dans la mienne !

La conversation se poursuit durant plus d'une demi-heure, toujours dans ce sabir de farsi, d'anglais que le chef parle plus qu'il ne voulait le montrer, et avec de grands gestes maintenant que les doutes sont dissipés.

J'essaye de mieux expliquer mon projet, mon amour pour l'Iran et ce désert. Eux me disent que des terroristes sont probablement en train de passer au sud, qu'ils patrouillent pour cela, et qu'il est hors de question que je fasse un pas de plus dans cette direction.

Finalement, le chef coupe court à la conversation :

« OK. Tu viens avec nous. On te ramène. »

Quoi ! C'est exactement ce que je ne veux pas. Je fais une tentative :

« Mais je veux terminer ma traversée. Et j'ai tout mon matériel.

— Non. Toi tu viens. Pas le matériel. Pas la place.

— Alors là c'est hors de question. Je n'abandonne pas mon chariot. *Niet*. »

Ma réponse spontanée est un cri du cœur. Je refuse catégoriquement de laisser mon chariot. La discussion s'envenime à nouveau. Jusqu'où suis-je prêt à aller ? Pourquoi m'accrocher à quelques morceaux d'aluminium que l'on peut reconstruire ? Parce que c'est mon père qui l'a conçu en y mettant tout son art ; parce qu'en marchant avec ce chariot, je m'y suis attaché ; parce que cela signifierait que j'abandonne l'idée de traverser ce désert ; par simple fierté ? Un peu de tout cela. Mais j'ai mis des années à monter ce projet de quatre traversées. Sentir que je n'obtiendrai pas gain de cause et

que la première expédition ne va pas aller jusqu'au bout me met en rogne. Je veux poursuivre. Je suis entré dans ce désert à pied, je veux en sortir à pied.

Je ne lâche rien. Le ton monte. Je les exaspère. Ils m'exaspèrent. Pour finir, le chef sort mon passeport qu'il me montre :

« OK. Tu vas à Kerman. Tu as *se rooz*. Pas plus ! Ça, je te le rendrai à ce moment-là. »

Puis il ajoute, en remettant soigneusement le passeport dans sa poche :

« *Se rooz*. Et pas vers le sud. Interdit. Dangereux ! »

Se rooz... « trois jours », en farsi ! Il me donne trois jours. J'essaye de me représenter la carte du désert. Je n'ai pas le droit d'aller vers la route qui traverse le désert de part en part, proche de laquelle j'ai justement mon ravitaillement. Revenir sur mes pas serait beaucoup trop long. Il ne me reste que la route de l'ouest, en coupant directement dans sa direction. Elle me paraît loin. Je ne sais pas si j'en suis capable, mais je ne me pose pas la question. J'acquiesce d'un hochement de tête. Je veux sortir de ce désert par mes propres moyens, à pied.

« OK. Plus long ou si tu vas au sud alors toi qui aimes mon pays, tu y resteras longtemps ! »

La menace est à peine voilée. C'est vrai qu'ils aiment bien les défis, les Iraniens.

En me lançant un dernier « *Khoda hafez, khoda hafez*[1] » toujours saccadé, les hommes remontent dans leur véhicule qui s'éloigne en trombe. Vers le sud.

J'écoute, immobile jusqu'au moment où le bruit du moteur a disparu, avant de retrouver l'ombre de mon abri et de boire un peu trop en m'autorisant l'impensable : me verser un peu d'eau sur la tête. J'ai envie de laisser éclater ma rage. Je me retiens autant que je peux. Je ne peux pas me payer le luxe d'une telle perte d'énergie. D'autant qu'un rapide bilan me montre que ma situation est loin d'être idéale : je suis à un peu plus de soixante-dix kilomètres d'une route qui longe le désert à l'ouest et je vais devoir passer par un secteur que je ne connais pas, où les opérateurs ne vont pas... Elles sont où déjà, les fameuses mines ? De toute façon je n'ai pas le choix : sans rejoindre mon ravitaillement, je n'ai pas assez d'eau pour rester plus longtemps.

J'aurais peut-être dû leur demander si les trois jours étaient à partir de demain ou d'aujourd'hui... Mais pas un instant je n'imagine passer outre l'injonction. Je ne sais pas qui étaient ces gars. Mais leur attitude, leur

équipement, les gilets pare-balles qui se dessinaient sous leurs vêtements, m'incitent à croire qu'il ne faut pas jouer avec eux.

Bon. Je ne ferai pas trente jours de traversée dans le désert. Mais moi qui suis venu pour étudier l'adaptation aux changements et aux situations nouvelles de crise, je suis servi !

1. Au revoir.

5
IRM

La table s'enfonce lentement dans le tunnel blanc avant de s'immobiliser. Après quelques instants, la voix de Margaux grésille dans mon casque.

« OK, on va pouvoir commencer avec le Resting State. Alors je te le rappelle, garde bien les yeux ouverts en fixant le point qui est devant toi, reste totalement immobile, ne compte pas, ne chante pas, ne suis pas de pensées construites. Je te reparle dans vingt minutes. Bon courage. »

Ne pense pas, ne bouge pas ! Tout ce que j'adore. Sans attendre, le bruit caractéristique du fonctionnement de l'IRM [1] débute. J'ai un casque plus des tampons d'oreille, mais il est aussi présent que si j'avais un haut-parleur à côté de moi. Des séries de bip, blang, bzzz indescriptibles envahissent l'espace. Je vais passer un peu plus d'une heure dans la machine au son de cette musique que même un DJ sous acide n'aurait pas pu inventer, pour effectuer trois types de scan. Le Resting State débute chacune des séances. Il permet une analyse de l'état du réseau neuronal « par défaut », soit, schématiquement, les régions du cerveau qui sont actives lorsqu'une personne est éveillée et au repos, sans effectuer une tâche spécifique – calculer par exemple –, mais est uniquement guidée par ses tâches internes comme respirer, rêver ou faire appel à ses souvenirs. Le second est une IRM anatomique qui permet de visualiser la structure propre d'un organe, en l'occurrence le cerveau, et ses éventuelles évolutions ou anomalies. C'est ce qui rend possible par exemple le diagnostic des tumeurs. Et le troisième est une analyse DTI [2], ou IRM de diffusion. Comme l'eau est le constituant principal des matières organiques, que son déplacement est contraint par les tissus environnants mais que sa distribution est indispensable au bon

fonctionnement d'une zone active – comme un réseau de neurones spécifiques –, le principe est de suivre la position et le déplacement des molécules d'eau dans le cerveau[3]. Cela permet d'obtenir par calcul la position et l'orientation de structures fibreuses, comme la matière blanche[4], entre autres. C'est une des formes d'analyse qui, une fois calculée et colorisée, peut donner les jolies images des réseaux de neurones comme des faisceaux arc-en-ciel, dont s'est par exemple servi le groupe Muse pour la couverture de son album *The 2nd Law*. Mais au-delà des images fascinantes produites, c'est surtout un outil très puissant pour mieux comprendre les structures cellulaires du cerveau et son fonctionnement.

Quel que soit le mode, l'idée est simple : nous réalisons juste avant mon départ pour chaque traversée l'ensemble des scans. Puis nous refaisons exactement les mêmes dès mon retour. Une sorte de cartographie avant/après des fonctions de mon cerveau. Elle permet de comparer les différences structurelles entre les scans avant l'expédition et les scans au retour et d'évaluer les éventuelles modifications. Par exemple, les augmentations ou diminutions de masses grises ou blanches.

Ces travaux sur la cognition humaine, dirigés par le professeur Étienne Koechlin, sont très importants dans le programme Adaptation et totalement novateurs : ne plus seulement étudier la psychologie, mais aussi les évolutions physiologiques du cerveau humain au travers de sa plasticité et de ses innombrables capacités.

Le sens même de ce que j'ai voulu faire en créant le groupe de recherche en situations écologiques réelles Human Adaptability in Situ, et le programme Adaptation. Réaliser des études pour mieux comprendre l'humain face au réel avec une approche intégrative : pas seulement regarder les données élément par élément, la psychologie, le cœur, la nutrition ou autres, mais en tant qu'ensemble fonctionnant comme une entité globale plutôt que comme une somme de systèmes indépendants. Cinq grands domaines entrent dans ce cadre : la cognition ; la psychologie et ses « cousines » comme l'éthologie ; la physiologie au sens large, du cœur aux poumons, de la température aux systèmes sympathiques ; la génétique, et plus spécifiquement l'épigénétique[5] ; et, bien entendu, toutes les données environnementales qui ont une influence sur ces différents domaines.

L'idée est d'être capable de prélever une somme de données diverses touchant à ces domaines et de voir la corrélation entre eux à un instant *t*,

mais aussi leurs évolutions et adaptations spécifiques, que l'on compare au fil du temps.

Cette approche très intégrative, qui associe les nouvelles capacités d'étudier la cognition et la génétique par exemple, fait toute la différence entre ce que j'ai fait de 2005 à 2012 avec différentes universités sur des aspects très psychologiques et d'études de cas, et ce que j'ai voulu créer avec ce nouveau groupe de recherche multidomaine. Une approche nouvelle en conditions réelles, jamais réalisée à une telle ampleur, qui implique l'instauration d'une méthodologie inconnue. Nous n'en sommes encore qu'à la mise en place de l'ensemble des protocoles, avec des essais, des ratés, des idées géniales, qui demandent beaucoup de temps et d'expéditions complémentaires. Un processus de création de la connaissance passionnant qui représente une véritable exploration en soi. Peut-être l'un des mondes les moins connus actuellement : notre cerveau et ses capacités. Une première mondiale, tant dans la succession des traversées que dans cette approche scientifique.

Ces IRM dont je passerai des dizaines d'exemplaires vont donc montrer beaucoup de choses sur le cerveau. Déjà, bonne nouvelle, j'en ai un et en plus il a l'air de fonctionner. Ouf. Plusieurs personnes en ont douté et je pense à leur envoyer des scans dédicacés. Ils devraient permettre de déterminer les modifications physiologiques du cerveau : y a-t-il augmentation ou diminution de matière de tel ou tel secteur ? Est-ce qu'après six mois ou une année, les zones impactées sont redevenues comme à l'origine ou est-ce que certaines modifications sont pérennes ? Des observations qui permettront d'aller beaucoup plus loin dans la compréhension de nos capacités adaptatives. Mais qui ne suffisent pas pour comprendre la raison même de ces modifications. C'est là que les données de terrain et des autres domaines interviendront.

Entre chaque traversée, j'irai donc aussi à Caen voir l'équipe de l'unité Comete du médecin chercheur Stéphane Besnard, avec qui nous travaillons sur le système vestibulaire, tellement important pour la spatialisation et l'équilibre, les perceptions, la chronobiologie, différents protocoles cognitifs et la physiologie générale. J'irai aussi en Suisse, au CSEM [6] de Neuchâtel, dont les capteurs permettent d'obtenir des données très précises sur différentes constantes physiques comme mes rythmes cardiaque et respiratoire. Des données seront envoyées à plusieurs équipes de recherches

en Europe. Chaque domaine demande un travail d'analyses conséquent, et il en faudra plus encore pour les corréler.

Pour utiliser pleinement les données récoltées sur le terrain, nous devons réaliser les examens de contrôle comparatifs au plus proche du départ et du retour, afin d'éviter que d'autres facteurs, d'autres événements n'aient impacté mon cerveau. Aussi, à peine atterri au retour d'Iran, je me retrouve à l'Institut du cerveau et de la moelle à la Pitié-Salpêtrière à Paris, en compagnie de Margaux Romand-Dumonier, la doctorante en neurobiologie du projet et des techniciens IRM.

J'essaye de ne pas penser. Même si les événements de ces derniers jours me trottent en permanence dans la tête.

Dès que la chaleur a baissé, j'ai comme tous les soirs repris ma progression. Avec une boule au ventre. Plutôt que de continuer sur ma trace vers le sud, mes pas m'ont mené vers un triste ouest d'une marche forcée sans idéal. Qu'est-ce que le but ? Un cheminement dont l'errance orientée permet de savourer la finalité de la quête. Une raison d'être qui confine au suprême lorsque l'objectif transcende nos émotions. Un Graal peut-être jamais atteint qui conduit pourtant notre existence. Le perdre, c'est se perdre un peu.

Au fil de ces trois jours d'une marche sans consistance, j'ai mendié au monde mes raisons d'être. Je devais traverser ce désert, y passer trente jours en réalisant mes protocoles. En voilà, un but clair. Je dois relativiser. Il ne constitue qu'une étape ! Une phase dans un programme de recherche globale s'intégrant lui-même dans une vie de questionnements autour des capacités d'adaptation humaine. Ce but que je croyais si clair n'est qu'une ligne estompée dans l'horizon bouillant du désert qui n'a de réalité que celle que l'on projette sur elle.

Le désert – ou mes erreurs dans ce désert – aurait pu me tuer. Un doigt nerveux sur une gâchette trop sensible aurait eu le même effet. Tomber sur des terroristes – même s'ils me paraissent plus hypothétiques qu'autre chose – sans doute aussi. Je suis en vie. Je marche. Je pense. Même un peu chahuté, Adaptation n'est pas remis en cause : ce premier milieu, sur une période raccourcie, a généré tellement de surprises et d'évolutions qu'il devrait déjà être d'un grand intérêt pour nos recherches.

Alors j'ai marché. Toujours le matin et le soir, mais plus longtemps le soir et plus tôt le matin. Une marche forcée épuisante, portée en partie par la

rage. Une colère qui m'a maintenu en action, comme elle sait le faire en mobilisant les ressources cachées de mon organisme. Le parcours ne présentait pas de difficultés insurmontables, excepté un col entre deux collines et des zones de sol un peu meuble. Et pas de mines ! Puis la route, la fin prématurée de l'étape. La rage qui se relâche. Désespoir. Quelques illusions perdues ainsi que cinq kilos et quelques muscles d'un corps qui crie de douleur d'avoir été poussé sans relâche sous ces chaleurs de plomb. Et une nuance positive : une petite fierté d'avoir relevé le défi.

À Kerman où je suis arrivé épuisé dans la nuit du troisième jour, personne ne savait qui m'avait arrêté. L'hôtelier, autant que la police locale, étaient indignés de savoir que l'on avait pu me confisquer mon passeport. Les touristes sont plutôt bien protégés en Iran. Mais lorsque le 4 × 4 rouge a violemment freiné devant moi le lendemain et que le chef m'a rendu mon passeport avec un hochement de tête que j'ai pris pour un signe de respect, avant de repartir aussi brusquement, personne n'a rien dit. Tout le monde regardait ailleurs.

Qui étaient-ils vraiment ? L'arrêt du battement saccadé de l'IRM et la voix de Margaux me ramènent à l'instant présent.

« OK, ça va toujours ? »

Le 4 × 4 disparaît. Cela n'a déjà plus d'importance. Une manière de laisser ce passé où il est et de regarder vers l'avenir.

« Oui. Très bien.

— Alors on va passer à la suite : douze minutes de DTI puis vingt minutes d'anatomique. À plus tard. »

Je ferme les yeux. Les deux phases suivantes de l'IRM me l'autorisent. Et je commence à penser à la prochaine étape.

La Patagonie.

1. Imagerie par résonance magnétique.
2. De l'anglais Diffusion Tensor Imaging.
3. Ou, plus exactement, les protons contenus dans les noyaux d'hydrogène.
4. C'est la partie interne du cerveau, qui relie différentes parties de la matière grise où se situent les neurones. Elle permet la propagation des informations dans le système nerveux.
5. L'épigénétique, domaine de recherche récent, étudie les modifications permettant de moduler l'expression des gènes sans en changer la séquence ADN. En, gros, si l'ADN d'un humain ne se modifie jamais au cours de sa vie, la manière dont est lue une séquence de gènes peut, quant à elle, être modifiée, permettant de faire évoluer certaines fonctions. Par exemple, les fameux perturbateurs endocriniens pourraient modifier notre épigénétique.
6. Centre suisse d'électronique et de microtechnique.

6
Les canaux d'un autre monde

Quelques dauphins jouent à la proue de la *lancha* qui s'enfonce de plus en plus dans un long canal bordé de parois abruptes auxquelles s'accrochent de véritables forêts. Le temps est clément, malgré un plafond de nuage bas qui obstrue les plus hauts sommets. Les glaciers qui se déversent dans les fjords semblent descendre tout droit du ciel. Seuls manquent au tableau les vents et les précipitations dont c'est pourtant le royaume. Ils viendront bien assez vite. Presque tout le monde est sur le pont pour admirer ce monde des canaux marins de Patagonie, théâtre grandiose de la deuxième expédition d'Adaptation 4 × 30 jours. La même équipe qu'en Iran, un peu plus étoffée. Le docteur Stéphane Besnard est là pour tester des équipements d'électroencéphalographie et divers protocoles que nous désirons utiliser sur le terrain. Pour l'heure, il prend des photos, émerveillé comme un enfant, en compagnie de Florian Le Goïc, un cameraman du JT de TF1 qui réalise un reportage et de Raphaël et Pierre-Alban, venus se familiariser avec l'organisation de l'expédition en donnant un coup de main. Tous rencontrent pour la première fois ces canaux. Stéphane s'extasie :

« Incroyable, ces arbres ! Comment peuvent-ils tenir sur des parois presque verticales ? À quoi est-ce qu'ils s'accrochent ?

— Toi, tu regardes les arbres alors qu'on a trois dauphins autour du bateau », lui rétorque Raphaël amusé.

Étienne semble également transporté par la diversité des lieux :

« C'est vrai qu'on ne sait plus où regarder. Tout paraît incroyable. Même ces nuages écrasants ont un aspect superbe. Je ne m'attendais vraiment pas à cela. »

Je profite de l'espace libre dans le carré principal pour passer en revue l'ensemble de mon matériel. Une fois de plus. Basculer d'un milieu chaud sec à un milieu froid humide, d'un désert à des canaux marins, n'a rien d'anodin. Peu d'équipements sont similaires, excepté pour le matériel technique et de recherche. Tout a été passé en revue en France, testé, validé, du couchage à la nourriture. Puis une nouvelle fois à Punta Arenas après mon arrivée au Chili. Un élément défectueux, un oubli, et la situation peut vite devenir dramatique. Dans une certaine mesure, je vais confier ma vie à ces objets. Avant mon départ, en plus de la préparation de ce matériel, nous avons eu un grand nombre de choses à gérer avec Jérémy, comme répondre aux demandes de dernière minute des autorités chiliennes, forcément très préoccupées de la sécurité.

Bizarrement, le concept de navigation en solitaire n'existe tout simplement pas dans leur nomenclature. Faire une expédition sans aucune assistance relève pour eux d'un absurde surréaliste totalement incompatible avec les arcanes de la pensée militaire. Lorsque j'ai vu toute la capitainerie défiler devant moi pendant que j'attendais mon rendez-vous avec le capitaine du port de Puerto Natales, comme on viendrait voir une bête de foire, en chuchotant plus ou moins discrètement des réflexions étonnées, j'ai compris que la partie n'était pas gagnée. Et face au responsable, j'ai rapidement eu droit à la phrase qui allait devenir un rituel de ces expéditions : « On avait bien reçu les demandes d'autorisation et donné un accord de principe, mais vraiment, on ne pensait pas que vous viendriez. » Et de poursuivre après un temps de réflexion : « Vous voulez vraiment naviguer un mois, sans avoir de bateau d'assistance ? Il va falloir tout reprendre à zéro, alors. »

Mais chacun y a mis de la bonne volonté. Et de ce jeu de l'oie aux nombreux obstacles est finalement sortie une autorisation en un temps record.

Il a aussi fallu débloquer les fonds envoyés pour louer la *lancha*, qui s'étaient « perdus » durant le transit dans une zone de non-droit puisque le Chili n'utilise pas encore le système bancaire international. Ces détails, ajoutés à tant d'autres petites choses cumulées, accaparent une grande part de nos ressources cognitives, créant un terrain favorable aux risques d'erreurs.

Puis les équipements sont manipulés et déplacés à de multiples reprises, ce qui peut occasionner un oubli ou endommager une pièce. Pour toutes ces raisons, avant chaque départ en expédition, je révise et révise encore mes équipements. Cette fois, c'est mon réchaud principal qui est abîmé à cause d'un choc lors d'un jeté de sac trop brutal sur le navire. Heureusement que je le découvre maintenant plutôt qu'une fois isolé au milieu de nulle part.

Une forte bruine qui se transforme en pluie soutenue fait revenir tout le monde dans le carré. Depuis que nous évoluons dans ces canaux pour réaliser des images et les essais de nos protocoles, nous avons déjà eu presque toutes les conditions possibles, excepté la neige et les tempêtes, pourtant coutumières en cette saison. Je ne m'en plains pas, elles viendront toujours assez tôt. Je ne connais que les personnes qui n'ont jamais vraiment vécu de tempête ici pour en espérer une, même si je les comprends. Elles sont tellement légendaires que l'on vient un peu dans les cinquantièmes hurlants pour elles. Mais la pluie, la grêle, les lumières éclatantes mélangées à une humidité presque totale, les alternances incroyables de conditions dans ce qui est le milieu le plus versatile du monde en matière de climat sont en revanche bien au rendez-vous. Tout le monde est ravi.

C'est notre dernier soir ensemble. Demain, je lancerai mon kayak au cœur des canaux pour un mois, totalement isolé. Malgré cette échéance, l'atmosphère est plus que détendue. La Patagonie marine a touché le cœur de chacun.

« Tu nous avais beaucoup décrit ces territoires et la météo. Mais je ne m'attendais vraiment pas à ces changements permanents. Et cette pluie ! me dit Étienne.

— Oui. C'est tellement... différent. Plus violent, mais aussi plus merveilleux que ce que j'avais imaginé, renchérit Katia.

— On a beaucoup parlé des difficultés et des terribles conditions, et je n'avais pas anticipé toute cette beauté », complète Stéphane.

La discussion – aidée par les verres de pisco *sour* qui se succèdent, déliant malicieusement les langues – se poursuit longtemps, évoquant les splendeurs et les terreurs de Patagonie qui dépassent toujours les imaginations les plus fertiles.

Les remarques des uns et des autres ne me surprennent pas ; je crois les avoir entendues de la part de toutes les personnes que j'ai eu l'occasion d'emmener en Patagonie depuis une dizaine d'années. J'essaye toujours de

décrire au mieux les pluies, les vents et les merveilles, en vain. Il semble en effet presque impossible de faire comprendre une sensation à quelqu'un qui ne l'a jamais vécue.

Ce soir, quoi qu'il en soit, c'est la fête ! Nous improvisons, au rythme des piscos, un jeu de *Time's up* tonitruant dont les émotions seront déjà oubliées demain.

7
Glaciers

J'ai l'impression d'être minuscule. Presque envie de me ratatiner dans mon kayak pour me faire encore plus petit. Je pagaye en faisant le moins de bruit possible, pour ne pas attirer l'attention sur moi. Parfois ma rame racle la glace. Le fjord est rempli de *témpanos*, comme on les appelle ici. Trop petits pour être des icebergs mais trop gros pour être de simples glaçons. Ils se sont déversés en masse des glaciers au fond de la baie vers lesquels je me dirige. Ils sont trois. Le glacier principal s'étend sur un peu plus d'un kilomètre de large. Il plonge des sommets jusque dans la mer d'un seul mouvement. À sa droite, séparé par un éperon rocheux qui s'avance loin dans la baie, un plus petit glacier cherche sa place. Il ne parvient déjà plus jusqu'à l'eau : une moraine de quelques mètres affleure déjà. Elle ne cessera d'augmenter ces prochaines années. Le long de la paroi de gauche, plus raide, un troisième glacier s'avance depuis les cimes jusqu'à une paroi verticale qui sombre dans les flots, du haut de laquelle il jette parfois des séracs en avalanche. Ces trois géants qui emprisonnent le fjord dans leurs serres sont impressionnants, majestueux autant qu'un peu canailles. Ils se dressent au-dessus de la baie dont ils sont les maîtres, seulement contestés par de vieilles forêts éparpillées sur les parois. Scarifiés de mille balafres, déchiquetés en blocs entassés sans unité qui paraissent vouloir se repousser les uns les autres, ils donnent l'impression de vieux bagarreurs cherchant l'apaisement dans un coin reculé du monde. Par sursaut, comme pour se rappeler des jours anciens, ils déversent en grondant des torrents de glaces qui emplissent le fjord au son de mille cornes éraillées. Qu'ils sont beaux, ces vieux rockers qui pansent les plaies d'un combat déjà presque perdu

face à un réchauffement mondial qui les terrasse, même ici, même dans ce bout du monde où si peu d'humains savent seulement qu'ils existent.

Plus je m'approche, plus leur monumentale présence s'impose à mon regard. Tout est trop grand. Je traverse déjà depuis deux heures cette baie couverte de glace. Les cimes se perdent dans un dense plafond de nimbes. Les espaces se confondent. Où s'arrête la mer, où commencent les montagnes, où débutent les cieux ? Je ne saurais le dire. L'impression que j'évolue dans un continuum unique qui regrouperait les quatre dimensions de l'espace et du temps, les quatre éléments. Je n'ai même plus besoin de passer de l'un à l'autre. Ils sont les uns et les autres. Je suis en Patagonie. Le monde du tout et du vide, où les transformations sont si rapides qu'elles dépassent la vitesse de nos capacités de compréhension.

Ce fjord est perdu au milieu d'une immensité de plusieurs milliers de kilomètres de canaux développés entre le 48e et le 55e parallèle sud, au cœur des cinquantièmes hurlants. Un réseau de larges détroits, fjords, canaux, passages confidentiels, taillés dans les roches à l'ouest de la chaîne du Hielo Continental qui fait office de bourreau des lieux. Le moindre nuage, la moindre rafale de vent, venu du Pacifique ou de l'Antarctique, rebondit sur les montagnes et se jette de rage sur ces canaux. Au panthéon du climat, ils sont la référence absolue. Aucune région du monde ne peut se targuer d'un temps aussi violent, aussi versatile, aussi imprévisible tout au long de l'année. Des vents coups de poing dépassant les deux cent cinquante kilomètres à l'heure, plus de dix mille millimètres de précipitations, des températures glaciales accompagnées régulièrement d'une humidité proche de 100 % ou des courants marins de plus de quatorze nœuds ne sont que quelques constantes qui accompagnent le voyageur dans ces chenaux labyrinthiques.

Et moi, j'y suis. Naviguant sur mon kayak biplace chargé pour évoluer un mois. Empli de crainte devant la tâche qui paraît titanesque dans ces conditions. Mais pleinement heureux d'être là, d'admirer dès le début de ma progression des paysages aussi uniques. Il pleut avec une belle constance. L'air se maintient à - 9 °C pour 95 % d'humidité avec quelques faibles rafales. Depuis deux jours que j'ai quitté l'équipe, retournée à Puerto Natales, le temps ne cesse de se dégrader, sans pour autant être encore d'une brutalité trop extrême. Rares sont les journées d'accalmie. Il faut savoir en profiter. Je n'ai pas pu être déposé où je le désirais en raison, selon le capitaine de la *lancha*, de vents violents dans les détroits principaux. Pour

ne pas perdre de temps, j'ai décidé de démarrer dans un fjord mieux protégé, longé de plusieurs baies glaciaires qui m'offrent ce début en beauté dont je me rassasie sans vergogne. L'un des endroits que j'aime le plus au monde.

Depuis 2002, j'ai mené une quinzaine d'expéditions en groupe ou en solitaire en Patagonie et en Terre de Feu, cumulant près de trois ans de vie dans ces lieux. C'est entre autres dans ces territoires, lors de mes expéditions dans les montagnes de la cordillère de Darwin puis, en 2009, dans ces mêmes fjords, qu'est née mon envie de mieux comprendre les capacités humaines à s'adapter à des crises. C'est le milieu que je connais le mieux des quatre environnements d'Adaptation. Mais je n'ai aucune inquiétude : il saura me surprendre tout de même. À part quelques jours en Terre de Feu pour rejoindre les monts Darwin, je n'y ai jamais navigué seul en kayak et aucune expérience ne peut vraiment anticiper la terrible variabilité du climat. C'est exactement ce que je ressens depuis que je suis seul. Comment me protéger de ce monde que j'aime tellement mais qui ne pardonne pas la moindre erreur, qui pousse chaque être dans ses ultimes retranchements ?

Et quand je vois les nuages s'accumuler en cohortes massives entre les sommets du fond du fjord, je sais que j'avais raison. Je hume déjà la baston à venir.

Je me sens vraiment minuscule !

*
* *

Debout au bord du canal, je regarde défiler la houle. Je n'ai pas encore démonté ma tente adossée à la lisière de la forêt qui affleure presque les flots. Ce n'est pas la peine. Les moutonnements d'écume au sommet des vagues resserrées n'ont cessé de grossir. Après une légère accalmie pour reprendre leur souffle, les bourrasques flirtent avec les cent kilomètres à l'heure. Impensable pour mon kayak. Un peu abrité par un décrochement rocheux dans l'anse où je me trouve, je les ressens peu. Mais je sais que sans ce bouclier, je devrais lutter pour tenir debout. La bonne nouvelle est que les rafales ont fait fuir les nuages qui déversaient gaiement de gros flocons de neige depuis des heures. Le paysage a revêtu un délicieux manteau opale qui recouvre sommets, plages, buissons et ma tente. Je la secoue un peu pour faire tomber la couche accumulée. La présence de la

neige sur la toile témoigne du fait que j'ai trouvé un bon site pour la nuit. J'ai à peine ressenti la violence qui a sévi ces dernières vingt-quatre heures. Un beau condensé patagon. Rafales coups de poing, pluie, grêle, neige, en changements incessants. Je suis ravi d'avoir trouvé ce lieu de campement avant-hier soir.

Mais voilà deux nuits et une journée entière que je m'y trouve. Je serais heureux de le quitter. Hier, je suis déjà allé me promener sur les collines recouvertes de *turba*, cette mousse profonde et gorgée d'eau dans laquelle on s'enfonce parfois jusqu'aux cuisses, typique de ces régions. Aujourd'hui, j'espère reprendre ma route. Je veux descendre vers le sud par un trajet très varié jusqu'au détroit de Magellan puis embouquer ce dernier jusqu'à Punta Arenas. Pas du tout l'idée initiale, mais un très beau parcours entre fjords et canaux, avec deux secteurs de portage assez longs. Un peu plus de cinq cents kilomètres qui ne vont pas me laisser beaucoup de répit. Trop de jours bloqués et tout serait remis en question. Mais ce n'est pas moi qui décide : dans les conditions actuelles, envie ou pas, je ne peux rien faire. Alors je m'allonge de nouveau à l'intérieur de ma tente pour attendre une accalmie.

Tous les quarts d'heure je fais le point. Vers dix heures, les vagues s'espacent légèrement, l'écume est moins visible. C'est encore bien trop tôt. Mais si les conditions deviennent navigables, je veux être prêt. Je plie mon camp, charge mon kayak et je commence à attendre en faisant les cent pas pour me réchauffer. Entre le thermomètre à - 7 °C et le vent, je suis à - 20 °C de température ressentie. Et sans doute plus froid avec l'humidité à près de 92 %. Mais s'il existe des calculs de corrélation prenant en compte température et vent pour déterminer le refroidissement éolien, aucun ne tient compte, en plus, de l'humidité. Pourtant, elle est terrible ici. Elle pénètre partout, fait continuellement frissonner la peau : maintenir quoi que ce soit au sec est si difficile ! Au-delà des changements météorologiques, elle est mon plus grand défi.

Les précipitations alternent entre neige et bruine. Un arc-en-ciel se dessine à moitié. Le fjord s'apaise. Il est temps. J'ajuste mon gilet, ma jupe de pontage. Je pousse mon kayak à l'eau. Deux coups de pagaie, je descends ma dérive, vérifie qu'elle réagit bien aux sollicitations de mes palonniers. C'est parti. Pour combien de temps ? Aucune idée. Je ne sais jamais quelles seront les conditions dans la demi-heure à venir. Je m'efforce d'accueillir ce qui vient. Il n'y a pas d'autre voie dans ces canaux du bout du monde.

Dès que je quitte l'anse protégée, je suis pris à partie par un vent plus puissant qu'il ne m'avait semblé. Je dois appuyer de toutes mes forces sur les rames pour mettre mon embarcation de plus de six mètres dans la bonne direction, qui se trouve malheureusement être face aux bourrasques, aux courants marins et aux vagues. Je me recroqueville autant que je peux sur mon siège en donnant de puissants et longs coups de rames, les plus réguliers possible pour garder une vitesse nécessaire qui me permet de sauter de vague en vague. Je suis heureux de naviguer, de sentir l'air marin tapoter ma figure. Les vents sont joueurs aujourd'hui. Ils se calment totalement pour revenir en catimini, ou me sauter dessus brutalement comme pour me faire une bonne farce. Ils font ce qu'ils savent faire le mieux : surprendre, sans jamais se laisser aller à la monotonie. J'avance lentement, mais j'avance, en restant concentré, pour ne pas me laisser déborder et garder mon kayak le nez vers les vagues.

Je ne cesse malgré tout de scruter attentivement les côtes. Chaque fois que je quitte un campement plane une inquiétude silencieuse : combien de temps les vents me laisseront-ils naviguer ? Une heure, deux, huit ? Et surtout trouverai-je un emplacement adéquat pour m'arrêter, au bout de la journée ou lorsque les conditions le décideront ? C'est une denrée rare. Les bons jours, je compte sur les doigts d'une main les sites de débarquement accessibles. Les mauvais jours, je peine à en voir un. Je ne parviens pas encore à bien lire les signes mystérieux des fjords pour repérer plus facilement des endroits où me poser. Combien de fois ai-je cru découvrir, au loin, un site possible : ce n'était en réalité qu'un changement de couleur de la roche ou une falaise cachée sous la forêt. Une densité surprenante d'arbres et de taillis enchevêtrés capables de pousser partout, même sur des pentes presque verticales. Le plus minuscule espace de terrain, une once d'humus, est prétexte à l'implantation de quelques arbres qui laissent courir leurs racines le long des roches, créant des ramifications pour s'agripper en plusieurs points. Et la forêt se développe. Mélange de *lengas* [1], de buissons touffus, d'herbages en folie et de mousses spongieuses, elle est le plus souvent totalement impénétrable et les clairières y sont rares. Un véritable bidonville forestier. Le moindre espace est surpeuplé. Une vie les uns sur les autres où l'entraide est une nécessité absolue pour survivre. Tout ne tient en place que parce que chacun existe, parce que chaque racine maintient celle de l'autre, chaque branche est un support pour un buisson, une fougère, un roncier, qui épaule à son tour d'autres branches ou buissons. Qu'un seul

fasse défaut, cesse de jouer son rôle, et c'est l'ensemble du quartier qui périclite. Heureusement pour eux, les aliments ici ne manquent jamais, contrairement à ce qui est le cas dans bien des bidonvilles. Eau en abondance et humus fertile des arbres morts qui, à leur tour, jouent leur rôle dans cet enfer vert détrempé et transi de froid. Cette forêt qui enveloppe les terres de la Patagonie chilienne jusqu'à une altitude d'environ sept cents mètres, en grande partie encore primaire, est l'une des plus impénétrables et des moins explorées qui soient. Traverser les secteurs boisés est souvent l'un des cauchemars des expéditions cherchant à escalader les sommets patagons et je garde le souvenir de jours entiers passés à lutter sans parvenir à trouver un passage. Même en navigation, elle constitue une véritable difficulté avec ses branches et racines qui filent jusqu'à l'eau, constituant des remparts bardés de pics qui protégent les terres comme des camps retranchés romains. Et si la forêt est absente, c'est en général que la roche est trop abrupte ou battue de déferlantes, n'offrant pas davantage de possibilités de débarquement. Les seuls compromis à ces remparts menaçants – quelques clairières ou plateaux étonnamment oubliés des arbres – ne sont que des illusions : les arbres en sont absents car les vents ou la *turba* occupent l'espace.

L'humidité est partout, dans l'eau, dans l'air, dans ces mousses et autour des arbres. Impossible d'y échapper. La bataille pour se sécher est perdue d'avance. Trouver des lieux de campement un peu secs est un défi quotidien qui oblige souvent à des situations improbables : dormir accroché dans une pente caillouteuse, sur un tas de moules durant quelques heures avant que la marée ne le recouvre ou pratiquement suspendu sur la cime de buissons assez denses pour créer un matelas de fakir débutant. Des endroits peu évidents à repérer et qui demanderont parfois des heures de préparation pour être transformés en lieux quelque peu habitables.

Les vents semblent avoir cessé de jouer. Ils se sont installés plus régulièrement face à moi et les moutonnements sont revenus dans les vagues qui dépassent maintenant largement ma hauteur. Avancer devient une lutte. Non contre ces vents ou courants. Ils sont ici chez eux, dans leur monde. À lutter contre eux on en deviendrait un Don Quichotte pantelant. La lutte est contre soi, contre sa propre faiblesse, cette envie qui naît de cesser, ne serait-ce qu'un instant, ce mouvement taylorien de la rame, qui paraît tellement stérile, au creux de cette houle. Une inclination perverse qui

s'accentue à chaque coup dans l'eau, qui grandit à chaque regard vers la côte, vers l'arbre couché qui dépasse un peu dont je fais ma référence, qui reste désespérément à ma hauteur. Il est toujours là, cet arbre dont je commence à connaître la moindre branche par son petit nom. Il est beau. Il a cette puissance désordonnée des résineux fuégiens. Il mérite qu'on le regarde, que l'on s'y attache. J'aimerais tant le voir disparaître pourtant. Ne plus, à chaque coup d'œil furtif chargé d'espoir sur le côté, sentir sa présence. Je m'oblige à ne plus le regarder. Fixer devant moi l'avant de mon kayak qui s'agite. Fermer les yeux quelques instants, comme un enfant persuadé que ce qu'il ne voit plus n'est plus là. Espérer le miracle en tenant le plus longtemps possible sans regarder. Lorsque finalement je craque, mon regard aimanté se jette sans attendre, avide de nouveauté, vers cette côte qui défile. Qui devrait défiler. Parce qu'il est toujours là, mon arbre débonnaire. À peine a-t-il bien voulu reculer de quelques centimètres. Et encore, je n'en suis même pas certain. S'arrêter. Cesser ce mouvement ridicule qui ne sert à rien semble soudain une évidence. Quelque part en moi, je sais ce qui arriverait. À peine aurais-je cessé de pagayer que mon kayak serait saisi par le courant, immédiatement pris en charge par la première vague venue avant de passer le relais sans jalousie à la suivante. Bien sûr, l'arbre recommencerait à se déplacer. Pas dans le bon sens : en moins de temps qu'il ne me faudrait pour reprendre mon mouvement de rame je serais en train de dériver, poussé de côté, sans pouvoir repositionner mon kayak dans le sens de la marche, sinon au prix d'un effort démesuré que je ne suis pas sûr de pouvoir encore fournir. Derrière moi, seule une côte rocheuse déchiquetée serait là pour m'accueillir. Pas la moindre plagette, fracture de terrain pour m'y cacher et attendre quelque clémence du ciel. Inutile. Le salut ne peut être que devant moi, au loin, dans cette minuscule anse qui semble s'ouvrir à l'horizon. À un monde de moi. J'aimerais tant me laisser aller. Prendre le temps de boire un peu, de manger un bout de ce chocolat qui me nargue dans la poche transparente de ma jupe. Et laisser faire l'univers. Contre cette faiblesse, seule reste la lutte. Contre moi. Oublier la soif qui m'étreint, la lassitude qui m'emporte. Pagayer encore. Un coup à droite, un coup à gauche. Et recommencer. Gauche. Droite. Observer chaque centimètre de côte en progressant vers un salut qui ne viendra que du sud. Au loin. J'avance.

Je fais mon possible pour essayer d'apprendre les courants. Ils sont drôles, les courants, jamais d'accord entre eux ! Ils sont nombreux. Les

courants de fond cherchent la régularité : ils font les tapis roulants dans les canaux principaux. Ils peuvent être puissants, jusqu'à deux nœuds[2], et varient en fonction de la profondeur et de la largeur des détroits. Dans certains endroits, la profondeur atteint des centaines, parfois des milliers de mètres pour des canaux larges de quelques centaines de mètres. Un gouffre dont raffolent les flots pour accélérer.

Les courants de marées sont un peu plus joueurs, changeant de sens en fonction des heures, allant avec, contre les courants de fond ou de travers par rapport à eux. Viennent s'ajouter les très facétieux courants nés des vents. Anarchiques, ils bousculent sans vergogne leurs cousins, générant des luttes de pouvoir où chacun semble vouloir prendre une direction distincte. Et cela peut devenir encore pire lorsque deux fjords aux courants différents se rencontrent. Avec ma frêle embarcation dont la vitesse chargée ne dépasse pas trois nœuds, dans les bons moments, le courant passe parfois mal entre eux et moi.

Au moment où la pluie décide à son tour d'être de la partie, un petit miracle : dissimulée derrière un minuscule décrochement, une ouverture de quelques mètres crée une plage éphémère lors des marées basses, qui s'ouvre sur ce qui ressemble à une clairière. Je n'hésite pas. Quoi que ce soit, ce sera parfait. Je ne veux pas rester plus longtemps en mer. Je suis à la limite de ma capacité de navigation, ballotté comme une bille de bois. La moindre rafale un peu plus forte, une augmentation de quelques kilomètres à l'heure des vents de fond, et je me retrouverais à l'eau. Ce que je veux éviter absolument. C'est la promesse que je me suis faite en venant ici : ne pas tomber à l'eau. J'ai déjà testé deux fois dans ces mêmes canaux et j'ai vu Mélusine proche de sombrer. Je sais trop ce que cela veut dire. À deux, il a déjà été très difficile de s'en sortir. Seul, ce serait presque illusoire.

En mettant le cap sur la plage, malgré l'arrondi que j'opère, mon kayak prête son flanc aux courants. Je me retrouve pris dans leur nasse. Ils m'emportent plus vite que je ne leur résiste vers la rive escarpée où se trouve ma piste d'atterrissage. La pluie drue me frappe la figure, m'obligeant à garder les yeux presque fermés. Je me laisse un peu glisser jusqu'à presque toucher la côte, où une étroite zone de reflux offre moins de résistance. Une opération délicate entre les rochers, avec le risque que certains affleurent à la surface de l'eau en étant invisibles aux regards. D'autant plus que des bancs de kelp[3] sont aussi de la partie. Avec leurs longues feuilles flottant sur l'eau, elles m'empêchent de pagayer. Je perds

ma seule puissance. Je sens mon safran frotter contre des rochers. Manquerait plus que je le casse. Voilà qui faciliterait les choses pour me sortir de là ! Je m'accroche à un rocher pour me tirer en avant pendant que mon kayak fait l'ascenseur perpétuel sur les vagues qui déferlent. Je suis trop près des dents acérées des escarpements. Je lutte de toutes mes forces pour faire avancer mon embarcation qui se rebelle en s'automutilant sur la roche. Mais à coups de rames rageurs, je parviens à le dégager et à contourner le promontoire protégeant la plage. En un instant tout se calme. La mer semble avoir retrouvé sa bonhomie et seul le vent refuse de se retirer. Je suis protégé, juste à côté d'une avancée caillouteuse où je vais échouer mon kayak. Un atterrissage normal.

Le site est ce qu'il est. Inadapté à un campement. Mais très standard pour la Patagonie. En fait de petite clairière, c'est un fouillis de buissons sur un sol de *turba* détrempée. Les marques au sol indiquent clairement que la marée montante ne laissera pas longtemps la plage dégagée. Je vais devoir faire avec. Il est quinze heures et même si la météo se calmait, repartir sans savoir où trouver un nouvel emplacement serait une erreur. Je n'ai réussi à avancer que trois heures pour une dizaine de kilomètres. Il pleut avec insistance et la neige ne devrait pas tarder.

Je tire un peu le kayak hors de l'eau, décharge les premiers sacs et je prends ma petite hache. Il ne me reste qu'à défricher un peu pour monter ma tente sur le tapis de buissons, au-dessus de la *turba*. Je l'accroche comme je peux aux fourrés avec des tendeurs. Ma tente en pente a une forme bizarroïde, mais elle semble correctement fixée. Encore une nuit amusante en perspective, qui se referme déjà sur moi alors que je termine mon installation.

Vents, changements permanents, forêts impénétrables, rochers escarpés, courants démesurés, humidité permanente... Je suis bien plongé au cœur des canaux de Patagonie. Un univers écrasant, qui me dépasse autant qu'il m'attire et me fascine. Je vais essayer d'y trouver ma place. Je me sentais déjà minuscule dans ce monde de géants. Je me rends maintenant compte combien m'y trouver seul me rend fragile.

1. La *lenga* (*Nothofagus pumilio*) est une sorte de hêtre pouvant atteindre trente mètres de haut.
2. 1 nœud = 1,852 km/h.
3. Kelp : grandes algues, solidement accrochées à des rochers de fond, pouvant atteindre plusieurs centaines de mètres de long. Elles forment de vastes jardins affleurant à la surface et sont la hantise de ceux qui utilisent des bateaux à moteur dont elles risquent de bloquer l'hélice.

8
Kaweskars

Mes rames effleurent à peine l'eau. J'avance lentement dans une charmante baie au bord de laquelle j'ai posé mon camp. Le temps est en suspension. Depuis dix jours, c'est la première fois qu'un tel calme règne. Pas un souffle d'air. Pas un mouvement. Je me mets au diapason. J'évite de faire du bruit. De soulever de l'eau avec mes rames. Comme si le moindre mouvement pouvait perturber l'équilibre de cet instant forcément précaire. En m'avançant, je dérange sans le vouloir un couple de canards « vapeur ». Ils s'éloignent comme deux acteurs burlesques, en courant sur l'eau dans un dandinement précipité, soulevant dans leur sillage une gerbe d'eau semblable à de la fumée. Je les regarde longuement avant d'admirer le reste du paysage. Les monts de roches noires couverts de forêts aux mille dégradés de vert, du plus foncé au presque fluo, se découpent sur un ciel sans nuage. Je suis arrivé au fond du canal Obstruccion qui porte bien son nom. Il est bouché au sud, sans aucun véritable lien vers un autre canal. Il existe néanmoins un passage. Celui dont je cherche l'entrée. Une liaison par une succession de rivières, lacs et portages de quelques kilomètres permettant d'en éviter un peu plus de quatre cents par la mer. Le *paso* Kaweskar.

Les Kaweskars, que les Occidentaux ont nommés Alakalufs, étaient des nomades marins qui peuplaient l'ensemble des canaux marins de Patagonie, du nord de la Terre de Feu jusqu'au golfe de Penas. Ils se déplaçaient en famille ou petits groupes dans des canots d'écorces cousues entre elles par des boyaux de lion de mer. Je pense souvent à eux qui vécurent ici durant

des millénaires. Nous en savons si peu à leur sujet. Ils vivaient le plus souvent nus, parce que faire sécher des vêtements avec un tel niveau d'humidité et de précipitation était impossible ; ils se nourrissaient de pêche, surtout de crustacés, et d'un peu de chasse. Ils avaient surtout réussi à s'adapter à l'un des territoires et des climats les plus violents au monde. Une adaptation dont nous ne connaîtrons jamais toutes les subtilités, mais qui me captive. On dit des peuples qui vivent dans les lieux les plus difficiles qu'ils ont été repoussés par d'autres peuples plus forts. Peut-être. Mais pour avoir vécu de l'intérieur cet univers marin, son terrible climat, les difficultés qu'occasionnent ses côtes escarpées et les complexités du réseau labyrinthique de ses canaux, je me demande en quoi un tel peuple pourrait être taxé de « faible ». Cette notion de « faiblesse » tient peut-être simplement au fait qu'ils n'étaient pas assez guerriers ! Malheureusement, avant même que nous ayons pu apprendre leur histoire, ils avaient disparu, décimés par les maladies. Deux textes lèvent un peu le voile sur leur monde, *Les Nomades de la mer* de José Emperaire et, dans un style très différent, *Qui se souvient des hommes* de Jean Raspail. Ils accompagnent toutes mes expéditions patagonnes et ont alimenté mon désir de mieux comprendre ce peuple au plus proche de leur mode de vie en parcourant ces canaux en kayak durant l'expédition 2009.

Je viens de trouver l'embouchure de la rivière que je vais devoir remonter pour entamer cette traversée terrestre. Je suis ravi. Ce n'est qu'un premier pas. Il va falloir, étape par étape, que je défriche ce passage. Les pentes escarpées et la forêt dense rendent impensable l'idée de faire traverser un canot à un autre endroit. Cette rivière et le temps exceptionnel qui accompagne cette journée sont de bon augure pour la suite.

Je reviens à mon camp, que j'ai monté en arrivant en fin de matinée : parti aux premières lueurs de l'aube, j'ai pu parcourir vingt-deux kilomètres en cinq heures. Après une dizaine de jours de violence, tempêtes, rafales et de doutes sur ma progression, cette belle navigation est tombée à point nommé. Il m'a fallu presque le double de jours que ce qui était prévu pour atteindre cet endroit. Je suis très en retard sur mes prévisions de trajet et cela m'inquiète passablement. Mais il suffirait de quelques jours plus calmes pour que tout rebascule. Je prendrai ce qui viendra.

Je prépare mon équipement en vue des portages. Je puise un seau d'eau de la rivière pour nettoyer énergiquement mon kayak de l'eau de mer et des

saletés. Je ne voudrais pas prendre le risque de contaminer les lacs avec d'éventuelles bactéries ou autres, en particulier la fameuse « algue rouge », mortelle pour l'homme, qui se développe dans les crustacés. Je ne sais pas si elle sévit dans ce fjord ni si elle survivrait en eau douce, mais on ne sait jamais.

Je m'accorde ensuite un cadeau que je ne devrais sans doute pas me permettre : un après-midi de repos en profitant du soleil bien installé pour l'une de ces journées exceptionnelles qu'offre parfois la Patagonie. Le thermomètre monte jusqu'à + 12 °C, une véritable canicule, l'humidité est faible, les vents nuls. J'admire les lumières qui illuminent le fond du fjord de mille tons chamarrés. Cela recharge mes batteries et me remonte le moral. J'écoute de la musique, je danse comme un fou sous les seuls regards des canards vapeur, « becs bés », qui se disent sans doute qu'ils ne sont pas les seuls à avoir des mouvements désordonnés.

Ils doivent se poser encore plus de questions en me voyant, en fin d'après-midi, sortir mon matériel scientifique. Je vais exceptionnellement faire mes protocoles hors de la tente. Trente minutes plus tard, je suis tellement concentré sur un exercice d'ordinateur que je ne vois pas un petit renardeau arriver sur la plage et venir vers moi. Je ne réalise sa présence qu'au moment où il est presque en train de me lécher les pieds. Un bien drôle de laboratoire que cette plage peuplée de goupils peu farouches !

*

* *

Le temps reste calme pendant que je remonte la rivière en tirant mon embarcation dans de petits rapides. Les méandres du cours d'eau, parfois trop serrés pour la longueur de mon kayak, m'obligent à de gros efforts pour basculer la proue ou la poupe par-dessus les rivages, ce qui ralentit passablement la progression. Mais j'arrive assez rapidement à un premier petit lac. Les paysages sont splendides. J'ai l'impression d'évoluer dans un rêve, flottant sur un bleu profond, entouré d'un vert forêt, sous l'azur du ciel. De l'autre côté du lac débouche une autre rivière plus étroite, un peu plus longue. De nombreuses branches et de petits troncs sont enchevêtrés dans l'eau et créent des obstacles que je dois dégager, parfois à l'aide de ma hache. L'ambiance, très végétale, est étonnamment variée, avec des

fougères foisonnantes entre les branchages qui pourraient me faire penser que je suis déjà en Amazonie. La chaleur en moins.

Au bout de plusieurs heures, je parviens à un deuxième lac, plus grand, que je traverse en naviguant. C'est maintenant que le passage se corse. Je dois trouver l'endroit qui permet le portage de ce point d'eau à un troisième lac. Tout se ressemble tellement, tout paraît trop touffu, avec des déclivités impraticables. Je sais qu'un passage existe, mais les informations sont sommaires et les images satellite trop imprécises.

Trouver des informations au sujet des différents milieux les plus reculés et extrêmes est toujours une enquête compliquée. Lorsque des expéditions ont déjà été réalisées, je me renseigne auprès des explorateurs ou de récits qu'ils ont laissés. Cela offre un état des lieux des quelques connaissances du terrain. Pour le reste, je me sers d'images satellite, qui donnent de précieuses informations, qu'il faut cependant savoir prendre avec circonspection : les représentations ne délivrent parfois qu'une notion très parcellaire du terrain lorsqu'il est recouvert de forêts ou très vallonné. En Patagonie, la densité des nuages obstrue souvent des régions entières, en dissimulant de grandes parties, comme c'est le cas pour la région du passage que je cherche. Et d'autres zones sont peu documentées car le coût de réalisation des photographies n'est pas justifié par une demande trop réduite. De nombreux territoires isolés de notre monde sont encore des zones grises, dont seuls les travaux sur le terrain pourront fournir une connaissance suffisante. La préparation d'une expédition doit, pour cette raison, associer les quelques données objectives à l'imaginaire et à l'expérience pour projeter une idée assez réaliste des conditions locales, qui permet de préparer un matériel adéquat et un trajet possible. Avec la certitude que tout sera remis en cause une fois parti !

Je débarque deux fois pour des repérages en essayant d'évaluer comment faire passer mon kayak sur les pentes et au sein des forêts que j'explore. La seconde fois, alors que j'essaye d'escalader un petit promontoire de quatre mètres au milieu des arbres, le tronc auquel je m'étais accroché cède soudain, me faisant lâcher prise. Comme dans les meilleurs films burlesques, je tombe sur le dos, rassuré d'atterrir sur de la mousse sans cailloux ni branches qui auraient pu me casser quelque chose. Lorsque le tronc me tombe dessus ! J'en ai le souffle coupé, et une vive douleur se répand dans l'ensemble de ma cage thoracique. Je mets un petit moment

avant de bouger à nouveau. Je ne sais pas si je dois rire de cette situation, mais mes côtes sont bien trop douloureuses pour cela. J'en serai quitte pour une côte fêlée avec une douleur lancinante lorsque je rame, les jours suivants.

Ce ne doit pas être la bonne voie, après tout !

À ma troisième tentative, je trouve la ligne logique : un passage d'environ six cents mètres par-dessus un col, avec une jolie montée moussue et une descente dans les buissons qui me mène au troisième et dernier lac du *paso*. Ne reste qu'à le faire franchir à mon équipement !

Le sol encore gorgé des pluies de ces derniers jours est trop instable et glissant pour que je porte mon kayak. Avec ses six mètres pour une quarantaine de kilos, il me déséquilibre trop. Le chariot à roues ne sert à rien sur ce relief torturé. Je le tire mètre par mètre dans la montée avant de faire trois portages pour le reste de mes sacs de matériel. Je transporte entre autres ma nourriture pour les trente jours, afin d'avoir le moins d'impact possible sur des environnements déjà fragiles, autant que pour gagner du temps pour les travaux scientifiques.

La descente est une autre histoire. L'embarcation s'accroche dans les fourrés, je n'ai pas de bonne prise pour la faire glisser par-dessus et mes côtes ne me laissent pas en paix. Je me retrouve quelquefois les quatre fers en l'air dans les taillis en essayant de soulever le kayak. Un petit coup de main n'aurait pas été superflu. Mais à part un renard roux que je vois s'intéresser de près à mes sacs de nourriture, je ne peux espérer aucun soutien.

La nuit tombe déjà lorsque je termine le dernier aller-retour. Je campe au bord du troisième lac dans un renfoncement bien protégé et sans risque de marée. Une belle nuit qui fait du bien après les efforts et sensations de la journée.

Le lendemain, le ciel est couvert, chargé de nuages lourds qui lâchent parfois quelques ondées. Le lac est grand. Dans la grisaille, je peine à différencier les lignes plus claires qui pourraient indiquer un passage dans la forêt. Même sur le lac, la navigation est agitée, avec un vent arrière assez fort qui me pousse de travers. Mais pour ce dernier portage qui doit terminer cette traversée, j'ai un avantage. Je sais déjà à peu près où se situe l'entrée du passage : j'y suis déjà venu, en arrivant par l'autre côté.

Entre 2006 et 2009, j'ai participé à des recherches relatives à l'histoire des peuplements des Indiens nomades marins kaweskars de la Patagonie australe, avec la fondation CEQUA [1] et l'université de Magallenes de Punta Arenas. Mon travail était surtout centré sur la recherche d'*amas coquilliers*, des sites où les autochtones passaient régulièrement ou résidaient quelque temps, en jetant toujours leurs déchets au même endroit, dont une grande quantité de coquilles de moules. Des « poubelles » archéologiques particulièrement riches en informations, dont les fouilles ont permis des découvertes importantes au sujet de ces peuples des canaux. Dans le cadre de ces travaux, j'ai pu participer à un voyage d'étude dans le *seno* Skyring, dont les traces du *paso* nouvellement mises à jour étaient l'un des sujets. J'avais parcouru la première étape de ce passage avec beaucoup d'émotion. Je m'étais promis de revenir pour mieux étudier ces lieux et j'avais noté le point d'accès au lac. En principe, je ne me sers du GPS que pour noter mes campements ou des sites remarquables et géolocaliser des images en vue d'un recensement pour redessiner plus tard la morphologie des étapes. Je n'ai jamais de point préalablement installé. Sauf celui-là, resté depuis toutes ces années dans mes data bases. Un coup de chance puisque ce n'était pas initialement mon trajet. J'ai du mal à canaliser mes émotions en me retrouvant ici. Y revenir seul en kayak me paraît maintenant une évidence : alors que j'essaye de comprendre comment un individu s'adapte à de nouvelles conditions, je marche sur les traces de ceux qui se sont le mieux adaptés à ces lieux.

Je parcours une première fois les sept cents mètres du portage sans chargement. Ils traversent une zone dense de forêt, longent des parois rocheuses, avant de se terminer dans le *seno* Skyring par une petite gorge très étroite, difficile à voir. Un trajet complexe. Le portage serait impossible s'il n'était, sur la plus grande partie du trajet, pavé de rondins bien ajustés qui permettent de s'affranchir aisément des difficultés du terrain. Je marche lentement à côté de ces troncs posés avec soin. Une datation au carbone quatorze a évalué l'installation de ces rondins à il y a environ mille ans. Le chemin, telle une voie romaine construite avec art, est toujours là, conservé d'avoir été longtemps oublié. Rien n'a repoussé dessus. En y faisant glisser mon kayak quelques heures plus tard, je peux presque me croire au temps de ses constructeurs, les voir en famille devant moi et derrière moi avec leurs propres canots.

Je suis impressionné par le peuple qui a ouvert un tel passage. Quelle exploration, quel défrichage ! Quel sens de la géographie pour comprendre qu'un trajet marin de plus de quatre cents kilomètres, qui traverse plusieurs zones très dangereuses, peut être évité par un passage d'un peu moins de dix kilomètres entre deux fjords !

En une journée, j'ai terminé de transporter mon équipement, finalisant le trajet du *seno* Obstruccion au *seno* Skyring. La suite de mon périple va me conduire par un réseau de fjords étroits aux parois impressionnantes qui vont me mener, si tout va bien, jusqu'au détroit de Magellan. Un autre mythe, une autre histoire. Avant de m'y lancer, je prends le temps de parcourir une dernière fois ce chemin de traverse qui permet de passer en sécurité du secteur « fuégien » au secteur « patagon ». Il tisse un lien entre plusieurs groupes kaweskars du nord et du sud et montre que ces Indiens marins, dont on pensait qu'ils demeuraient le moins de temps à terre possible, étaient de vrais explorateurs. Nous sommes si loin de tout savoir sur leur vie ! Durant plus de dix mille ans, ils ont peuplé ce monde terrifiant qui dégage une telle puissance, une beauté si incomparable, que tous ceux qui viennent en Patagonie australe gardent à jamais dans leur cœur l'envie d'y revenir encore et toujours. Je m'imagine ces femmes et ces hommes en train de construire cette voie. Ils étaient les gardiens de ce monde, adaptés comme personne à cet environnement qui paraît pratiquement invivable à long terme. J'ai envie de dialoguer avec eux. De leur dire mon admiration, mon envie de mieux les connaître.

« Mais comment avez-vous fait ? »

Seul le silence me répond. Un silence chargé d'âmes. Ils ont disparu, mais leur présence demeure. Ils avaient parfaitement compris cet univers. Ils l'avaient fait leur. Je marche dans les empreintes qu'ils ont laissées. Ils ne sont plus. Ne seront jamais plus. Mais les traces de leur mémoire soufflent avec les vents. Il suffit de les écouter pour le savoir.

1. Centro de Estudio del Cuaternario de Punta Arenas.

9
Gajardo

Les parois se sont redressées. Les pics montagneux couverts de glaciers éternels qui me surplombent se sont acérés. Je les vois rarement. Des chapes de nuages flottent en masse à seulement quelques centaines de mètres d'altitude. Je suis entré dans le canal Gajardo, un secteur de plus en plus étroit, presque fermé, où le passage n'est jamais évident. Les rives ne sont qu'escarpements, falaises ou forêts étriquées dont les branches viennent lécher les flots. Dans les brouillards du matin, ces arbres révèlent leurs traits fantomatiques. Les branches se sont fait tordre, plier, retrousser, ce qui leur a donné des formes très étonnantes : visages, animaux, dragons, elfes, on peut tout se figurer si on laisse son imagination vagabonder. J'ai l'impression de me faufiler entre des géants qui m'observent jusqu'au moment où ils se décideront à m'écraser, lassé de leur jeu.

Un froid humide a envahi l'espace. L'atmosphère est baignée par une perpétuelle bruine qui alterne avec la pluie. La densité de l'air en devient palpable, comme si j'évoluais dans un nuage allongé sur la mer. Une pression inhabituelle que n'apprécie pas ma combinaison étanche. Elle prend l'eau par les coutures dont la bande thermocollée se détache. C'est sa seconde expédition. Je sais qu'elle n'est pas toute neuve, mais je suis contrarié. Par manque de moyens, j'ai dû consentir à des restrictions draconiennes sur plusieurs équipements. Comme mon matériel de kayak de mer avait déjà fait ses preuves, j'ai décidé de le garder, en testant la combinaison dans une chambre climatique. Elle avait passé le test haut la main, sans montrer de signes de faiblesse. Et la voilà qui perd son étanchéité de toutes parts. Nous avons beau les pousser autant que possible,

les simulations ne pourront jamais se substituer à l'ensemble des contraintes du réel.

Dans tous les domaines. Il arrive toujours – au moins une fois – que la situation dépasse tout ce qui avait été imaginé par les simulateurs. C'est là que les capacités humaines doivent reprendre le dessus, en cessant de suivre un processus inadapté pour créer de nouvelles solutions inventives. Même quand il n'y a pas beaucoup d'options. Je suis bon pour terminer l'aventure patagonne encore un peu plus humide que prévu. J'ai pu rafistoler quelques thermocollages en construisant un petit four avec mon réchaud et deux plaques d'aluminium qui protègent mon matériel scientifique, mais les coutures se défont à côté et tout finit par s'arracher.

Me maintenir au sec est une bataille quotidienne que je perds de plus en plus. Dans cette partie des canaux, l'air saturé de moiteur suinte en chaque endroit et mouille tout. Monter ma tente et me jeter à l'intérieur avec mes affaires est déjà trop long. L'eau a trouvé son chemin. Je ferme les portes et les aérations, je crée de la condensation. Je les ouvre et c'est l'haleine aqueuse des canaux qui pénètre par le moindre interstice. Je n'aime pas être mouillé. Mais je prends les éléments pour ce qu'ils sont, sans attendre de clémence. Fatalisme ? Ou acceptation des conditions. Chaque situation et milieu demande des formes différentes d'accoutumance. Ici, c'est une forme de lâcher-prise. Pas un lâcher-prise passif. Il faut au contraire réagir à de nombreux événements. Mais laisser les inconvénients mineurs vous glisser dessus. Choisir avec soin ses combats et éventuelles colères pour ne pas s'épuiser.

Cette nuit, je n'ai trouvé qu'un rehaussement composé de coquilles de moules qui dominait l'eau à marée basse pour m'installer. J'ai monté ma tente avec plusieurs pics de bois plantés entre l'eau et mon abri pour évaluer la montée des eaux. Toutes les demi-heures, puis tous les quarts d'heure, j'ai évalué l'avancée de la marée. Pas vraiment le choix : chaque canal a ses marées. J'ai appris à mes dépens lorsque j'ai vu un jour ma tente transformée en piscine couverte qu'elles ne respectent pas toujours les quotients ni les horaires logiques d'environ six heures entre chaque épisode.

Lorsque les flots ont touché le bois que j'avais nommé « aube rouge », j'ai plié mes affaires pour m'installer dans mon kayak pendant que l'eau recouvrait le tapis de moules. Il était deux heures du matin. J'ai attendu, accroché par une petite aussière à une branche. Je prends ce que me donnent les canaux. Le pire. Le meilleur. Ce qui vient. Le banc de moules

m'a tout de même offert cinq heures d'apaisement. Assez pour poursuivre mon chemin un peu reposé dès les premières lueurs du jour.

Le *paso* Kaweskar et l'entrée dans les ramifications ouest du *seno* Skyring sont déjà un lointain souvenir. Une de ces mémoires qui s'estompe, devient déjà nostalgie, alors que l'événement ne s'est déroulé que quelques jours auparavant. Jour, heure, semaine, seconde. Ces mots ont perdu leur signification. Il est des secondes éternelles et des journées éphémères. Tout n'est qu'illusion. J'ai perdu le sens des jours qui s'écoulent.

Qu'est-ce que le temps ? Il se précipite et il s'écoule, il s'étire, se perd, il crée et il détruit. On lui prête tout alors qu'il est impalpable. À l'instant où je parviens à le définir, il est déjà trop tard. Il est passé. Je suis envoûté par cette perception du temps.

Existe-t-il plusieurs temps ? Certains sont immuables et pourtant c'est une vue de l'esprit. Nos si précises vingt-quatre heures ont été variables au fil des connaissances. Il y a eu le temps solaire, indiqué par les cadrans selon la position du soleil. Mais en fonction de l'inclinaison de l'axe terrestre et de son orbite, il n'était pas le même. Le temps universel l'a remplacé, fondé sur la rotation de la Terre sur elle-même : vingt-quatre heures, divisées en mille quatre cent quarante minutes et en quatre-vingt-six mille quatre cents secondes. Inaltérable ! Pas tant que cela. Une période de rotation terrestre peut varier avec les années en fonction de divers phénomènes célestes ou terrestres comme les marées ou l'activité du noyau central qui la ralentit ou l'accélère légèrement. Alors notre époque moderne, où chaque seconde compte, a conçu quelque chose de plus précis : depuis 1967 et la XIII^{e} Conférence générale des poids et mesures, l'heure n'est plus divisée en soixante minutes. Non, c'est soixante minutes qui définissent une heure. Et soixante secondes qui définissent une minute. La seconde en question a été établie à très exactement 9 192 631 770 oscillations de l'atome de césium. Avec un gros avantage : l'atome est, lui, d'une rectitude absolue, pas comme cette Terre qui n'en fait qu'à sa tête en variant son rythme à la première marée venue ! La marge d'inexactitude est d'une seconde tous les un million six cent mille ans. Il faudrait tout de même trouver quelque chose d'un peu plus précis... En attendant, la prochaine fois que vous regarderez l'aiguille des secondes sauter d'un cran à l'autre, vous ne verrez plus une seconde mais 9 192 631 770 oscillations. Il va falloir

compter vite. Pas une minute qui soit différente de sa sœur jumelle. Le temps est donc parfaitement défini.

Pour moi cependant, cette seconde identique n'a jamais la même signification. Elle peut me paraître très longue ou instantanée selon ce que je vis. Et là, tout se dérègle. Comme le dit Julian Barbour, « si vous essayez de mettre la main sur le temps, il vous file toujours entre les doigts [1] ».

Notre corps est malgré tout régi par quelques constantes horaires de nos horloges biologiques internes. Dans des conditions régulées, ces rythmes fonctionnent pour maintenir une périodicité physiologique continue a priori sans intervention consciente du cerveau. Au-delà de toute ingérence extérieure et de la connaissance d'un système de temps, notre rythme biologique basal est donc plus ou moins réglé avec une certaine régularité. Cela a été démontré pour la première fois sur l'homme par le spéléologue-géologue Michel Siffre qui s'était enfermé deux mois en 1962 dans une grotte pour une expérience « hors du temps » de cinquante-huit jours. Sans aucune référence au soleil, sans montre ou autres moyens de connaître un horaire défini, son rythme biologique est resté calé sur une périodicité entre deux réveils très régulière, proche de vingt-quatre heures et trente minutes. En revanche, son cerveau avait petit à petit perdu la notion des jours, avec un temps perçu presque deux fois moins rapidement que le temps réel. De nombreuses expériences plus élaborées ont depuis confirmé ce rythme biologique : les rythmes circadiens qu'étudient les chronobiologistes.

Si je résume, tout – de la Terre au Soleil, du césium à ma biologie – semble donc plutôt bien réglé, sauf mon cerveau ! Le temps m'échappe. Certains neurobiologistes estiment même qu'il n'a pas de sens concret, de marqueur pour notre cerveau. Comme si nous ne pouvions pas vraiment comprendre le temps.

« Le temps n'est que l'espace entre nos souvenirs [2] », écrivait l'écrivain philosophe Henri-Frédéric Amiel dans son journal intime. Des souvenirs qui se créent et se détruisent, dont la fréquence de survenance est liée au vécu. Pas assez d'événements et ce sont les souvenirs qui s'espacent, trop d'événements et c'est l'espace qui devient souvenir. Le temps s'échappe.

Chaque milieu, chaque situation, exprime donc sa personnalité. Au travers du temps qu'il nous impose et de celui que nous créons. Je ne crois pas que le cerveau ne sache pas structurer le temps. Il ne peut simplement pas le matérialiser comme il le fait pour nos cinq sens. Ces derniers créent des ressentis matérialisables alors que le temps se perçoit. Notre cerveau

accumule différentes informations venues de nos sens et d'autres données qu'il doit organiser et traiter pour en restituer une notion relative qui, à l'instant donné, est cependant véritable pour nous.

Une situation très plaisante peut ainsi paraître passer très vite alors que la douleur semble longue. L'inactivité ou l'activité, la chaleur ou le froid, le plaisir ou la peur suscitent de nombreuses informations qui peuvent influencer notre gestion du temps.

Apprendre comment le cerveau conceptualise, comment il interagit avec les autres marqueurs physiologiques ou environnementaux pour créer un temps situationnel qu'il restitue me semble d'une importance capitale en matière d'adaptation. Quelle que soit la situation. Parce qu'il y a le temps réel en secondes « césium » d'une part et le temps conceptualisé de l'autre. L'adéquation entre l'événement et notre manière d'y faire face n'est pas forcément évidente. Si une avalanche me tombe dessus en dix secondes alors qu'il m'en faut vingt pour le réaliser, j'aurai quelques problèmes. A contrario, si je ne suis pas capable de jouer avec la temporalité d'une attente de plusieurs jours où je ne peux sortir d'une tente, je risque non seulement de trouver les événements très longs, mais surtout de ne pas être capable de les gérer correctement.

Cette distorsion du temps, et donc de l'espace relatif qui lui est associé, peut nous protéger ou nous mettre en danger. Je pense que notre capacité d'adaptation passe entre autres par notre capacité à créer la temporalité idéalement en phase avec le besoin de l'instant. Une forme de distorsion de notre continuum espace-temps cognitif pour se mettre en résonance avec le temps réel, sans forcément être en correspondance. Comprendre notre perception du temps, dans son ensemble, est l'un des défis qui unit plusieurs domaines, de la cognition à la physique quantique, de l'astrophysique à la philosophie, de la spiritualité à la conscience. Une association de compétences indispensable si nous voulons un jour appréhender le temps dans son ensemble.

Même si cela est encore embryonnaire, j'ai plusieurs protocoles dans ma besace en rapport avec la perception du temps. Certains sont liés à la physiologie et la chronobiologie et d'autres à la cognition : déterminer un temps entre deux événements ; distinguer des mémoires... Ou encore estimer une minute : j'enclenche un chronomètre sans le regarder que j'arrête lorsque je pense qu'une minute exactement s'est écoulée, sans compter dans ma tête. Il est plutôt rare que je tombe exactement sur

soixante secondes. J'oscille plutôt entre cinquante-huit et soixante-deux secondes. Mais parfois, mon chronomètre affiche quarante-deux ou soixante-dix-sept secondes. Toujours en étant absolument persuadé qu'une minute exactement s'est écoulée... J'espère un jour pouvoir corréler les notions du temps, de perception des situations et des capacités d'adaptation de manière plus complète.

En attendant, je fais ce à quoi la Patagonie m'invite : perdre ma conjugaison. Futur et imparfait disparaissent. C'est le monde du temps présent. Il y a ce que je vis là, maintenant. Ce qui était hier n'est déjà plus. Ce qui viendra demain n'a pas de consistance. Les éléments, les conditions changent bien trop vite pour que je me préoccupe d'autre chose que de l'instant. Je ne laisse pas les événements d'hier perturber mon présent et je ne projette plus rien pour demain. C'est la personnalité de ce milieu patagon. Je l'apprends, comme j'apprendrai celle des autres environnements de chacune de ces traversées.

Ainsi, ce canal plutôt calme au moment de prendre la mer, le voilà soudain jouant les grandes orgues de ses mille vagues. Le vent se lève, les courants augmentent. La houle forcit. Les vagues se rapprochent, s'acharnent de plus en plus violemment sur mes bordées, passent au-dessus des pontages, me recouvrent. Me voilà une fois encore réveillé brutalement de mes pensées. Je me redresse dans le siège et scrute la côte dans l'espoir d'y déceler un signe encourageant ; un renfoncement, une rupture dans la roche, un aplanissement qui signifierait, peut-être, un lieu d'atterrissage. Mais seules des parois abruptes me répondent. Pas le choix. Je dois rester en mer.

Rapidement, la navigation passe de la balade lancinante au rock endiablé. Musique, maestro ! Et c'est parti. Tout le corps est sollicité, plus seulement les bras et les épaules qui travaillaient selon un tempo régulier. Les hanches se trémoussent pour stabiliser, les pieds s'agitent sur les palonniers, les genoux s'accrochent sur les côtés. La tête cherche quelle sera la prochaine passe de rock pour suivre l'écume et tenter d'anticiper le prochain mouvement. J'essaye de suivre le rythme, novice dans cette *rueda* effrénée. Mutin, le maître de cérémonie n'annonce jamais les pas et cherche à me surprendre, m'obligeant à bouger à l'unisson de cette farandole désordonnée. Lorsque enfin je pense avoir compris la cadence, un contretemps enlevé vient désordonner le quadrille. Un faux pas, et c'est le

déséquilibre, fatal. Car ici, on ne fait pas que marcher sur les pieds de son partenaire, on risque de plonger tête la première, englouti par les flots. Moi qui ne sais danser que le slow, j'essaye d'apprendre au plus vite ce rock qui devient acrobatique. Swingue, l'ami, swingue. Dire que je ne serai roi du bal que dans ces canaux du bout du monde ! Une danse épuisante où les rares interruptions sont accueillies avec bonheur avant la reprise d'un *forte* sans *crescendo*. Je me surprends à trouver un certain bonheur dans cette intense ballade qui sollicite chaque muscle, chaque parcelle de mon attention. L'esprit en exaltation, je chante avec les éléments, au rythme des vagues, pris au jeu de cette ronde effrénée que je sais pouvoir être mortelle.

Les dauphins aussi aiment la vitesse et apprécient les courants. Durant presque une heure, trois d'entre eux suivent ma barque en s'amusant à sauter dans les vagues. J'adorerais les prendre en photo. Cette simple pensée me fait rire tant l'idée de lâcher ma rame pour prendre l'appareil qui repose dans un filet sur le kayak est impensable. Même si je le pouvais, à quoi cela servirait-il ? J'ai au moins appris cela en Patagonie : les dauphins prennent des cours anti-paparazzis. Ce n'est pas possible autrement ! J'ai souvent été suivi par des cétacés, parfois même dans des mers assez calmes où seul le sillage de mon kayak offrait une piste à leur jeu. Mais chaque fois que j'ai tenté de sortir l'appareil photo, je les ai vus plonger pour ne réapparaître que lorsque mon appareil était rangé. Joueurs jusqu'au bout, ils m'offrent des spectacles splendides qui ne resteront gravés que dans ma mémoire.

Ma progression rapide m'emmène vers ce qui ressemble à un bouchon dans le canal. De loin, je ne vois aucun passage. Les cartes ne sont pas précises dans ce secteur, tant s'en faut, mais je suis presque sûr que ce n'est pas une impasse. La couleur de l'eau n'indique pas une anse fermée. Chaque fjord a sa propre teinte qui raconte son état. Un fjord terminé par un glacier aura souvent une couleur laiteuse en raison des limons et d'une forte quantité d'eau douce très froide. D'autres nuances sont plus subtiles, mais peuvent indiquer un canal à la largeur constante, un canal qui se referme en une petite passe étroite mais praticable, un fjord fermé, sans glacier... Une langue qu'il faut du temps pour appréhender et que j'apprends encore à déchiffrer. Car plus je m'approche du fond du fjord, moins je vois de solution. Les courants qui me poussent sont réguliers, les vents restent forts mais stables et la pluie déverse continuellement un crachin désagréable mais sans danger. Rien de neuf pour la Patagonie. J'ai pourtant un mauvais

pressentiment, mais je suis incapable de savoir pourquoi. Même les dauphins ont disparu. J'avance sans vraiment pagayer. Devant moi, à quelques centaines de mètres, un clapot étonnant agite l'eau, comme deux courants qui se croisent, alors qu'aucun autre canal ne se déverse ici. J'aimerais m'arrêter, mieux étudier l'endroit qui m'inspire une inquiétude que je peux palper sans la comprendre. Mais je ne vois aucune zone d'accostage possible et la dernière possibilité que j'ai vue, à une petite demi-heure de là à l'aller, me demanderait un trajet retour de plus de deux heures face aux courants. J'espère trouver au fond du fjord un site possible dans les quelques renfoncements verdâtres que je crois apercevoir. Je mets le cap dessus. Une alerte résonne toujours en moi mais je me sens trop fatigué pour en saisir les signaux.

Soudain, comme sortant des rochers eux-mêmes, je vois apparaître un flot de vagues transportant des monceaux de glaces de toutes tailles. À une vitesse ahurissante, la langue vert fluo diabolique vient heurter de plein fouet les eaux bleu nuit de mon canal. Deux courants d'une puissance rare se jettent l'un sur l'autre, comme deux ours polaires défendant leur territoire. Combat de titans. J'ai l'impression de les entendre mugir à chaque coup. Le double tourbillon qui se crée est gigantesque et occupe le canal d'une côte à l'autre. Tout s'est passé en un éclair. Pas le temps de réagir. J'ai été propulsé sur la scène : d'une poigne ferme, le courant m'entraîne vers ce maelström tournoyant où s'entrechoquent des icebergs plus gros que mon kayak. Je suis pris au piège.

La lutte pour ma survie va être brutale.

1. Julian Barbour (né en 1937) est un physicien britannique spécialiste de la gravité quantique, qui énonce l'idée que « le temps n'existe pas ». Voir *The End of Time*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1999.

2. Henri-Frédéric Amiel (1821-1881) est un écrivain et philosophe suisse connu pour son *Journal intime* de plus de dix-sept mille pages (publié chez L'Âge d'homme, douze volumes).

10
Angostura

Je suis au milieu d'une physique impossible. Au fond de l'anse, dans l'espace d'une centaine de mètres carrés, se côtoient deux tourbillons inversés qui s'imbriquent comme les roues dentées d'un engrenage. Ils sont traversés de part en part par un flot continu d'un courant dont la puissance dépasse tout ce que j'ai vu jusque-là. Aux différents points de rencontre se créent des vagues en forme de mini-geysers qui ressemblent à des impacts de bombes explosives. Des *témpanos* glacés sont ballottés dans tous les sens, soudain immobiles en équilibre au croisement de deux forces avant d'être soudainement propulsés de façon fulgurante dans l'un ou l'autre des courants pour recommencer leurs valses tournoyantes. C'est impressionnant à voir. Seul souci, je suis au milieu de tous ces flux qui ne savent pas faire la distinction entre un morceau de glace et mon kayak. Je ne maîtrise rien, ou si peu.

J'appuie aussi fort que possible sur mes pagaies, sur mes palonniers. Ma danse n'a plus rien de rythmé. Elle est devenue boxe d'un poids super-plume débutant, face au champion du monde des poids lourds. Les chances sont minces. Les remous variés font pression de toutes parts sur ma longue barque. La proue est embarquée d'un côté lorsque la poupe se fait tirer de l'autre. Je parviens à anticiper un mouvement, dix autres me surprennent. Je crie pour me stimuler en donnant des coups de rames puissants pour m'extirper des flots qui me happent. Chaque fois que je parviens à sortir d'un courant, je suis embarqué par un autre. Les tourbillons m'emmènent virevolter dans un manège hanté où des mains invisibles s'efforcent de me désarçonner. Je tente d'éviter les *témpanos* qui gravitent dans les mêmes

eaux, dont certains viennent frapper les flancs de mon kayak, qui exhalent des gémissements inquiétants.

Je crie : « Faut que je sorte d'ici ! Tiens bon, tiens bon. On va se sortir de là. » Pas de réponse ; mon kayak ne doit pas y croire autant que moi. J'organise mes pensées. Une partie pour continuer la lutte. Une autre pour chercher une solution. J'ai enfin compris où j'étais. Je me mettrais des baffes si je pouvais lâcher ma rame une seule seconde. Un *angostura*. Je suis une brindille dans un *angostura* ! Comment ai-je pu faire une telle erreur ? Ce mot est tellement lié à ces canaux de l'extrême qu'il fait frémir les marins à chaque évocation. De véritables légendes dont on parle toujours avec respect. Ils naissent de circonstances que peu de lieux connaissent. Prenez un large canal au courant puissant. Mettez-y une étroiture en entonnoir comme un resserrement important des parois ou un coude en zigzag. Ajoutez des profondeurs de plusieurs centaines voire milliers de mètres et saupoudrez le tout des forces motrices des marées montantes ou descendantes. Vous voilà avec un splendide *angostura* aux tourbillons puissants. Comme le siphon d'une baignoire où une masse d'eau doit s'écouler par un trou minuscule. Dans un *angostura*, la baignoire fait des millions de litres et le passage est proportionnellement plus petit. Spectacle assuré. À regarder de loin !

Les plus célèbres s'appellent White, Kirke, Indio dans les canaux principaux de navigation. Même les gros navires prennent des précautions pour les traverser. Celui dans lequel je me trouve, hors des secteurs habituels, est beaucoup moins visité, mais encore plus exceptionnel. Deux courants contraires s'y rencontrent. Du sud remontent les redoutables flots du Pacifique via le détroit de Magellan ; du nord descend la masse du *seno* Skyring. Par le même trou de baignoire essayent donc de passer, au même moment, deux forces opposées, augmentées des marées, auxquelles s'ajoutent les icebergs jetés des glaciers alentour. Elles se précipitent avec véhémence dans ce piège trop étroit, dont elles cherchent à sortir, luttant, s'agitant, poussées par les nouveaux arrivants. Trop pour un seul bouchon. Cela explique à la fois les vortex et les sortes de rivières qui les traversent. J'ai bien réussi mon coup. Je suis le jouet de l'un des plus puissants *angosturas* d'Amérique ! Plusieurs *lanchas* gisent par ses fonds.

Le Léviathan des deux maelströms me regarde de ses yeux cycloniques. Je me débats en essayant de m'approcher des côtes où les forces marines

sont souvent moins puissantes. Impossible. J'ai beau m'agiter, je suis ramené vers le centre. Un choc à l'arrière de mon kayak qui se soulève légèrement. Un iceberg aplati s'est glissé dessous, coincé par une protubérance à sa surface. Je ne parviens plus à me diriger. Je me contorsionne pour essayer de repousser la glace de ma pagaie. Un autre choc plus puissant pousse l'avant de mon kayak de travers. L'équilibre fragile est rompu. Je chavire violemment.

L'eau glacée me saisit le visage, me coupant le souffle. Ma tête heurte un *témpano*. Rouge regard. Un instant, je perds conscience. Les forces hydrauliques qui me chahutent me réveillent. Mon biplace marin est trop lourd pour un quelconque esquimautage. Je m'extirpe de l'habitacle pour retrouver l'air libre. Je reprends mon souffle. Un *témpano* me heurte le bras en me coinçant contre la fibre de mon kayak retourné, avant de poursuivre son chemin. Je regarde autour de moi. Il y en a partout dans les remous. Comment les éviter ? J'ai toujours ma rame dans la main mais je suis entraîné par l'un des siphons. Tenant mon kayak et ma rame, je nage de toute la force de mes jambes, en ahanant pour libérer mes poumons paralysés de froid. Risible tant cela paraît dérisoire. Je ne parviens pas à dévier du moindre pouce de la trajectoire voulue par les flots.

Il faut que j'abandonne mon embarcation qui me tire inexorablement loin de la côte. Et après ? Seul, sans aucun équipement, dans ce secteur montagneux, presque sans forêt, je ne donne pas cher de ma peau. Je peux attendre. D'ici deux, trois heures, la marée sera étale, le seul moment durant lequel les *angosturas* s'apaisent, le seul moment durant lequel une barque peut les traverser paisiblement. Deux heures dans cette eau glaciale qui commence déjà à pénétrer ma combinaison usée ? J'essaye de retourner mon kayak. Les mouvements désordonnés de l'eau m'en empêchent. Je m'étais promis une seule chose : ne jamais tomber dans l'eau. J'ai déjà donné.

En 2006, j'ai été jeté par une vague hors de mon Zodiac. En 2009, j'ai chaviré deux fois en kayak. Des expériences violentes que je n'avais aucune envie de rééditer. J'ai échoué. Mais si je barbote aujourd'hui dans ce délicieux jacuzzi frigorifié, c'est que je m'en suis sorti les fois précédentes. C'est la seule pensée valable en cet instant. C'est possible ! Je continue de nager en essayant de tirer ma barque hors de la spirale, qui heureusement n'est pas à l'image des *havsvelg* scandinaves, ces « trous » dans l'océan qui happent les bateaux sans que personne ne les voie jamais ressortir, selon les

légendes. Je tourne comme à la foire, mais je ne suis pas attiré vers le fond. Il faut prendre les bonnes choses pour ce qu'elles sont. J'essaye de lire le tumulte des flots. À deux endroits, l'entrée des courants contraires crée une perturbation qui neutralise presque les forces opposées. C'est là que je dois tenter quelque chose. Alors que je me démène pour voir vers quels courants nager, je suis heurté à l'arrière de la tête. Surpris, je lâche le kayak en suffoquant. La glace me pousse et je dois me retourner pour la rejeter. L'effort que je dois fournir pour rattraper mon kayak qui tente le coup en solo m'exténue. Je dois faire plus attention à ces foutus glaçons !

Je parviens à l'un des nœuds de croisement des courants. Je peux enfin essayer de remonter sur mon esquif. J'essaye plusieurs fois, sans succès. Cela m'épuise. Je sens que de l'eau glisse le long de mes jambes. Pas très bon signe. Si je me remplis d'eau, même mon gilet de sauvetage ne me maintiendra pas en surface. Mais je ne peux rien y faire. Alors je continue à lutter. C'est le combat de ma vie ! À ma sixième tentative, je parviens enfin à quitter le tourbillon avec mon kayak. Encore au milieu du champ de bataille, l'espace un instant harmonisé me permet d'un coup sec de retourner mon kayak, et de remonter dessus. Et paf : il est entraîné vers l'autre tourbillon. Pas d'accord ! Ma gouverne est cassée et bloquée de côté, l'habitacle est rempli d'eau, j'ai perdu l'ensemble du matériel qui s'y trouvait dont la pompe et l'écope pour le vider. Mais je suis dessus. Avec ma rame. En regardant mieux, je remarque que les violences des eaux pulsent à un rythme assez régulier, entre grande violence et légère accalmie. J'arrête de m'épuiser à lutter dans les paroxysmes, et je me sers de chaque apaisement pour ramer et m'extirper petit à petit de la zone. Après une période qui me paraît interminable, je parviens finalement à rejoindre des rochers glissants qui forment une barrière aux courants. Derrière, la mer est plus calme et je peux poser pied. Une éternité pour y parvenir. Encore une histoire de temps ! J'en connais aujourd'hui exactement la durée. Au moment de me faire embarquer par l'*angostura*, j'ai enclenché par réflexe les caméras étanches : une que je porte sur mon gilet de sauvetage et l'autre qui est accrochée sur le pontage du kayak. Cette dernière a été perdue, arrachée dans l'accident, mais la première est restée fixée à mon gilet. Quand j'ai visionné les images après le retour, l'ensemble de la scène s'y trouvait. Vingt-deux minutes. Si peu dans une vie. Incroyablement long lorsque l'on se débat pour la garder.

Je réalise à cet instant combien j'ai froid. J'ai de l'eau jusqu'aux genoux dans ma combinaison et mes vêtements intérieurs sont mouillés. La pression des turbulences a ouvert un passage par les coutures, mais aussi les collerettes de cou et des poignets. En équilibre précaire sur les rochers, je vide en partie mon kayak et j'effectue une réparation sommaire sur la gouverne. Dans mon état, je ne peux pas attendre la mer étale pour trouver un lieu de camp. J'enfouis au fond de mon crâne l'appréhension qui m'étreint à l'idée de me relancer à l'assaut des vagues, et je remets le kayak à l'eau. En longeant les roches de la côte, heureusement dépourvues de kelp, sans doute en raison des courants, j'évite les tourbillons principaux et seuls quelques reliquats qui jouent les agités sans en avoir la carrure me chahutent. Heureusement. Car ma carrure à moi en a pris un sacré coup et je ne pourrais pas facilement lutter contre un véritable adversaire.

Une trentaine de minutes plus tard, je trouve un petit espace herbeux inondable aux périodes de grandes marées. Je n'en connais pas les dates mais le cycle de la lune ne semble pas annoncer ce type d'événement et je suis trop épuisé pour me poser davantage de questions. Mon corps est secoué de grelottements que je ne parviens pas à maîtriser : j'ai l'impression d'avoir été recouvert d'un habit de béton et je peine à garder les yeux ouverts. J'échoue ma barque.

Mes mains ne répondent plus mais je connais mes équipements sur le bout des doigts. Je monte ma tente en pilotage automatique sous la pluie qui commence à tomber et dessine de jolis mouvements sur un fjord apaisé. La mer est enfin étale. J'ai presque envie de me relancer dans le passage. Une voix résonne en moi : « Allez, il ne faut pas rester là-dessus, on retourne passer cette étroiture qu'on n'en parle plus ! » Quelle part de raison me reste-t-il ? Assez pour me débarrasser de mes habits mouillés et me glisser dans mon sac de couchage en tremblant comme une feuille. Après dix secondes trois dixièmes, je dors. Dans mon kayak tiré sur la côte, au fond d'un caisson, une feuille de papier se sent orpheline : mon programme d'études dont la date du jour appelle à quelques protocoles avant de dormir. Ce sera la seule et unique fois de l'expédition que j'oublierai de les mener à bien.

*

* *

Je me réveille à deux heures du matin et me précipite pour regarder dehors : aussi vite que me le permettent mes membres qui n'ont aucune envie de répondre à mes injonctions. Chaque muscle, chaque articulation est endolori. Ma tête devrait exploser d'un instant à l'autre. Mais il faut que j'en aie le cœur net. La fermeture Éclair de la porte à peine ouverte, je suis assailli de pluies glaçantes jetées avec rage contre ma figure. La tempête est méchante. Je dois me faire violence pour regarder vers la mer, aidé de ma frontale. Un soulagement, Kala est toujours là. Je ne l'avais pas tiré autant que j'aurais dû sur la plage et je n'avais pas fixé d'aussière pour le sécuriser. La marée ne semble pas vouloir submerger cet îlot. En revanche, l'une des sardines de l'abside est arrachée et les deux pauvres tendeurs que j'ai pu installer n'ont pas assez de force pour consolider ma tente face à la tourmente qui s'est levée. La toile, saisie de vie, se débat avec toute l'énergie qu'elle trouve en claquant sèchement pour se faire remarquer. Elle y est parvenue : c'est ce qui m'a réveillé. Heureusement. Malgré son héroïsme, elle ne va plus tenir longtemps avant la déchirure. Pas le choix. La méthode Kaweskar s'impose. Je ne veux pas mouiller un vêtement de plus. Je me précipite dehors. Je n'ai pas fait deux mètres que je suis détrempé. Les gouttes me frappent sans ménagement. Je comprends pleinement l'idée de vivre nu dans ces régions où l'humidité est telle que la graisse de phoque est sans doute plus efficace que les vêtements qui sèchent mal, mais je regrette une veste qui me protégerait de ces salves. Je parviens à sécuriser les toiles désordonnées en les maintenant avec des tendeurs supplémentaires avant de rentrer me sécher et me recoucher.

Je m'allonge sur le dos pour recouvrer mon calme. Ces quelques minutes m'ont épuisé. Je subis encore les conséquences de ma nage de la veille. Impensable pourtant de me laisser aller à nouveau à un sommeil profond : j'ai assez joué avec ma chance. Je dois revenir à un cycle d'un réveil toutes les vingt minutes pour évaluer régulièrement l'évolution de la situation. Malgré la fatigue qui me plombe les paupières, je ne parviens pas à trouver le repos. Le bruit de la tourmente, de la pluie sur ma tente, l'inquiétude pour mes équipements sans doute. Pas seulement. Mes pensées me ramènent invariablement dans le maelström de l'*angostura*. Comment ai-je pu me retrouver dans cette posture ?

Je me suis trahi moi-même. J'ai déjà navigué ici. Je connais les *angosturas*, le danger à chavirer dans ces canaux glacés. Je l'ai vécu, j'ai vu d'autres personnes le vivre comme Mélusine emportée par le *williwoo*. Et

voilà que je me suis jeté dans le premier *angostura* venu sans avoir su lire les signes criants de sa présence. Où était ma peur ? Elle qui m'a si bien servi dans mes expéditions ?

J'aime mes peurs. Jusqu'à un certain point, c'est grâce à elles que je suis encore de ce monde. J'ai appris à les écouter. Elles sont mes alertes, ma capacité à comprendre qu'un danger existe et que je dois m'y préparer. Des antennes qui accentuent ma vigilance lorsque la situation paraît anormalement risquée. Je n'ai pas souvenir qu'elles m'aient empêché d'agir. Parce que je les accepte, elles ne sont pas inhibantes. Même si j'en avais le désir, je ne pourrais de toute façon pas les supprimer totalement. La peur est une de nos émotions fondamentales « universelles » avec la colère, le dégoût, la tristesse, la surprise et la joie.

Charles Darwin parmi les premiers avait émis l'idée qu'il existe des expressions comprises par l'ensemble des humains, et certains animaux [1]. Je sais si quelqu'un est joyeux, qu'il soit aborigène ou coréen. De même que je pourrais ressentir sa peur malgré nos différences culturelles, comme les animaux en sont capables à notre égard. C'est en 1967 seulement que la validité de cette hypothèse a été définitivement confirmée par le psychologue Paul Ekman [2]. Or, si nous pouvons reconnaître l'expression de ces émotions de base de manière universelle, c'est que ces émotions existent chez l'ensemble des humains, à des degrés variés. La peur fait donc partie de nous ! Ce dont il faut se réjouir. Je suis toujours surpris lorsque quelqu'un me dit n'avoir jamais peur de rien. Au-delà de la fanfaronnade ou de la peur d'avouer ses peurs, nos sociétés ont plutôt érigé les craintes en faiblesses « inavouables ». Comment se renforcer en apprenant à dépasser ses phobies et anxiétés sans comprendre ses peurs ?

Pour moi, elles sont au contraire devenues ma force. Je ne veux pas, parce que j'ai refoulé une peur au fond de moi, qu'elle puisse ressurgir au pire moment et imposer exactement ce que je dois éviter : une panique, un blocage, qui rendrait la situation inextricable. Je sais que si j'enfouis une crainte en moi, que je ne travaille pas dessus, je lui donne le pouvoir d'agir hors de mon contrôle. Face à une situation stressante, nous pouvons combattre, essayer de nous échapper ou nous retrouver bloqués. Cette troisième possibilité n'est tout simplement pas envisageable dans une expédition en solitaire. Comme je ne peux pas vraiment m'échapper, je dois dépasser mes peurs, les unes après les autres. Lorsqu'une peur crée une alerte, j'essaie au mieux d'en comprendre la raison. Savoir exactement d'où

vient la peur me permet de savoir sur quel levier agir et quelle capacité je vais devoir renforcer, quelle nouvelle connaissance je dois acquérir, pour améliorer ma capacité à faire face à la situation. La peur se transforme alors en véritable force.

Paradoxalement, elle m'a fait défaut aujourd'hui puisque je suis arrivé dans le pire des endroits possibles. Je me fie peut-être trop à mes peurs, ces radars de dangers. Le problème, c'est qu'ils nécessitent beaucoup d'énergie. La fatigue accumulée durant ces premiers jours en Patagonie semble avoir déjà altéré en partie mes capacités. Un peu inquiétant. J'ai à peine dépassé le milieu de cette étape, qui n'est elle-même que la deuxième des quatre expéditions prévues. Cet enchaînement me paraît à cet instant difficilement réalisable. L'idée de ces quatre trajets à la suite dans des milieux extrêmes opposés, aux moments les plus violents, en réalisant des études inédites était plaisante sur le papier, certes. Mais si personne ne l'a encore jamais fait, c'est qu'il y a peut-être un os. Voilà l'inconvénient de réaliser des projets inédits. L'information manque. Combien de temps faut-il entre chaque expédition pour avoir assez de repos, comment organiser la succession, dans quel ordre ? L'expérience nous le dira. En attendant, je dois augmenter mon niveau d'application et de prudence. Trente jours dans les conditions de chacune des quatre expéditions, sans aucun répit ni soutien, c'est vraiment très long. Un tsunami qui ne s'arrête jamais. Il me faut trouver l'équilibre pour qu'une plaisanterie comme aujourd'hui, trop coûteuse en risques et en énergie utilisée, n'arrive pas une seconde fois. Me retrouver seul au milieu d'une tempête marine de ce calibre, à nager en essayant de sortir mon kayak du tourbillon, c'est comme acheter un ticket de loto lors des gros tirages. On peut gagner. Mais cela n'arrive jamais deux fois.

La Patagonie est pourtant loin d'avoir dit son dernier mot !

1. Voir Charles Darwin, *L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux*, 1872, réédité par Rivages, 2001.
2. Voir, entre autres, Paul Ekman, *Emotions Revealed: Recognizing Faces and Feelings to Improve Communication and Emotional Life*, New York, St Martin's Griffin, 2007.

11
Ayayema

Les volutes de vapeur d'eau passent en rideaux compacts entre les parois, ouvrant et fermant la grande scène des cinquantièmes hurlants qui jouent leur meilleur spectacle. Ils le connaissent par cœur depuis des millénaires. Une infinie variation sur le même thème, la tempête. Toujours terrible, jamais monotone. Ils savent rendre le spectacle ardent. En quelques minutes, sur les flots déchaînés, passent des typhons tournoyants, des drapés ondoyants, des gerbes qui se jettent à des hauteurs vertigineuses pour éclater en l'air avant de retomber en arabesques. Les murailles rocheuses résonnent des claquements, sifflements rauques ou rageurs des grandes orgues des canaux patagons.

Ayayema s'est réveillée ! Cette divinité à laquelle croyaient les Kaweskars disposait à sa convenance des vents et des courants. Elle jetait perfidement de terribles rafales sur la région des fjords dans le but de perturber l'ordre des choses et de désarçonner les canots de ce peuple nomade. Divinité de la violence, elle était crainte autant que respectée par les indigènes. Je pense toujours à eux lorsque je vois la mer démontée comme aujourd'hui. Ils évoluaient sans protection dans leur canot d'écorce, dans ce labyrinthe où les emplacements pour s'abriter manquent cruellement. J'imagine la terreur que pouvait leur inspirer l'arrivée d'un *williwoo* ou d'une tornade. Je ne les nomme pas pour ma part Ayayema. Mais que j'ai aussi appris à craindre.

Je ne suis pas dans l'eau. Ma tente est bien arrimée. Couché par terre dans les herbes à côté d'elle, le meilleur moyen pour ne pas être pris à partie par les rafales, je pourrais admirer cette confrontation de géants pendant des

heures. Impossible de savoir quelle sera la prochaine séquence. Il y a des tourbillons de tornades partout sur le fjord, au niveau de l'*angostura*, à côté de moi, derrière. Et puis soudain, au passage d'une bruine d'eau dansante sous les bourrasques, un arc-en-ciel fugitif ou un rayon de soleil déchire les nuages pour poser son doigt lumineux sur un groupe d'arbres, une vague ou un rocher noir, comme pour indiquer vers où doit se porter le regard. Les teintes de l'eau varient tellement, du vert lumineux au noir profond, qu'elles feraient abdiquer les équipes de Pantone dans leur volonté de créer un nuancier exhaustif.

Il me violente comme aucun autre, mais que j'aime ce monde !

Je reste toute la journée bloqué sur la plage avant de reprendre le lendemain ma descente vers le sud et le détroit de Magellan. Je parviens à me reposer un peu, calculant le temps qu'il me reste pour assurer la fin de mon périple. Pas si simple. Sans moyens de contact, je dois impérativement trouver un endroit habité avec des communications pour sortir du milieu et retourner vers l'Europe. Il me reste treize jours pour parcourir environ deux cent quarante kilomètres. Le temps manque un peu. Mais je ne suis pas vraiment maître de la météo ! En attendant, je repose mon corps endolori et je prends le temps de rattraper mon retard sur mes études, de mettre à jour mes notes et de filmer la fantasmagorie des eaux, de l'atmosphère et différentes actions de ma vie quotidienne. Si les trois jours avec l'équipe permettent d'emmagasiner un certain nombre d'images de paysages, des conditions locales et du travail réalisé, ils ne permettent pas de filmer l'expédition et la vie dans leur progression. Pour cela, j'ai une caméra de poing professionnelle, un petit appareil photo étanche et deux caméras d'action – enfin, une seule désormais puisque la seconde a terminé sa vie au fond de ce fjord – qui me permettent de réaliser des vidéos de mes traversées. Avec plus ou moins de succès et de facilité ; poser la caméra sur un trépied pour passer devant est plus compliqué à faire en kayak qu'en marchant. C'est toute la frustration de filmer une expédition en milieu extrême : malgré l'incroyable avancée technologique en matière de prises de vues – avec une caméra seize millimètres et des rouleaux de pellicule, cela aurait été plus compliqué –, je ne pourrai jamais montrer la réalité de ces mondes. Je ne filme jamais dans les conditions les plus violentes, et les plus belles scènes surviennent en général alors que la caméra est sagement rangée dans sa poche étanche. Parfois je ne filme rien pendant des jours, puis beaucoup durant une journée. Et je n'ai surtout pas la tête à

construire des séquences prémâchées pour le montage. J'ai d'abord une expédition à mener, ma sécurité à garantir, des études à assurer et enfin des vidéos à tourner, tout en gardant des moments dont seuls mes yeux seront témoins. Mais je tiens à continuer de réaliser ces images. Elles sont un marqueur de mon évolution. Lorsque au retour, en voyant les rushs de Sibérie ou d'Iran je constaterai que je répète toujours la même chose avec un vocabulaire appauvri, je découvrirai a posteriori la dégradation de mon état, ce qui a un intérêt pour nos travaux. C'est aussi un témoignage important sans lequel ce travail ne serait qu'une belle aventure en vase clos. Le partage des connaissances acquises participe à l'exploration et donne du sens au travail accompli.

Je repars le lendemain très tôt pour profiter du changement de marée et de la mer étale. L'*angostura* est placidement allongé, comme un fauve repu après un bon repas. Je sais qu'il garde l'œil ouvert et qu'il mange plusieurs fois par jour. Alors je pagaye aussi vite que possible. Le fjord fait un zigzag très étroit qui explique l'irritation des flots à vouloir passer au travers. Sur le côté, une baie encombrée de *témpanos* s'enfonce sur quelques kilomètres. Je ne prends même pas le temps d'aller voir le glacier qui dévale depuis les cimes en vomissant ses glaces dans le canal et je poursuis, dominé par deux parois impressionnantes qui semblent se refermer sur moi. La mer est calme, je veux avancer autant que possible. La vitesse des nuages dans le ciel m'indique assez que cela ne durera pas.

Avec le courant de face, les nombreuses douleurs qui m'assaillent quand je rame et les vents qui soufflent, il me faut deux jours pour descendre jusqu'à l'entrée du golfe Xaultegua qui s'ouvre sur le détroit de Magellan. Une très belle surprise m'attend juste avant la fin du canal. Alors qu'une accalmie s'installe, je vois soudain sortir une tête moustachue de l'eau, qui disparaît aussi vite. À une petite dizaine de mètres à côté, presque instantanément, paraît une autre tête noire, puis une troisième. Des otaries. Durant une minute, leurs têtes sortent et se cachent en s'approchant toujours un peu plus de mon kayak. Curieuses, elles veulent savoir ce qu'est ce drôle de poisson coloré qui reste en surface. L'examen terminé, elles décident que je ne suis synonyme ni de nourriture ni de danger, mais que j'ai l'air fatigué et pas assez heureux. Elles entament aussitôt quelques minutes d'un véritable show aquatique, avec sauts périlleux, bonds autour de moi, accélérations, en véritables metteurs en scène confirmés. Leur agilité fluide

est d'une pureté enchanteresse. J'espère qu'elles ne sont pas des sirènes venues m'envoûter pour mieux laisser la tempête revenir et me happer. J'oublie tout pour les admirer. Elles sont merveilleuses et leur mission est accomplie. Elles m'ont remonté le moral de plusieurs points. Leur ballet terminé, elles s'éloignent comme elles sont venues, sans un cri.

Le cœur joyeux de cette rencontre, j'avance jusqu'au bord du golfe avant de blottir mon campement sur un promontoire abrité d'une pointe rocheuse. Un point stratégique : il suffit de monter sur une petite colline pour observer le golfe et plus loin le détroit. Il est fidèle à sa réputation. Impressionnant. Arrivant sans filtre depuis l'océan Pacifique, la houle, qui avait un espace infini et des milliers de mètres de profondeur pour s'ébattre, heurte soudain les hauts-fonds de la plaque d'Amérique du Sud et se voit contrainte de s'engager dans de minuscules canaux, dont Magellan est le plus large. Les vagues se ruent en hurlant dans cette ouverture d'une vingtaine de kilomètres qui ne cesse de se resserrer. Ambiance garantie. Rien à voir avec ce jour de novembre 1520 où Hernando de Bustamante et Bocacio Alonso aperçurent pour la première fois l'océan pour le compte de Magellan, depuis un promontoire non loin de là. Il était tellement calme que Fernand de Magellan le nomma « Pacifique ». Nous en sommes loin aujourd'hui. Le détroit est déchaîné. Les tempêtes déjà difficilement supportables dans les fjords protégés ne rencontrent ici aucun obstacle. Comme une armée viking désordonnée de plusieurs dizaines de milliers de combattants avides de sang envahissant les rues étroites d'un village médiéval, les vagues de plusieurs mètres de hauteur affolent le détroit. Ça chahute, ça se pousse, se dépasse, tombe avec violence, sans considération pour les autres guerriers ou quiconque se trouverait sur le chemin. Je n'essaye même pas d'imaginer ce que vaudrait mon kayak propulsé par mes seuls petits bras. Je ne ferais pas dix mètres ! Hypnotisé par cette armée liquide qui gronde dans le détroit, je reste des heures à espérer une accalmie qui ne vient jamais. La tempête mène ses troupes innombrables sans relâche.

J'attends deux jours en espérant un miracle. Une accalmie qui durerait plusieurs jours pour que le détroit m'ouvre ses portes. Il n'en fait rien. Le fameux trio mondialement acclamé « Vagues, vents, pluies » ne cesse de jouer sa symphonie baroque à son plus haut niveau de virtuosité. Public captif, je joue les prolongations. Je m'use les yeux d'espoir. En vain. Je pense à Magellan – pour lequel j'ai une admiration qui ne cesse de grandir au fil de mes visites en Terre de Feu – se frayant un passage dans ces

chenaux avec les trois bateaux qui lui restaient ; aux centaines de bateaux qui gisent au fond de ces flots. Et je sais que je n'ai pas ma place dans cet effroyable détroit. Pas avec le temps qui me reste.

Le détroit de Magellan fermé, je n'ai qu'une autre option. Faire demi-tour pour rejoindre l'immense golfe à l'est du fjord Skyring, au fond duquel se trouvent quelques *estancias* [1] qui me permettront de terminer dans les délais cette seconde étape. Un dernier regard au détroit et je vais démonter mon camp, déçu de devoir, une fois encore, changer mon itinéraire. Mais sans le moindre doute quant à la nécessité de le faire.

*

* *

Trois jours plus tard, je navigue à nouveau dans le nord du canal Gajardo. Les conditions climatiques sont toujours aussi difficiles, et j'ai l'impression d'être en permanence confronté à la fois à un grand huit et à un rouleau compresseur. La dernière demi-journée de beau temps semble déjà confinée dans le tréfonds de ma mémoire. Et les masses de nuages, tournoyant sur eux-mêmes, agglutinés au-dessus des eaux de Skyring que je commence à apercevoir au loin, ne sont pas de bon augure. Le ciel s'assombrit soudainement. Comme s'il venait en éclaireur, un mur de pluie s'avance vers moi. J'avance vers lui. Duel sans enjeu duquel je ressortirai trempé. Mais cela n'a plus vraiment d'importance. Il n'est pas utile de lutter. Depuis vingt-trois jours que je progresse dans cet univers incomparable, j'ai déjà vu défiler tant de fois chaque saison et intersaison. Tous les jours. C'est à moi d'apprendre à vivre avec ces conditions, peut-être à les comprendre un peu. La tente recouverte de neige en quelques heures ; la grêle qui frappe le visage ; les courants face auxquels il faut avancer ; les frappes de vent qui manquent de me faire chavirer... Elles demeurent terrifiantes. Elles provoquent toujours autant de souffrances, me découragent parfois, exacerbent mes peurs. Mais elles sont ce monde. Elles créent l'intensité de vie que je ressens à chaque instant ; elles sont aussi à l'origine des splendeurs qui exacerbent mon bonheur comme ces arcs-en-ciel qui presque chaque jour illuminent mon chemin. Ils apparaissent furtivement, enjambant parfois de part en part le canal, une porte vers un autre monde que je ne pourrai jamais franchir.

Avoir mal et être heureux, voilà la promesse de cette Patagonie marine que les Maîtres Vents font et défont au gré de leurs inspirations. Je suis emporté par chacun d'eux, dans l'attente anxieuse mais passionnée de savoir ce que sera le mouvement suivant. Je les prends comme tels. Ou je disparais tant la lutte est inégale. Je dois accepter ces conditions. Même les plus extrêmes puisque je n'ai aucune prise sur elles. La moindre énergie dépensée à lutter contre les éléments a autant d'efficacité qu'une cuillère à café pour vider l'océan. Les accepter sans restriction m'a libéré. En cherchant le confort, nous en avons oublié que l'inconfort peut faire naître en nous des ressources surprenantes. En abandonnant les luttes stériles, je m'offre du temps pour écouter, regarder, travailler sur mes capacités propres. Un véritable lifting cognitif, comme une libération des sensations. L'impression de voir les subtilités du monde plutôt que ses façades grandiloquentes. Je peux à nouveau laisser mon imaginaire vagabonder, ricocher de paroi en paroi, se cacher derrière les lisières des bois, plonger dans le tréfonds de fjords de plusieurs milliers de mètres de profondeur. Je peux à nouveau le laisser exister pour aller chercher, derrière les murs de pluie, les réalités intangibles d'un monde qui n'a pas vraiment changé depuis des millénaires. Je reste prêt à l'improbable.

Je débouche à nouveau dans le *seno* Skyring qui se divise en deux parties. À l'ouest, un secteur torturé, en arrondi, avec de nombreux îlots, au fond duquel se trouve le *paso* Kaweskar que j'ai traversé. À l'est, après un resserrement, il s'ouvre sur une immense baie, véritable mer intérieure, dont les côtes s'aplanissent au fur et à mesure. Cette vastitude et l'orientation ouest-est en font un terrain de jeu idéal pour les airs qui peuvent accélérer à loisir. Loin d'être un lac paisible, Skyring est souvent un véritable piège. Une nasse dans laquelle on entre sans jamais pouvoir en ressortir. Et c'est le cas aujourd'hui. Le climat ne semble pas décidé à se calmer et continue son travail de sape. Les flots sont agités, instables. Inquiétants. Mais c'est désormais mon seul chemin.

1. *Estancia* : grande ferme sud-américaine.

12
Bis repetita

Après une nuit sur la pointe à la sortie du canal, je m'engage dans Skyring. Il fait encore sombre. Les conditions météo se sont apaisées vers une heure du matin. J'ai attendu un moment pour m'assurer qu'Ayayema n'était pas simplement en train de reprendre son souffle, puis j'ai démonté le camp. Je veux mettre à profit chaque heure navigable pour traverser une anse de seize kilomètres. La lune cherche à imposer sa présence entre les nuages et forme des dessins éclatés sur la surface de l'eau. Avec ma lampe frontale, j'éclaire ma boussole, seul guide valable dans la pénombre qui efface les différences entre terre et mer. Lorsque le soleil vient remplacer la lune, j'ai déjà bien avancé vers la pointe nord que j'aimerais contourner dans la journée. Les paroles de mes chants, de mes réflexions du matin que je partage parfois à haute voix, rebondissent dans l'espace vaporeux revêtu de teintes grisâtres. J'ai parcouru les deux tiers de la baie après quatre heures d'une navigation aisée, lorsque les premières rafales viennent agacer les flots. Comme un fauve que l'on viendrait chatouiller avec une plume derrière l'oreille, ils réagissent d'abord par de petits coups de patte pour éloigner l'intrus. Des vagues désordonnées répondent aux rafales. Cela ne les gêne nullement, au contraire. Les bourrasques redoublent de mesquinerie. Elles viennent d'un peu partout, avec cette incohérence climatique qu'il serait vain d'essayer de comprendre. J'assiste au réveil de ces colosses, coincé dans mon kayak : salves qui explosent un peu partout, masse océanique qui répond en lançant des gerbes, comme déterminée à attraper les vents trop agiles pour se laisser prendre. J'essaye d'admirer ce numéro d'acrobates en appuyant de plus belle sur les rames. Une houle en

clapot s'est installée qui gêne beaucoup ma progression. Les éléments jouent. Moi pas. Je jette dans l'action toute la concentration dont je suis capable pour anticiper les vagues. « Attention à droite. On penche à bâbord. Allez, allez, rame. Gaffe à dix heures, elle a l'air grosse... » Je commente mes actions comme pour mieux ancrer mes gestes, les rendre plus efficaces. J'aimerais être une mouche pour augmenter mon champ de vision et mieux évaluer d'où viendra la prochaine plaisanterie.

J'entends nettement un claquement : un coup de canon qui résonne en rebondissant au fond d'une vallée. Mille tentacules me soulèvent d'un seul mouvement. Une sensation terrible d'être un pantin désordonné, puis le froid sur ma figure. Je suis dans l'eau ! « C'est pas vrai, mais c'est pas vrai ! » Que s'est-il passé ? Je vois une masse blanche courir en s'éloignant comme un voyou fuyant après son larcin. Elle est déjà loin, preuve de sa vitesse incroyable. Un maigre *williwoo*, pas assez puissant pour s'être dignement annoncé quelques minutes à l'avance mais une rafale furtive d'une violence à couper le souffle qui renverse tout sur son passage. Et d'abord moi. Je suis dans l'eau. Encore.

Il faut vraiment que j'arrête les bains patagons ! Et les promesses intenables. Si j'ai encore l'occasion d'en faire. Je n'aime pas, pas du tout ma situation. Skyring n'est pas un fjord glaciaire mais l'eau n'est pas vraiment chaude pour autant. Environ 8 °C. Pas de quoi m'y prélasser. J'ai été éjecté de mon kayak qui flotte à quelques mètres de moi. Mais sans le moteur de mes rames, il s'est mis de travers et les courants ont toute la prise de ses flancs pour l'éloigner rapidement de moi. Je cherche ma pagaie. Après l'*angostura*, je me suis remis à l'arrimer avec un *leash*. Mais c'est une quadrature insoluble. Pour pouvoir ramer sans gêne, il faut que le bout soit assez long, ce qui devient infernal lorsqu'il y a du vent. Il bouge, vrombit, me frappe les mains ou le visage. J'ai de nouveau arrêté d'attacher ma rame au bout d'un moment. Elle flotte, à quelque distance de moi. Je nage et la rejoins. Le kayak en profite pour s'éloigner encore un peu. « Oh, tu crois que c'est un jeu ou quoi ? » Je nage vers lui. Ma rame me gêne. Je l'attache solidement à l'aide de la cordelette que j'ai toujours autour de la taille en cas de besoin. Elle va traîner derrière moi en me freinant un peu, mais au moins, j'aurai mes deux bras libres. Kala en a encore profité. Je ne m'étais pas rendu compte en naviguant que la houle était si puissante. Ou alors elle a augmenté après le *williwoo*. Peu importe. Mon kayak s'éloigne.

J'ai un instant de découragement. Je suis fatigué, mon corps et mes articulations ont déjà été sollicités plus que de raison. Je n'ai plus la force de nager encore, de remettre mon kayak à flot, de repartir, dans la tourmente qui perdure. C'est la cinquième fois que je me retrouve dans l'eau en Patagonie. C'est peut-être cela mon destin. Rester là. Me laisser prendre par ces eaux qui s'évertuent à m'attirer. C'est un bel endroit pour mourir. Je gagnerai le droit d'être un albatros. J'adore les albatros, ces oiseaux marins qui prennent les airs comme d'immenses voiliers avec leur envergure de plus de trois mètres. Les voir voler, jouer avec une telle aisance dans les airs. Quelle grâce lorsqu'ils viennent raser les flots en laissant une traînée d'écume du bout de leurs ailes ! Si ce royaume appartient aux vents, ils en sont les princes, fils des airs et des océans. Une légende raconte qu'ils accueillent les âmes des marins morts dans la région. Mon âme se plairait à voler ici.

Dans le tumulte du ciel, les nuages continuent de répondre à la mer en se déplaçant rapidement, en changeant de forme, d'aspect. Ils se meuvent en créant et recréant mille tableaux dramatiques. Les masses sombres planantes sont déchirées d'une cicatrice de nuages blanc clair filtrant des drapés de rayons lumineux. Éclatement de nuages sur nuages : le fond du canal est soudainement illuminé d'un flou aqueux aux mille nuances grisées, formidable sfumato à la profondeur intangible mais tellement palpable. Une image déchirante d'infini, dessinée d'un seul geste par le grand pinceau de la Patagonie. Et détruite aussitôt. Tableaux éphémères dont il faut garder chaque détail en mémoire. Jusqu'au suivant. Peu de peintres ont réussi à rivaliser avec ce maître.

Dans les tableaux du Flamand Aert Van der Neer qui me reviennent en mémoire face à ce spectacle, les clairs-obscurs de ses paysages nocturnes m'avaient rappelé la Terre de Feu. Je pense aussi à Turner, peintre de la lumière aux tableaux marins uniques qui a su donner ce romantisme violent, ces variations lumineuses dans ses œuvres les plus audacieuses. Elles sont les seules dont la beauté se rapproche de l'ineffable puissance lumineuse des créations perpétuelles de ce bout du monde. J'apprends à lire ces paysages qui éclatent en un instant pour disparaître aussi vite. Un espace lacéré entre les nuages, un contre-flux de vent, et s'illumine une scénographie raffinée aux rayons fulgurants. Du ciel à la mer, des forêts tordues aux rochers acérés, tout devient un ensemble surréaliste où chaque teinte, chaque forme,

raconte un monde en éclatement d'univers. Entre eux, l'un des plus beaux arcs-en-ciel de ma vie se peint au centre de la baie.

Mes albatros s'éloignent vers le levant. Je n'ai pas encore écrit toutes les pages de ma vie. Je veux encore contempler les tableaux de l'univers et des hommes. Je ne suis pas rassasié de beauté, d'espoir, des personnes que j'aime. Le moment n'est pas venu de rester là. Je recommence à nager. Avec une rage de vivre qui me surprend moi-même.

Je parviens à rejoindre mon kayak ballotté dans les vagues. Avec presque la force de l'habitude, je le retourne et remonte dessus maladroitement en manquant de le renverser à nouveau. Rempli d'eau, il est loin de sa stabilité normale et les vagues ne semblent pas décidées à nous laisser en paix. Ça chahute pas mal ! Je fixe solidement ma rame ainsi que la rame de secours en travers du kayak pour en faire des stabilisateurs et je commence à vider l'eau avec l'écope de fortune fabriquée après l'*angostura*. Quelques décilitres à la fois. Par chance, le courant a encore tourné et me pousse dans la bonne direction. Je peux enfin me glisser dans l'habitacle partiellement vidé pour reprendre ma route. Plus vite je sortirai de cette anse, mieux cela vaudra. Je suis un équipage bringuebalant. Mais je suis vivant.

13
Dialogue ?

Je suis bloqué.

J'ai réussi à passer la pointe de l'étroiture de Skyring, et je me suis précipité à terre sur la première plagette venue car le temps était trop violent. Le jour suivant, par petits à-coups le long de la côte, j'ai pu faire quelques sauts de puce en m'arrêtant plusieurs fois pour laisser passer les colères des cieux. Cela s'est terminé sur une colline de *turba*, au moment où se déclenchait un véritable déluge. La pluie tombait avec une telle force qu'elle a percé ma combinaison comme si j'avais été dans une machine à laver. J'ai dû monter mon camp sur un ressaut dans la colline, à moitié dans la mousse. Mon sac de couchage, que j'avais réussi à maintenir assez sec, a cette fois rendu les armes. Il était le dernier de mes équipements à ne pas être mouillé.

J'ai encore pu progresser deux heures hier matin avant que les vents ne deviennent trop puissants. Je me suis installé à l'abri d'une petite virgule qui s'avance sur un golfe entre le continent et une île – Escarpada – avec devant moi les derniers vingt kilomètres compliqués du trajet. Un plateau assez bas entre deux montagnes crée un couloir idéal pour les courants au nord du golfe qui est agité d'intempéries sans discontinuer. Entre soixante-dix et quatre-vingts kilomètres à l'heure de vent régulier avec des rafales dépassant les cent trente kilomètres à l'heure. Totalement impraticable. J'ai essayé hier après-midi. À peine entré dans le golfe, j'ai failli me retourner encore une fois. En ramant de toutes mes forces, je reculais tellement que je n'ai réussi à rejoindre la côte qu'un kilomètre plus bas. Ce matin et cet

après-midi ont été identiques. Demain, c'est le trentième jour. Et rien n'indique qu'une accalmie soit au programme.

*
* *

Pas la moindre pause cette nuit. Pas la moindre ce matin. Comment le vent peut-il souffler aussi longtemps avec une telle régularité... Il ne se fatigue donc jamais ? Par acquit de conscience, je refais une tentative vers midi, lorsque je crois percevoir une baisse de ton. Qui dure quinze minutes. Il n'y a rien à faire. Je suis inquiet. Pas vraiment pour moi. Ma tente est protégée par des arbres, j'ai encore deux jours de nourriture qui peuvent facilement me permettre de tenir plus longtemps. Je peux aller me balader dans les forêts et les zones protégées. Ma situation n'est pas dramatique. Mais aujourd'hui, dernier jour de cette étape, Jérémy, Mélusine et toute l'équipe espèrent mon appel. Qui ne viendra pas. La situation est très inconfortable pour eux. Moi, je sais ce qui m'arrive. J'ai une prise, aussi minime soit-elle, sur ce qui se passe, mes actions, mes décisions. Je suis plongé dans le mouvement. En France, ils ne savent rien. Je ne peux leur donner aucune nouvelle. Pas plus qu'ils ne peuvent me suivre à l'aide d'une balise. Ce qui serait peut-être pire. Que pourraient-ils faire si, plusieurs jours de suite, ils observent que ma balise est arrêtée au même endroit ? Ou qu'elle arrête soudainement d'émettre ? Quel choix cornélien serait le leur, entre ne rien faire, au risque de me laisser mourir pour une simple jambe cassée, ou d'envoyer des secours pour une panne de batterie ou de transmission ?

Si les zones marines dégagées sont maintenant très bien couvertes par les systèmes de type Argos, offrant une belle couverture pour les marins, c'est très différent dans ces canaux étroits qui subissent de nombreuses perturbations électriques dues à la violence du climat ; sous la canopée d'une forêt tropicale ; dans les froids insupportables de Sibérie pour des appareils électroniques. Il est impossible de garantir le bon fonctionnement de ces équipements dans ces conditions. En plus du choix de partir sans matériel de communication, le choix de n'avoir aucune balise s'est également vite imposé. Ils ne savent donc pas du tout où je suis. Et j'imagine l'angoisse qui doit être la leur. Pour moi ; pour les décisions à prendre relatives au projet. Jérémy doit-il déplacer le billet d'avion de

retour, prévu après-demain pour que j'aille au plus vite passer les examens à Paris ? Doit-il remettre en cause toute la logistique, avion, bateau, accompagnant et autres du départ dans quinze jours en Amazonie ? Une pression qu'il vivra durant l'ensemble de ces traversées. Nous aurions dû aussi poser des capteurs sur ces équipes pour les monitorer ! La seule chose qui me rassure, c'est de savoir qu'ils ne sont pas seuls. Je sais que les appels entre eux sont nombreux.

J'ai profité de la journée pour aller marcher un peu aux alentours et repérer les lieux. La forêt est assez dense, mais moins que dans d'autres secteurs. Si la tempête se maintient trop longtemps, je tenterai de rejoindre la partie est de Skyring à pied. Il faut bien que je fasse quelque chose.

Les vents redoublent de violence la nuit suivante. Au petit matin, ils agitent toujours le golfe d'écumes moutonnantes impraticables. Je commence à trier mes affaires. Que puis-je emporter ? Abandonner une partie de mon matériel et surtout mon kayak me crève le cœur. Mais je dois sortir de là. Je passe une partie de la matinée à préparer ma marche.

Si je devais avoir des doutes sur le fait qu'un milieu comme la Patagonie possède une âme, ils se dissiperaient encore plus aujourd'hui. C'est un jeu entre elle et moi qui ne s'est presque jamais démenti. Un chat et une souris. Quelles qu'aient été les conditions durant mes expéditions, j'ai systématiquement eu un moment de beau temps le dernier jour. Comme pour me dire : « Eh, tu vois ! Je ne suis pas si terrible. Au contraire. Regarde comme je suis belle. Tu reviendras, n'est-ce pas ? »

Ce dialogue avec un territoire est une vue de mon esprit. Mais les milieux extrêmes, avec chacun leur personnalité propre, leur puissance, leur caractère, leur isolement sans aucune construction qui les dénature invitent à l'animisme. Un respect profond pour des univers qui résistent aux affres du temps, possèdent en leurs seins toute l'histoire du monde. Je dialogue avec eux en parlant à haute voix, en recevant ce qu'ils m'offrent ; pourquoi, à leur manière ne feraient-ils pas de même ? Comme l'observateur influe sur l'expérience, il n'est pas impossible qu'un dialogue insaisissable puisse naître entre l'animal et son environnement.

L'ai-je surpris en décidant de partir à pied ? Toujours est-il que la tourmente marque soudain un temps. Un raté dans le vent. À dix heures trente, comme si quelqu'un avait coupé le courant, il s'arrête d'un coup. J'entends à nouveau chanter des oiseaux. Je sens l'humus transpirer du sol.

Je ne bouge plus. J'écoute. Piège ? Je veux croire que le jeu est respecté. C'est mon moment d'accalmie. Une petite bruine glacée se met à tomber. Il fait très froid, - 10 °C avec une humidité de 98 %, mais le vent n'en rajoute plus. Il semble vouloir laisser les lieux en paix pour quelques heures. Je me précipite vers mon kayak et je suis à l'eau en moins de quinze minutes. Quatre heures plus tard, le vent revient. Par petits à-coups qui ne cessent d'augmenter. Mais cela n'a plus d'importance. Je suis en vue de la première *estancia* du fjord, l'Estancia Skyring. Je vois de loin des gens s'agiter sur le toit du bâtiment principal. Le vent peut souffler. Je suis hors de danger.

Je souris tout seul. Je me rends compte que mes poumons prennent de longues goulées d'air, comme si je n'avais pas respiré depuis un mois et que j'évoluais en apnée. Ces semaines ont été tellement intenses que j'ai l'impression de sortir soudain la tête après être resté trop longtemps sous l'eau, et d'appeler la moindre particule d'oxygène pour sentir la vie s'écouler en moi. Je débarque à côté de l'*estancia*. Je sens le sol doux et ferme sous mes pieds. L'endroit est parfaitement plat, avec une herbe régulière. Un rêve pour installer un camp. Je pose ma rame. Une immense fatigue s'abat sur moi. Je suis glacé. J'ai envie de me mettre au chaud, près d'un feu, de me sécher, de ne plus bouger. Pendant au moins quelques semaines. Pour me remettre de ce mois splendide qui ne m'a rien épargné. Mes amis vont recevoir l'appel qu'ils attendent avec impatience. À Paris, branle-bas de combat ! Mais je ne parviens pas à imaginer à cet instant que, dans moins de quinze jours, je suis censé repartir en Amazonie : je m'en sens parfaitement incapable !

14
La machette

Pedro me regarde, oscillant entre le désespoir et la sidération. Il lâche un *bon* [1] fataliste, le vingtième au moins de la matinée. Il ne sait plus comment faire pour me convaincre de ne pas partir en forêt. Instructeur pour les forces spéciales « Amazonie » de l'armée brésilienne, il a l'habitude de former les soldats d'élite, évoluant en groupe de vingt, durant plusieurs jours. Pas un Occidental qu'il ne connaît pas, avec son coupe-coupe flambant neuf, qui a prévu de partir tout seul dans une zone isolée d'Amazonie. Le nombre de coups d'œil qu'il jette à ma machette me dit assez ce qu'il pense de moi. Je le comprends. Je me méfierais aussi d'une personne débarquant de nulle part, avec un équipement sorti du magasin, annonçant sans sourciller : « Salut, je viens gravir l'Everest en solo, c'est par où déjà ? »

Après quelques moments de doute au retour de la Patagonie, je suis parti pour l'Amazonie aux dates prévues. Je garde encore des séquelles de fatigue des canaux marins, mais je me sens malgré tout en bonne forme pour débuter cette nouvelle expédition dans le très chaud humide.

En arrivant à Manaus, capitale de la région Amazonas au Brésil, pour la troisième étape de mes quatre fois trente jours, j'ai décidé de m'acheter une nouvelle machette, mes anciennes lames étant dans un état très moyen et un peu lourdes. Olivier Jaudoin, notre référent local de l'agence Héliconia, m'a emmené au cœur de la ville, vers le port, où vibre encore l'Amazonie des pionniers. On y trouve presque tout et surtout des lames bien affûtées. De véritables Tramontina *made in Brazil*, les meilleures pour les gens d'ici.

Olivier sillonne la forêt depuis des années. D'abord au service de la faune et de la flore, pour observer des harpies féroces, des aigles forestiers de plus en plus rares et terriblement difficiles à observer. Puis pour emmener des clients avec son savoir-faire particulier de grimpeur dans les arbres. Il nous a beaucoup aidés pour préparer cette étape, même si lui non plus ne pensait pas vraiment que je viendrais. Ou du moins l'espérait-il. Il le dit sans ambages à Mélusine et Lucas qui m'accompagnent une fois de plus pour les premiers jours, avec Étienne et Katia et deux « nouvelles recrues », Benoît Mauvieux, spécialiste en chronobiologie et Valérie Boisgelot, partenaire du projet venue voir un départ d'expédition et l'Amazonie.

« Je peux être franc avec vous ?

— Oui, bien sûr.

— Ce que veut faire Christian, c'est dingue. Alors d'abord personne, personne ne va seul dans la forêt. C'est la première règle, la numéro *uno*, tout le monde la respecte... Personne ne va seul dans la forêt ! Après il faut passer beaucoup de temps dans le milieu pour avoir une expérience suffisante. En groupe bien sûr. Vous imaginez le nombre de plantes ? Il ne faut surtout pas toucher certaines, d'autres au contraire sont d'un grand secours. Je ne parle même pas des animaux ! Je sais que Christian a une grande expérience des expéditions. Mais là c'est la forêt tropicale... On n'y va pas seul, quoi ! »

Il m'a gentiment poussé, pour ne pas dire plus, à passer cette journée avec Pedro. J'ai volontiers accepté. Il est toujours utile d'avoir l'avis de spécialistes locaux, chaque zone étant un peu différente, et c'est le milieu que je connais le moins. Mais comme celui d'Olivier, le message de Pedro est très clair : « Il ne faut pas y aller ! Nous, on se déplace en groupe et malgré ça notre moyenne de progression dépasse rarement quatre à cinq kilomètres par jour. Fais-toi au moins accompagner par quelques amis. En plus, la zone où tu veux aller... C'est chaud, très chaud ! »

J'imagine qu'il veut parler du climat. C'est pour cela que j'ai choisi ce secteur de la forêt amazonienne, l'une des plus chauds et humides qui soient. Même s'il est compliqué d'affirmer cela avec une absolue certitude.

Le choix des quatre milieux n'a pas été des plus simples. Je ne cherchais pas seulement des régions chaudes ou froides, mais les plus chaudes et les plus froides, les plus humides et plus arides et les plus versatiles. Avec Jérémy, des spécialistes géographes et météorologues, nous avons épluché des centaines de data climatiques. Les zones extrêmes sont souvent bien

identifiées mais leurs constantes peuvent varier d'une année sur l'autre. S'il est facile de trouver les pics, l'endroit où, un jour, il a fait le plus chaud ou le plus froid en absolu, il est beaucoup plus complexe d'avoir des données moyennes comparables, sur une saison, en tenant compte des réalités et non des imaginaires collectifs. Lorsque je dis que je cherche un désert, chacun y va de son conseil, selon ses propres appétences. Je pense avoir entendu le nom de chaque désert au moins une fois comme étant le plus chaud. Sans nuance.

« Un désert chaud ! C'est simple, le Gobi. Ou le Sahara algérien. Il n'y a pas plus chaud. J'y suis allé, c'est insupportable » ; « T'as regardé Atacama ? C'est le plus sec de tous et il y fait rudement chaud ! » ; « La vallée de la Mort aux États-Unis, en plus c'est facile d'accès... ou non tiens, le centre de l'Australie. »

Les déserts ne manquent pas sur notre planète. Mais beaucoup ne sont, en moyenne sur vingt-quatre heures, pas si chauds que cela, soit parce que les nuits sont froides soit parce que, en dehors de quelques pics, les températures ne sont pas toujours si élevées. Nombre d'entre eux ne sont pas non plus véritablement secs et dépassent allègrement les 50 % d'humidité. Plusieurs sont malheureusement en zone de guerre, guérilla ou de menace terroriste, ce qui élimine au moment de mon expédition presque l'ensemble des secteurs les plus chauds du Sahara. Et enfin le besoin d'isolement, sans habitant, proscrit ceux où circulent des caravanes régulières ou ceux où la présence de touristes est trop élevée, comme dans la vallée de la Mort, qui de plus serait trop petite pour justifier un trajet quotidien pendant trente jours. Le grand champion a donc été le Dasht-e Lut, le plus chaud et sec en moyenne journalière depuis dix ans selon les données satellitaires[2] et parfaitement isolé. Pour le froid humide et la versatilité, la Patagonie s'est naturellement imposée.

De même que la Sibérie pour le froid extrême. Sans discussion, la région de Vostok sur le plateau central antarctique est la plus froide du monde, en pic comme en moyenne, durant la nuit polaire. Mais elle est éloignée du pôle Sud et des « routes » traditionnelles et donc très coûteuse d'accès tant financièrement qu'en impact écologique, puisqu'il faut affréter spécialement des vols pour s'y rendre. La Sibérie s'est donc rapidement trouvée en tête des choix possibles. Encore fallait-il trouver, dans un territoire de plus de treize millions de kilomètres carrés – plus grand que l'Europe élargie – la zone la plus froide. La région des monts de Verkhoïansk de Iakoutie, à

cheval sur le cercle polaire arctique, à plus de mille cinq cents kilomètres au nord du fameux lac Baïkal, s'est avérée idéale avec les températures les plus froides après l'Antarctique.

Mais déterminer la zone chaude et humide la plus spécifique s'est avéré bien plus compliqué. Il existe très peu de données au cœur des forêts. Les stations font cruellement défaut, et les satellites peinent à donner des valeurs de référence, à un mètre cinquante du sol, en raison de la densité de la canopée. Entre les zones tropicales ou équatoriales asiatiques, africaines ou sud-américaines, difficile de faire son marché de l'extrême. D'autant qu'au choix du climat s'ajoute le besoin d'isolement total. Éliminées donc Singapour ou Manille et leur moiteur étouffante ! C'est finalement le parc national de Jaú, créé en 1980 à deux cent cinquante kilomètres de Manaus, qui a emporté la décision. Situé dans une aire aux conditions particulièrement chaudes en raison d'un microclimat dû aux courants aériens, ce secteur, grâce à son statut protégé, interdit en principe les habitats permanents comme provisoires. J'y attends des températures dépassant les 40 °C, pour une humidité à 100 %. Des chiffres qui ne me disent pas grand-chose tant que je ne m'y trouve pas, même si Manaus nous berce déjà d'une dense touffeur.

Mais ce n'est pas de cette chaleur dont veut me parler Pedro.

« Il y a les jaguars. Beaucoup de jaguars dans ce secteur. Pas bon. Pas bon du tout », dit-il en jetant un nouveau regard à ma machette, comme pour évaluer si elle me serait utile en cas d'attaque de félin. Sa réponse doit être non, puisqu'il redit une fois encore à Olivier qu'il ne doit pas me laisser partir.

Les jaguars... Marevaldo, le pilote du bateau qui m'emmène quelques jours plus tard au début de ma traversée m'en parle aussi. Avec force précisions. Il a été l'une des personnes qui ont balisé les pourtours du parc dont il est devenu un des gardiens durant treize ans. Il connaît bien la zone, et me confirme qu'elle est considérée comme celle où la population de jaguars est la plus dense, ce qui suscite de nombreuses études sur ces félins dans cette région. Lui ne me conseille pas d'annuler ma traversée. Il me raconte juste quelques cas d'attaques d'hommes par des jaguars. Le message est plus subtil, mais clair.

Au détour d'une rivière, nous arrivons à une petite cahute sur flotteurs, le « centre d'accueil » du parc. Quelques rangers se relayent ici pour en

surveiller l'entrée. Ils nous accueillent avec bienveillance. Les passants sont peu nombreux dans le coin : quelques scientifiques et indigènes possédant une autorisation de pêche sur le rio Jaú passent à la bonne saison. L'autorisation obtenue par les équipes d'Heliconia fonctionne à merveille. Je peux aller où je veux pour les trente jours à venir. Je découvre la seule restriction : ne pas faire de feu. Les injonctions de Pedro me reviennent à l'esprit : « Fais toujours un feu. Il est important pour tout, réconfort psychologique face aux pluies et à l'humidité, repoussoir pour les animaux... Le feu, c'est la survie. »

Bon. Je ferai des petits feux. Les gardiens du parc me conseillent aussi de dormir plutôt au bord des rivières lorsque je navigue alors que Pedro m'a vivement recommandé de toujours dormir quelques dizaines de mètres à l'intérieur des bois pour éviter les animaux venant boire le matin, et les moustiques. Ah, les joies des avis multiples !

Marevaldo et Rémi, le collègue d'Olivier qui m'accompagne jusqu'ici, m'aident à décharger mon équipement et ma nourriture. Pour chaque étape, j'emporte tout avec moi : matériel de camp – ici un hamac plat et une bâche de type Tarp –, de sécurité, d'étude avec l'énergie correspondante, et de progression : l'ensemble doit tenir pour cette traversée forestière dans un gros sac à dos de cent trente litres. J'ai toute ma nourriture pour les trente jours, une trentaine de kilos pour trois mille calories par jour. J'avais l'équivalent dans le Dasht-e Lut, un peu plus en Patagonie et j'aurai le double dans les grands froids sibériens, heureusement tiré avec une pulka [3]. Je n'ai ni le temps de chasser ou de pêcher entre les travaux de recherche et ma progression, ni l'envie. Sauf si c'est une question de survie absolument indispensable, je ne veux pas devoir abattre des animaux dans ces milieux déjà menacés, aux ressources souvent limitées. Avant de quitter la base, l'un des gardiens me proposera d'emmener un pistolet pour ma sécurité, sans bien comprendre mon refus. Je fais le choix personnel autant que scientifique de venir dans des milieux naturels extraordinaires. Je me dois d'impacter ces environnements le moins possible, et assurément pas en abattant des animaux, même menaçants ou qui prolifèrent facilement. Je viens chez eux, pas le contraire, ce n'est pas à moi de dicter les règles de ce monde.

J'ai aussi emporté un petit raft gonflable Alpacka. Avec ses moins de quatre kilos, rames comprises, il me permettra d'évoluer sur les rivières –

lorsqu'il y en a –, sans m'encombrer une fois replié pour les marches en forêt.

Alors que Marevaldo se prépare à repartir pour rentrer chez lui avant la nuit, je lui pose encore quelques questions.

« Et toi alors, tu me conseilles de dormir plutôt où ?

— Oh suivant l'endroit, il vaut mieux dormir soit au bord des rivières, soit à l'intérieur de la forêt ! »

Il doit avoir suivi un Mooc diplomatie ou il a des ascendants normands.

« Et le trajet que j'ai prévu te paraît bien ?

— Génial. Tu vas relier deux rivières en plein cœur du parc. Ça m'intéresse. Nous, on n'a jamais été vraiment à l'intérieur du parc, en pleine forêt, ça ne se fait pas. On n'a pas les ressources pour ça car il faut au moins être une dizaine pour le faire. On reste en bordure. Mais si tu reviens, tu me raconteras ! »

Je passe sur le « si tu reviens » pour poser ma dernière question, celle qui m'inquiète le plus :

« Et les jaguars, alors ?

— Dangereux. Je te le redis. Les histoires sont nombreuses. Il n'y a pas très longtemps, un ami du cousin de ma femme lui a raconté qu'il a vu une personne se faire arracher la jambe par un jaguar. Et ici, ils sont très nombreux, les jaguars noirs. En plus, c'est le début de la période des chaleurs. Tous les mâles vont être en rut ! Fais vraiment attention à eux.

— OK. Mais toi, en treize ans dans ce secteur, tu en as vu combien, des jaguars ? »

Il réfléchit un peu, compte mentalement. Puis la réponse tombe.

« Au moins une douzaine !

— Par an ?

— Non, en tout ! »

Une douzaine en treize ans ! J'ai tout de même une chance de ne pas en voir tous les jours...

1. Au Brésil, le mot *bon* signifie plus un doute, un constat, alors que *ta bon* est une affirmation positive signifiant que tout est OK.
2. Données Nasa 2015. Voir dans le cahier photo les données climatiques de chaque milieu traversé.
3. Traîneau utilisé pour la pratique sportive.

15
La jungle

La lame de ma machette a noirci. Quelques traces de rouille apparaissent ici et là. La tranche, plusieurs fois aiguisée, s'est un peu émoussée en prenant la mesure de la forêt. Pedro ne lui jetterait plus de coup d'œil sceptique. En quinze jours, elle a fauché branches et fougères à n'en plus pouvoir. Ses derniers lustres de noviciat ont disparu. J'ai l'impression que l'on pourrait dire la même chose de moi. Au milieu de la minuscule clairière que j'ai commencé à défricher pour installer mon camp, sous la pluie diluvienne qui se complaît depuis quelques jours à tomber, j'ai stoppé mon geste en attendant l'impensable : que la pluie s'arrête. Soudain, le solo interminable de batterie change un peu de rythme. Un instant plus tard, la pluie s'atténue avant de cesser. Le silence ne dure qu'une respiration. Les lourds ploc ploc des gouttes tombant d'une feuille à l'autre, les craquements des branches qui s'effondrent et les appels des animaux reprennent leur cours. Je recommence à élaguer ma zone de camp. Comment ai-je su, après trois jours presque ininterrompus de pluie, qu'elle allait cesser à cet instant ? Comme la lame de mon coupe-coupe, mes sens ont perdu leur filtre protecteur aveuglant. Je ne sais plus si je me suis fondu dans la forêt ou si c'est la forêt qui m'a absorbé.

Je ne suis qu'un passant, mais après quinze jours en son sein, j'ai le sentiment de lui appartenir.

Chaque jour de progression m'apprend un peu plus comment trouver ma place. Les trois premiers jours se sont déroulés à merveille. J'ai remonté le rio Jaú avec mon mini-raft portable. Une progression plutôt facile, face à un

courant moyen et des températures oscillant entre 34 °C et 38 °C d'une moiteur étouffante, compensée parfois par une brise bienvenue. L'occasion d'entrer en contact avec cet univers tellement dense que le regard s'y perd et d'observer paisiblement quelques animaux. Plusieurs groupes de dauphins roses d'Amazonie s'ébattaient dans le rio. Moins gracieux et plus patauds que leurs lointains cousins de Patagonie avec la bosse sur l'avant du crâne qui les caractérise, ils n'en sont pas moins splendides. Parfaitement adaptés à cet environnement fluvial, ils savent chasser dans des eaux turbides et des espaces restreints, où la visibilité est presque nulle, avec une agilité et une écholocalisation que leurs cousins marins pourraient leur envier. J'ai observé avec fascination plusieurs groupes dans divers secteurs du rio. D'autant plus facilement que, contrairement à l'idée répandue selon laquelle ces dauphins ne suivent pas les bateaux, quelques-uns d'entre eux m'ont accompagné plus d'une demi-heure en jouant autour de mon raft, dont un minuscule bébé encore un peu maladroit protégé par des adultes. Trois loutres m'ont aussi beaucoup amusé. Alors que je naviguais vers l'amont j'ai entendu des cris violents. Devant moi, comme au spectacle, trois têtes au long cou sont sorties à tour de rôle de l'eau en me lançant des invectives qui voulaient dire sans aucun doute :

« Fous le camp, t'as rien à faire là. C'est chez nous, c'est notre territoire. Fous le camp ! »

Sympa, l'accueil local !

Les loutres m'ont suivi durant les trois jours de progression, venant visiter chacun de mes camps en braillant de la même manière, apparaissant régulièrement face à mon embarcation, toujours à trois, toujours avec le même ballet bien réglé, pour me chasser sans avoir le courage de m'approcher. J'ai eu quelques frayeurs aussi. Comme lorsque, longeant la côte, j'ai vu pour la première fois un caïman se jeter prestement à l'eau juste devant moi. J'ai beau savoir qu'ils le font à l'approche d'un danger parce qu'ils se sentent vulnérables à terre, le voir plonger devant mon raft de plastique que le moindre coup de dent ferait sombrer était impressionnant.

De nombreux animaux. Mais durant ces jours, absolument aucune pluie. Plutôt agréable pour débuter cette étape mais un peu inquiétant. Un sujet dont débattaient toutes les personnes que j'ai croisées à Manaus. Les pluies qui devaient être là depuis quelques semaines n'étaient toujours pas arrivées. Je le vois bien en observant les rives : le niveau de l'eau est vraiment beaucoup plus bas que d'habitude, et un grand nombre de petits

rios secondaires sont totalement asséchés. Inquiétant pour les navigations sur les quelques marais et bras de rivière que j'ai prévues afin d'augmenter parfois ma vitesse pour aller plus vite par rapport à la marche. Mes craintes se sont rapidement confirmées ! Les trois petits rios s'enfonçant vers le sud, ma direction, sont à sec. Reste la marche. J'ai plié mon Alpacka, empaqueté toutes mes affaires, une soixantaine de kilos que je peux à peine porter sur un terrain dégagé, et je me suis enfoncé dans la forêt.

Je passe de la lumière à la nuit. L'horizon a disparu. Les sons ont changé. Ils ne résonnent plus sur les flots mais rebondissent en s'étouffant sur les arbres. Plus un animal visible, alors que je sens du mouvement partout, comme mille regards braqués sur moi. Mais pas la moindre trace. La vie déborde de partout, pourtant j'ai l'impression de pénétrer dans un monde où elle peut cesser à chaque instant. La forêt s'est refermée sur moi. Je m'enfonce un peu plus dans ce monde végétal de plus de cinq millions de kilomètres carrés, dont je ne verrai qu'une infime partie. Le parc de Jaú n'en représente qu'un peu moins de trente mille et si je parviens à parcourir trois cents kilomètres en un mois, je serai déjà très heureux. Comme pour la colonne d'eau au-dessus de sa tête en plongée, difficile de ne pas penser à l'ampleur de l'élément dans lequel j'essaye de me faufiler sans me faire remarquer. Chaque milieu d'Adaptation est démesuré. Mais celui-ci est tellement différent des trois autres environnements ! Sombre. Fermé. Uniforme. Chaque pas semble une lutte qui me mène vers le même endroit que celui d'où je viens.

Un coup de machette. Tchac. J'avance d'un pas. Un coup de machette. J'avance d'un pas. Un coup de machette... La progression semble bien rythmée. Illusion. Il me faut bien souvent plusieurs coups de machette avant d'avancer d'un pas ! Je n'étais pas ravi, au début, de massacrer tous ces végétaux, même en prenant grand soin de ne pas couper certaines espèces plus fragiles. Mais en repassant le lendemain, j'ai constaté que certains avaient déjà commencé à repousser en effaçant ma trace. Ils vont plus vite que moi. Pourtant j'essaye de progresser le plus rapidement possible. Ce que je ne parviens pas à faire lorsque je porte mon sac surchargé. Je marche trop lentement et mes gestes deviennent maladroits. Impossible de manier la machette avec suffisamment d'agilité. Alors je dois affiner ma technique. J'ouvre d'abord un chemin dans les taillis que je dégage le mieux possible,

en portant seulement un petit sac d'urgence avant de refaire le chemin avec toute ma charge.

Dans les secteurs les plus denses, j'accroche en hauteur, toutes les quelques centaines de mètres, des rubalises. Rouges et blancs, ils sont bien visibles dans cet environnement vert-marron. Une fois la balise installée, je souffle quelques instants pour m'assurer un esprit clair, autant que faire se peut. Les plus de 40 °C de température accompagnés de 100 % d'humidité relative [1] mettent le corps à rude épreuve. Des constantes qui lui imposent une sensation supérieure à 75 °C selon l'indice Humidex [2]. La température déjà peu supportable pour l'homme pose encore plus de problèmes avec une telle humidité du fait que nos organes peinent à évacuer leur chaleur par la transpiration puisque la transformation de l'eau en gaz ne se fait plus correctement. Un stress thermique violent qui demande un effort considérable au système circulatoire et impose une stratégie de surveillance sans faille. La brûlure de l'air trempé se répand dans mon corps à chaque respiration, coule sur ma peau, bouche mes narines en brouillant mon regard. Je me concentre pour repousser l'angoisse qui tente de m'envahir, en réduisant mon rythme cardiaque et respiratoire pour occulter l'impression d'étouffement. Cette lutte me fatigue beaucoup. Ce que subit le corps, le cerveau en souffre aussi. Son travail est entravé par le refroidissement moins efficace et la difficulté d'évacuer ses déchets. Les coups de chaleur et autres traumatismes cérébraux ne sont jamais loin. Durant ma marche, je profite de chaque arrêt afin de faire un peu redescendre la température de mon corps et effectuer une rapide évaluation de mes sensations pour éviter de me retrouver soudainement couché au sol, plus ou moins conscient et tremblant de fièvre avant même d'avoir compris ce qui m'arrivait. Un peu gênant lorsque l'on est seul. Je fais aussi régulièrement quelques rapides exercices cognitifs pour m'assurer que mon cerveau est toujours fonctionnel, du moins autant qu'il peut l'être dans ce type de conditions. S'il se dégrade, je ne suis pas certain que je m'en apercevrai. Mais évaluer le temps nécessaire pour réaliser quelques calculs simples à trois entrées [3] permet au moins d'évaluer si je suis encore apte à réfléchir un peu.

Cet examen fait, je vérifie avec la boussole que je n'ai pas infléchi ma direction sans m'en rendre compte, ce qui est très courant dans ces terrains étriqués où la ligne droite est une pure vue de l'esprit. Seul, je n'ai personne à envoyer pour tailler la route pendant que je le guide à la boussole, le moyen le plus sûr pour garder le cap. Je dois prendre le maximum de

repères visuels pour ne pas dévier. Une branche avec une forme particulière, une termitière accrochée à un tronc... C'est l'unique solution pour s'orienter dans cet univers où je ne vois pas à plus de quelques mètres, dont le ciel est rarement visible, sur un terrain qui s'est donné beaucoup de peine pour ne jamais être plat. Ah, elles sont belles les images aériennes d'un plateau végétal à perte de vue qui semble d'une platitude presque affligeante. Au sol, il n'en est rien. Rivières, crues, pluies, sols meubles et mouvements terrestres se sont unis pour dessiner presque chaque espace de forêt d'une succession de vallons, combes, collines, dont l'escalade peut vite s'avérer compliquée dans des boues instables et glissantes.

Cette précision de progression est encore plus indispensable pour revenir sur mes pas. J'ai beau tailler une piste assez visible dans la végétation, il est très facile de la perdre lorsque je dois retourner chercher le reste de mon chargement. Une erreur d'une cinquantaine de mètres peut me faire passer à côté de mon camp sans le voir. Et tourner en rond. Cela deviendra un problème récurrent lorsque les pluies débuteront : la forêt se transforme, devient beaucoup plus sombre et le poids de l'eau replie branches et fougères, obstruant rapidement mon passage. Même avec mes balises colorées, il m'est arrivé à plusieurs reprises de me faire de belles frayeurs en ne retrouvant pas mes marques. Si la forêt peut offrir tout ce qu'il faut pour survivre, je n'aime pas vraiment l'idée de me retrouver sans mes affaires lorsque la nuit tombe. J'ai toujours un petit sursaut de joie lorsque je récupère mon équipement qui m'attend bien sagement. À quoi tient le bonheur, parfois ! Alors je reprends la piste éphémère avec mon sac chargé, parfois en deux passages lorsque le terrain est vraiment trop escarpé pour que je supporte une cinquantaine de kilos, en enlevant les rubalises posées au dernier passage. Chaque fois que j'en enlève une, j'ai l'impression de m'interdire tout retour en arrière, comme si mon seul salut était vers l'avant. Au terme de la journée, enfin, j'ai toutes mes affaires réunies pour installer un camp. Purifier de l'eau à l'aide de mon filtre. Cuisiner un repas de lyophilisé que j'améliore de différents éléments. Et recommencer le lendemain cette méthode épuisante mais indispensable qui donne l'impression de vivre un jour sans fin.

Je pourrais aller plus vite. Mais je perdrais plus souvent ma trace en augmentant le risque de me blesser. Je progresse d'un peu moins de trois kilomètres par jour au début, flirtant ensuite avec les quatre, lorsque je suis en pleine forêt. Presque un kilomètre par jour de gagné. Je m'émerveille de

cet énorme dérisoire. J'ai appris la lenteur pour aller plus vite. La Fontaine retient à peine un rictus moqueur du fond de sa tombe. Était-il venu en Amazonie ? Il faut y être tortue pour survivre. J'aurai au moins appris cela. Chaque pas doit être mesuré pour éviter les erreurs, les surprises d'une main, d'un pied posé au mauvais endroit.

Mais avancer a-t-il seulement un sens ? Ce n'est pas dans mon parcours ou dans son immensité que se révèle la forêt ; pas dans ces arbres qui se jettent vers le soleil ou ces gros animaux que l'on ne voit jamais. C'est dans chaque élément de vie qui s'entremêle pour former ce tout merveilleux d'un biotope unique au monde. Ne pas prendre le temps de regarder, de comprendre les codes nombreux, rendrait impossible l'idée même de s'adapter un tant soit peu à cet univers. J'observe les phasmes, les coléoptères, les scarabées aussi gros que ma main, les champignons, les enchevêtrements de troncs. Chaque trace, chaque plante raconte une histoire qui peut s'avérer riche d'informations. Depuis que j'écoute davantage, que je me déplace plus lentement, j'avance plus rapidement. Il faut l'accepter. C'est le monde de la forêt. Il dicte ses règles. Je les apprends.

*

* *

Et toujours pas de jaguar ! Nul doute qu'ils sont là. Presque chaque nuit, après le changement de garde entre les animaux diurnes et nocturnes – ce moment magique durant lequel la vie s'endort et se réveille d'un même élan, où les chants, les cris et les battements se font solistes pour lancer dans l'espace la marque de leurs présences, avant de redevenir membres de cet orchestre perpétuel dont ronronne la forêt depuis son origine –, je les entends se mouvoir. Feulements d'appels, grognements de rejet, courses vives ou bagarres pour la belle, tout y passe. Les premières nuits m'ont épuisé. Sentir sans voir cette fébrilité autour de mon camp attise mon imagination. Ce glissement n'est-il pas un serpent qui se faufile le long de ma corde de hamac ? Ce grattement au sol une tarentule aventureuse ? Je viens d'entendre une femelle jaguar en rut feuler à droite et un mâle grognement lui répondre à gauche. Je suis au milieu, emprisonné dans mon hamac. Que faire ? Ma vigilance est en alerte rouge ; mon imaginaire, gardien inconscient de mes rêves éveillés, est au pic de sa forme en jouant

avec toute la gamme des tensions. Incroyable comme ce que l'on sait, ou croit savoir, influence notre perception des événements.

Est-ce vraiment la forêt qui m'oblige à être aux aguets ou les croyances que je me suis forgées qui me l'imposent ? J'ai déjà eu l'occasion de constater, à la dure, la limite entre ces certitudes que les *savoirs* populaires ou parfois scientifiques véhiculent, et la réalité concrète de l'instant. La première fois que je suis tombé à l'eau en Patagonie, j'avais été renversé de mon Zodiac par une tempête et il avait été emporté loin de moi. Bien trop loin pour le rejoindre en cinq minutes, le temps estimé de survie dans une eau à 2 °C sans équipement spécifique. Mon premier réflexe a été l'abattement face à ce petit syllogisme de crise : rejoindre mon Zodiac demandera plus de cinq minutes, or je n'ai que cinq minutes de survie, donc je ne peux rejoindre mon Zodiac. Et son corollaire : je suis mort. Un constat qui invite moyennement à la lutte. Avant même de me battre pour vivre, c'est mes propres connaissances que j'ai dû affronter. Me convaincre de nager, même si cela semblait désespéré, en refusant l'inéluctable de la situation. Ma présence dans cette forêt prouve que j'ai eu raison. Depuis, j'ai cette question qui trotte dans ma tête : face à des circonstances dramatiques ou tout simplement nouvelles, dans quelle mesure mes actions sont-elles dictées par une certitude, en adéquation ou non avec la réalité, plutôt que par la vérité concrète de l'instant ? Combien de personnes se sont laissées sombrer, non parce que plus rien n'était possible, mais parce qu'elles se sont persuadées que c'était impossible. Sur les centaines de cas que j'ai eu l'occasion d'étudier depuis, la question n'est pas si anodine, et fait aussi partie des raisons du lancement de ce projet.

Est-ce que le fameux « lâcher-prise » est la solution ? L'idée qu'en cessant de projeter une réponse toute faite sur une situation, je me donne une nouvelle capacité plus instinctive de résoudre les choses ? Je crois plus en la notion d'acceptation, à savoir prendre en compte la réalité telle qu'elle est, à l'instant *t*. Cela permet d'offrir une réponse plus adéquate que celle imaginée a priori.

Mais imaginaires ou réels, les sons invisibles de la forêt occupent mon esprit. Je dors peu. Vigilance poussée à son paroxysme et débats intérieurs s'unissent pour me faire passer de longues heures à l'écoute de la nuit. Douze heures d'un noir aussi dense que l'encre. Sous la canopée, étoiles et lune perdent leurs rôles d'éclaireurs. Aucune lumière ne filtre. Je suis dans

une grotte poisseuse où le temps s'est perdu. Les soirs où je m'autorise un feu, je reste quelques heures à contempler les flammes repousser le mur de l'obscurité, entouré des bras humides de la fumée que ne supportent pas les insectes. Les autres nuits, je patiente, allongé dans mon hamac, dans l'attente de quelque chose qui ne vient jamais. Sans savoir ce que j'attends !

Les premières journées ne valent pas beaucoup mieux. Ces animaux, dont je sais la présence, prennent un malin plaisir à se fondre dans la nature. Quoi, pas de bandes d'animaux qui m'attendent les crocs humides de salive pour me sauter dessus ? Où sont-ils donc, ces monstres sans pitié dont la forêt pullule ?

J'aurais voulu les voir, les regarder, les yeux dans les yeux, savoir où était l'ennemi plutôt que de le sentir tapi dans l'ombre, caché d'une branche, drapé d'un feuillage. Où êtes-vous araignées, serpents, félins et scorpions ? Montrez-vous donc, lâches, que je vous pourfende de ma lame qui se languit de votre sang. Oups, j'ai dû trop lire de romans de chevalerie. Je n'ai aucune envie de pourfendre qui que ce soit, bien au contraire. Il n'empêche. Où sont-ils ? Nulle part. Partout.

Manger ou être mangé. Charles Darwin, lorsqu'il passa plusieurs jours au Brésil durant ses cinq ans de voyage à bord du *Beagle*, se posait déjà cette question : notre monde n'est-il qu'une incessante lutte pour la survie ? Une compétition pour la domination, une sélection naturelle qui ne se ferait que par élimination de l'autre comme certains l'ont imaginé ? Par extension, une idée applicable à l'ensemble de notre planète ? Le gain du plus fort ? Lutte ? Ou symbiose ? La chaîne alimentaire de l'Amazonie est indispensable à la vie de l'ensemble, dans une formidable capacité d'adaptation globalisée, comme l'ont constaté tous ceux qui ont pris le temps de l'observer. Darwin, loin de penser que seul le plus fort ou le plus intelligent pouvait survivre, estimait que les survivants étaient ceux qui s'adaptaient le mieux. Une intuition que son prédécesseur, le géographe naturaliste Alexander von Humboldt, qui passa de long mois en Amérique du Sud en compagnie du chirurgien et botaniste français Aimé Bonpland, avait déjà exprimée en rejetant l'idée d'une distinction entre race supérieure et inférieure. C'est ce qu'inspire la forêt, ce qui transpire des textes de ces génies aussi bien que de tous ceux qui aiment cette biodiversité débordante ; des ouvrages qui m'ont donné envie – comme ceux de Percy Fawcett, Francis Hallé ou Jean Dorst – de découvrir ce milieu à mon tour.

Je l'apprends à mon tour au fil des jours. Chaque espèce vit, lutte pour exister dans une recherche de liberté propre, mange, meurt... Un équilibre fonctionnel millénaire qui fait battre le cœur de cet environnement tellement riche qu'en comprendre l'ensemble des ramifications est impossible. Et dire que nous l'étouffons de nos coupes barbares, de nos besoins de richesses improductives. La forêt n'est ni hostile ni accueillante. Elle est. À l'image de tous les univers. Chaque vie cherche à satisfaire ses besoins vitaux, au détriment parfois des autres, certes, mais sans acrimonie. Un seul parasite finalement : moi. Un seul ennemi : moi. Moi pour eux. Moi pour moi. Je suis dans leur sphère, un invité encombrant qu'ils n'ont pas choisi. Qui suis-je pour qu'ils s'intéressent à moi ? Ni concurrent, ni nourriture. Un être de plus, potentiellement sans intérêt. Ils ne m'attaqueront pas si je ne les attaque pas. Si je ne leur fais pas peur. À moi d'en tenir compte. D'agir pour qu'à aucun moment un animal ne se sente pris au piège, obligé de se protéger par l'attaque puisque la fuite n'est plus possible. Marcher en faisant du bruit et des mouvements clairs, pour signaler ma présence et laisser le temps aux reptiles, arachnides et autres de s'enfuir ; toujours faire attention où je pose mes mains, à ce contre quoi je me frotte, à ce qui pourrait se cacher derrière un buisson. Car je suis un handicapé. Je manque d'odorat, d'ouïe, de vision. Je dois pourtant développer une vigilance totale, plus encore sous la pluie, lorsque le bruit et le rideau vitreux obscurcissent mes sens. Alors la progression devient possible. Alors les nuits deviennent repos.

Bon. Il y a quand même les micro-organismes. Petit inventaire chaque soir lorsque je m'allonge dans mon hamac, protégé d'une moustiquaire pas tout à fait assez hermétique. Ceux qui se baladent sur ma peau. Plus ou moins bien accrochés. Ceux qui me tournent autour. Avec plus ou moins d'envie de me consommer. Et ceux que je ne vois pas. Soit parce qu'ils sont déjà sous ma peau, soit parce qu'ils sont trop petits pour que je les voie à l'œil nu. Autant ne pas trop y penser et continuer de bien purifier mon eau pour essayer au maximum d'éviter que l'un d'entre eux ne se retrouve au creux de mes entrailles.

Si les animaux ne sont pas un péril trop prégnant, je ne dois pas négliger les autres risques, moins évidents, mais parfois plus importants. Au fil des jours de progression, la cote des dangers s'établit clairement. Dangers animaliers : faibles, sinon pour les micro-organismes. Dangers climatiques :

moyens. Dangers dus aux arbres : forts. Danger dus à mes erreurs : total. Je repense régulièrement à la petite devinette qu'affectionnent les locaux à laquelle Olivier m'a initié en rigolant à moitié avant de me quitter.

« Dis-moi, qu'est-ce qui est le plus dangereux en forêt ? Les animaux ou les arbres ?

— Les animaux, bien sûr.

— Perdu : c'est les arbres. Lorsqu'il pleut, le poids de l'eau sur les vieilles branches ou les arbres morts peut les faire tomber. Vaut mieux pas être dessous. Il faut toujours se méfier des vieux arbres en forêt. Ils sont vicieux. »

J'en ai eu une bonne illustration hier matin : après une nuit de violentes pluies, je me suis réveillé à côté d'une branche plus grosse que moi allongée à côté de mon hamac. Un peu plus à droite et j'aurais appris malgré moi ce que veut dire embrasser un arbre ! Le nombre de troncs et de branches qui jonchent le sol et qui recouvrent parfois la trace que j'ai ouverte la veille me rappelle régulièrement que les vieux arbres sont de vraies bombes à retardement. La nuit, je m'applique à choisir un site de forêt jeune, idéalement sans branche au-dessus de mon hamac. Lorsque je marche sous la pluie en revanche, je ne peux pas éviter de passer sous les arbres. Il y en a tout de même quelques-uns en Amazonie. Je me dis qu'il faudrait un sacré pas de bol pour qu'une branche mortelle tombe pile au moment où je passe. Vu le nombre de personnes qui se déplacent en forêt, le risque paraît assez faible. Même si tous ceux qui en ont reçu une sur la tête ne doivent pas être d'accord avec moi.

*

* *

Voilà. J'ai enfin terminé de déblayer mon espace de camp. Ce simple fait d'aller se coucher tous les soirs prend, dans ces milieux hors norme, une dimension parfois épique. C'était aussi l'enjeu du projet. L'itinérance oblige à des changements permanents, à reconstruire chaque soir ce que l'on a détruit le matin. Trouver un site acceptable sinon agréable pour s'arrêter et espérer passer quelques heures de repos est souvent la première gageure. À part peut-être dans le désert, les milieux traversés se sont tous avérés compliqués pour l'installation du soir. Même dans cette forêt où il faut trouver les deux bons arbres. Comme si c'était compliqué d'en trouver deux

en Amazonie ! Cependant, ils doivent être à bonne distance pour la longueur de mon hamac, assez jeunes et sans vieilles branches au-dessus qui pourraient tomber, pas dans une cuvette pour éviter de me retrouver dans une piscine en cas de pluie abondante. Et puis je dois faire en sorte de créer un espace assez dégagé autour de mon hamac pour voir ce qui se passe. Car le soir ou la nuit, le danger augmente. Au moment où je ne fais plus de bruit ni de mouvement, les animaux s'approchent sans se rendre compte de ma présence. Il n'est pas rare d'ouvrir les yeux au petit matin, de se pencher un peu et de voir, au pied du tronc supportant mon hamac, une belle grosse tarentule qui semble attendre quelque chose sans impatience. Je préfère passer une heure à défricher et déblayer le sol de mon emplacement pour savoir qui vient me rendre visite que d'avoir la surprise de voir surgir un animal caché dans les feuilles mortes au moment où je pose le pied par terre. Alors tous les soirs, je me transforme en cantonnier forestier. J'arrache les plantes, je coupe quelques arbustes, balaye soigneusement mon espace que je balise avec l'intérieur de pousses de palmiers fluorescents, de même qu'un accès à une zone de toilette. Une fois le terrain bien nettoyé, je peux arrimer mon hamac avant de construire parfois une structure de feuillages pour abriter un feu.

La fin de l'installation du camp annonce la fin de la progression, pas de la journée. Il me reste, quels que soient le milieu, les difficultés météorologiques ou mon envie, entre cinquante minutes et deux heures par jour de travaux scientifiques. J'en réalise une partie le matin et durant ma marche, mais la plus grande part des protocoles est menée avant et après le repas du soir. Il y a trois types de travaux. Des tests cognitifs, réalisés sur un ordinateur de plongée Mares portable au poignet et modifié par le professeur Constantino Balesta pour procéder à des examens tout-terrain, et d'autres sur un ordinateur classique. Il s'agit de divers exercices de prises de décision, de capacités, de réactivité ou de spatialisation. Par exemple, j'ai trois pièces à retrouver le plus vite possible dans un labyrinthe virtuel de huit branches qui se trouve dans un décor complexe. À chaque nouveau départ, je commence dans une branche aléatoire, mais les pièces et les décors sont toujours face aux mêmes branches. Si j'ai l'habitude de faire un trajet logique, par exemple de toujours prendre la première branche à droite, je vais devoir explorer chaque branche en comptant sur un peu de chance pour tomber sur les bonnes. A contrario, si j'ai créé des repères avec

le paysage, je pourrai retrouver les lieux où sont les pièces et m'y rendre rapidement, quel que soit mon point de départ. Mais cela demande aussi plus de ressources cognitives et elles sont sensibles à la fatigue et autres stress. Cet exercice développé par Marie-Laure Machado, de l'équipe de Stéphane Besnard, permet d'observer les stratégies mises en place dans certains types de situations. Un exercice parmi d'autres que je ne décrirai pas ici puisque nous les utilisons encore, et qu'en connaître la teneur pourrait influencer les personnes qui devront à leur tour les effectuer.

Un deuxième champ va toucher à la notion des perceptions personnelles, à l'aide de divers tests, d'écriture d'un journal, de verbalisation écrite et orale de certaines émotions. Cela concerne ce que je ressens et ce que je vis, autant que l'évolution de ma manière de percevoir les événements. C'est finalement ce que je suis au plus profond de moi.

Enfin, il y a toutes les données physio-cognitives de référence que l'on peut considérer comme objectives puisqu'elles font appel à des capteurs et des analyses biologiques. Elles sont importantes car elles ne sont pas influençables. Sans toutes les décrire, je peux citer par exemple les capteurs SENS du Centre suisse d'électronique et de microtechnique (CSEM), un système qui permet de mesurer l'intervalle entre les battements cardiaques, très important pour évaluer l'adaptation, ainsi que le rythme respiratoire ; la gélule e-Celsius de BodyCap que j'avale et qui va donner, le temps d'un cycle digestif, ma température centrale toutes les minutes avec une précision inégalée ; des actimètres étanches pour les mouvements, des analyseurs métaboliques et autres ; je réalise aussi des prélèvements sanguins ou salivaires que je ramènerai pour évaluer les taux de cortisol, les rythmes chronobiologiques et diverses hormones ou molécules...

À cela s'ajoute l'enregistrement des données du terrain, aussi bien sa morphologie que ses évolutions climatiques heure après heure. Température, humidité, précipitation, pression et autres.

Avec les équipes durant les trois premiers jours, puis tout seul, nous testons aussi des outils innovants pour évaluer leur efficacité et leurs fonctionnalités dans des conditions pour lesquelles ils n'ont pas été conçus. Ils doivent résister au froid, au chaud, à la sécheresse, tant pour les batteries que pour la fiabilité des données. Il est encore très compliqué de conduire des électroencéphalogrammes de bonne qualité avec des systèmes filaires, très sensibles aux variations écologiques. J'ai essayé plusieurs équipements et nous développons maintenant nos propres outils selon un cahier des

charges qui s'est précisé au fur et à mesure. La détermination d'instruments adaptés constitue déjà un grand pas pour imaginer mener plus tard des études à large échelle dans des situations réelles.

Une notion de « situations réelles » importante car ces travaux visent à être utiles dans la vie de tous les jours. Les changements, les risques, les crises, ont toujours fait partie de la vie et de notre monde. Cependant, leurs occurrences augmentent exponentiellement au travers de sources de plus en plus variées. Changement climatique de long terme qui va entre autres modifier les zones de vie, catastrophes naturelles, attentats, crises économiques, sanitaires, sociales, et tant d'autres événements qui peuvent rythmer nos existences d'une manière saccadée et récurrente. Comment notre cerveau parvient-il à fonctionner, à s'adapter à autant de variations ? Un cerveau aux capacités phénoménales, que nous connaissons encore très mal mais qui n'est plus considéré comme une boîte fermée qui ne se développe plus, figée à l'âge de vingt-cinq ans, comme c'était le cas il n'y a encore pas si longtemps. Nous le savons plastique, capable de se modifier tout au long de la vie, créant des neurones, des connexions, en détruisant d'autres, au rythme des événements, apprentissages ou dégradations. Si la quantité d'évolutions possibles diminue avec l'âge, c'est en partie en raison d'un affaiblissement de capacités, mais aussi parce que nous cessons de nous confronter à des notions nouvelles et à leurs savoirs associés. Or le cerveau se nourrit de cela. Plus il travaille une zone, plus elle se renforce. Moins il l'utilise, plus elle s'atrophie, pour cesser petit à petit de fonctionner. Nous avons en partie perdu, je pense, nos aptitudes à la réactivité, à la variabilité au fil de nos vies occidentales plus faciles de ces dernières décennies. Nous avons aussi eu la volonté de réduire autant que possible les risques et les peurs associées, alors que la quantité d'événements, de sollicitations cognitives, de changements de vie, ne cesse d'augmenter. Est-ce que l'accroissement des burn-out, des dépressions, des stress post-traumatiques ou des sentiments d'incapacité à faire face aux situations nouvelles en est la résultante ? Je suis loin d'avoir les données pour l'affirmer, mais quelle qu'en soit la raison, nous devons améliorer notre compréhension des fonctions cognitives pour aider les personnes à se préparer préalablement aux crises et, à terme, bénéficier un jour d'outils d'autoanalyse adaptés. Connaître avec davantage de précision les zones impactées ou fonctionnelles dans des situations difficiles pourrait nous permettre de nous former avec plus d'acuité.

La montée en puissance de l'intelligence artificielle et du transhumanisme ne va pas vraiment arranger le développement de notre cerveau, avec leurs merveilleuses promesses autant que leurs risques de dérive : ils vont aussi nous soumettre à de nouveaux défis et peurs encore inconnus jusqu'à ce jour. Notre seule ressource restera notre capacité à faire évoluer et utiliser au mieux nos aptitudes cognitives. Je ne veux pas considérer seulement notre cerveau comme un super-réseau électrique de transfert d'informations, d'algorithmes ou de récompense neuronale[4], mais comme un système capable d'émotions qui président aux choix. Une performance émotive parfois mal comprise, génératrice d'erreurs autant que d'une créativité prodigieuse. La nature est une universalité de composantes imparfaites capables de générer un équilibre sublime. Je crois qu'il en va de même pour le cerveau. L'intelligence cognitive et émotionnelle est une véritable force pour construire notre futur, parce que nous écoutons et parlons, parce que nous ressentons avec nos cerveaux cognitifs et stomacaux[5], parce que nous nous trompons et que nous avons raison. Ni l'intelligence artificielle ni l'automatisation ne pourront nous enlever ces aptitudes propres au développement de la vie. Par conséquent, quelle que soit l'évolution de ces technologies dont certaines sont très prometteuses, l'humain doit et devra garder en toute chose la décision finale et la possibilité de débrancher les systèmes artificiels. Une responsabilité qui va de pair avec l'obligation de poursuivre sans relâche la compréhension de nos capacités cognitives et émotives pour mieux les utiliser et affiner nos méthodes d'apprentissage, en les considérant comme les éléments d'un tout plutôt que fonction par fonction.

C'est pour cela que cette expédition des extrêmes évalue ce panel de données intégratives, qui tiennent compte d'un ensemble de paramètres physiologiques, cognitifs, psychologiques et environnementaux, complétés par les travaux que nous effectuons en laboratoire juste avant et juste après les traversées. En voyant les données que nous récoltons, et leur précision, je suis fasciné par ce que nous parvenons à faire aujourd'hui. Si j'avais voulu mener exactement ces études à l'époque où j'ai initié ces travaux, il y a juste un peu plus de dix ans, j'aurais dû emporter près d'une cinquantaine de kilos pour un volume rédhibitoire. Aujourd'hui, le tout tient en une douzaine de kilos pour moins d'un quart de mon sac à dos, et certains capteurs ne pèsent même pas cent grammes.

Je me vois au milieu de cette forêt tropicale, assis sur une bâche au milieu de mon espace minutieusement balayé, entouré des bruits et mouvements d'une vie foisonnante, en train de faire mes tests. Un laboratoire surréaliste auquel je n'aurais pas cru ne serait-ce que deux ans plus tôt. Demain, ces mêmes outils seront encore plus petits et serviront aussi à la prévention. Cela me rend vraiment heureux. Je dois une fière chandelle à l'ensemble des personnes qui œuvrent à la création de ce matériel. Je suis plus que jamais persuadé du bien-fondé de ces études, de ces milieux extrêmes comme simulateur du réel, de nos vies en mutation. Le défi est là. Il nous dépasse encore.

Malgré cela je dois parfois me faire violence, après une journée éreintante ou lorsque le climat déchaîne ses foudres, pour me plier à ce rituel. L'appel du sac de couchage est fort. Il me tend souvent sa petite collerette pour me proposer de venir me blottir dans ses bras.

« Viens, viens te coucher ; tu seras tellement bien. Tu pourras te reposer. Je m'occuperai bien de toi. Allez, oublie ces tests stupides, viens dormir », me murmure-t-il.

Ils le font tous, que ce soit le gros sac de Patagonie ou le petit drap dans mon hamac. Je dois me faire violence pour y résister.

« Non. Pas maintenant. Je finis mes tests et j'arrive.

— Rabat-joie. »

Non mais c'est dingue qu'un sac de couchage me parle comme ça !

« Tu sais pourtant que ce que je fais est important ! »

Oh ! là là, est-ce que je vais bien ? Je parle à mon sac de couchage...

1. L'humidité relative est le rapport entre la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'air et la quantité de vapeur d'eau maximale possible. 100 % correspond à un air saturé en vapeur d'eau.
2. Le taux Humidex (venu du Canada) est l'un des trois indices qui permettent de calculer la température de l'air « ressentie » en combinant la température de l'air et l'humidité relative à l'ombre. Il ne tient pas compte, au contraire de l'indice Wet Bulb Globe Temperature (Température au thermomètre-globe mouillé), du rayonnement solaire. Le troisième est le Heat Index (Indice de chaleur) assez proche de l'Humidex. Ces indices ne doivent pas être confondus avec le Windchill qui évalue le refroidissement éolien en combinant la température et le vent.
3. 4 + 2 + 8 par exemple.
4. Schématiquement, ce système (dit aussi système hédonique) fonctionne pour apporter une « récompense » positive lors d'une action qui invite donc à sa répétition, ou au contraire une « punition » qui implique un moindre désir de perdurer dans l'action. Nous nous motivons, plus ou moins consciemment, pour obtenir une récompense, car nous ressentons un affect positif par le plaisir qu'elle induit et nous cherchons à le reproduire pour le retrouver. Ce principe circulaire est important pour l'apprentissage et la survie. Il est cependant à mon avis trop utilisé pour expliquer chaque action/décision d'un individu.

5. Depuis la fin des années 1990, il a été découvert un réseau de plusieurs centaines de neurones dans le système stomacal appelé vulgairement « le deuxième cerveau ». Ce système encore méconnu interagit avec le cerveau à double sens et aide à contrôler l'équilibre interne (homéostasie) et à réguler nos états émotionnels, mais sans doute bien plus encore. Il est possible que ce réseau puisse fonctionner de manière totalement autonome, voire que d'autres réseaux de ce type existent dans le corps. Mais aussi que certaines plantes possèdent un système de neurones. Des découvertes qui ouvrent de larges champs d'études et d'espoirs et qui doivent être intégrées plus systématiquement dans les différentes recherches liées aux aptitudes du vivant.

16
À haute voix

Hier soir, je parlais à mon chapeau. Il était posé sur mon bâton de marche sous mon hamac pour sécher pendant que je mangeais, protégé de la pluie. De par sa position, il donnait vraiment l'impression d'être sur la tête de quelqu'un. Un peu fatigué par des jours de pluie incessante, je me suis mis à lui parler à haute voix tout naturellement. J'avais beaucoup de choses à dire sur ces jours de marche, sur la forêt, sur la pluie devenue omniprésente. Il m'a écouté sans jamais m'interrompre. Génial ! Quelle empathie. Et ce soir je parle à mon sac de couchage. Dont j'imagine même qu'il me réponde. Je réalise que je fais cela très souvent. Je parle à haute voix aux arbres, à la nature, aux éléments : « Dites, les amis, vous ne voudriez pas m'offrir un petit moment de répit, juste quelques heures sans pluie ? » ; « Oh les arbres, un peu moins de petits machins piquants c'est possible ? »

Je me motive aussi en me poussant à aller plus loin, surtout dans les moments les plus difficiles : « Allez, Christian, bouge-toi, faut pas que tu restes dans ce piège-là. Bouge-toi ! »

De plus en plus, je parle à des objets ou à la nature comme avec un ami. Surtout à ma caméra, qui n'est plus seulement là pour enregistrer un témoignage sur l'expédition ou des données scientifiques, mais que je n'hésite plus à allumer chaque fois que j'ai quelque chose sur le cœur. La mettre en route, c'est lui donner vie, comme si le fait d'enregistrer mes paroles lui conférait un rôle presque humain.

J'ai toujours agi ainsi lors de mes expéditions solitaires. Je parle et je parle encore, j'exprime mes joies, mes peines, je m'insurge, me questionne,

comme si les éléments allaient me répondre. D'ailleurs, ils le font, en silence, et je l'interprète comme je veux.

Heureusement que je suis seul, sinon je me verrais proposer vite fait une visite d'évaluation de ma santé mentale. Et si c'était justement le contraire ? Un peu perdu au milieu de cette forêt écrasante, environné de tellement de cris animaliers qui chacun exprime quelque chose que je ne comprends pas, cette question de la parole, de l'échange, me taraude de plus en plus. Et parler à haute voix me paraît aussi sain que de purifier mon eau ou d'éviter d'aller chatouiller un caïman sous la gorge. L'une des pires choses qui pourraient m'arriver serait de me renfermer sur moi-même, de perdre le contact avec les réalités du milieu autant que de perdre le sens de ce que je suis : un humain. Ni plus. Ni moins. Et ce qui est le plus difficile, le plus perturbant au fil de ces quatre traversées, ce ne sont peut-être pas les climats violents ni les risques aussi importants soient-ils, mais cet isolement, cette solitude. N'avoir strictement aucun contact avec d'autres congénères, ni en direct ni par téléphone, pas même par message de fumée. On peut s'horrifier de certaines actions de nos semblables, ne pas aimer tout le monde, avoir envie de posséder une baguette magique qui permettrait de pacifier la planète en faisant respecter la nature, on n'en est pas moins un membre de l'espèce humaine. Et plus je m'enfonce dans la solitude, plus je le réalise. Nous ne sommes pas faits pour être seuls. Nos cerveaux ne sont pas faits pour cela, même si on l'apprécie parfois, voire si l'on se sent de nature plutôt solitaire. Les facultés de l'espèce humaine et sa capacité exceptionnelle de survie dans des types de conditions très variées ne résident pas dans la force pure d'un individu ni dans son intelligence ou sa ruse.

Certes, l'illusion peut exister aujourd'hui, alors que des technologies avancées donnent l'impression d'une puissance rare à ceux qui les possèdent. Les armes à feu sont un bel exemple. Un individu qui se trouve du bon côté de la gâchette peut se sentir apte à agir seul, et jouir d'une grande sensation de domination. Pourtant, la plupart de ceux qui utilisent ces armes n'auraient pas le plus petit début de l'intelligence nécessaire pour fabriquer l'objet de leur puissance ni les moyens techniques : d'autres humains, à d'autres endroits et époques, ont utilisé leur savoir pour qu'une personne qui ne se rend même pas compte de cette collaboration centenaire puisse tenir cette arme à feu. Fort heureusement, le savoir collectif et la collaboration sont capables de réaliser de biens plus belles choses qui créent

l'espoir plutôt que la destruction. Je suis bel et bien seul dans cette forêt. Mais j'y suis parce que d'autres m'ont aidé à y parvenir : que ce soit l'équipe qui œuvre autour d'Adaptation, les référents locaux et la logistique associée ou ceux qui ont fabriqué mes chaussures, mes vêtements spéciaux, ma machette... Cette immense chaîne humaine d'interdépendance, qui se mondialise de plus en plus, permet aux individus d'exister pour eux-mêmes autant que collectivement. Que cela s'écroule, et nous disparaîtrons. Cette interaction coopérative n'enlève rien au libre arbitre – je peux décider de venir seul pour trente jours dans ce milieu – ni à la liberté individuelle. Mais collaborer permet aux hommes d'être forts au point d'être devenus l'espèce la plus invasive – pour le meilleur et pour le pire. Il n'est donc pas surprenant que nos cerveaux se soient développés pour favoriser ce vivre-ensemble Nous avons fondamentalement besoin des autres. Nous sommes des animaux sociaux. Être seul, c'est soudainement perdre ce lien avec ses semblables, et potentiellement diminuer ses capacités à former une pensée construite et ouverte. Quand toute relation avec d'autres humains, aussi ténue soit-elle, s'évanouit, nous nous retrouvons enfermés dans nos propres routines, nos propres démons. Je le ressens parfois partiellement après plusieurs semaines d'isolement. Mes réactions me surprennent moi-même au point que j'ai parfois l'impression de ne pas vraiment les maîtriser. Alors que je deviens de plus en plus apte dans ces milieux, mieux adapté, je ressens des fragilités en moi qu'il me serait difficile de combler au bout de plusieurs mois d'isolement mais que je sens disparaître au premier contact avec d'autres personnes. Que je sens même diminuer à l'instant où je retrouve de simples traces d'humanité.

Je crois pourtant que la nature possède une puissance qui nous dépasse totalement et que toutes les solutions s'y trouvent. J'aime profondément être en contact avec elle, dans son sein. Toutefois je dois bien constater que mes pensées se tournent souvent vers mes congénères – ceux que j'aime, bien entendu, mais pas uniquement – et que je ressens une forme de chaleur lorsque je découve un fil me liant à l'humanité, comme à chaque fois que l'on retrouve quelque chose qui nous est cher. J'ai été très marqué par le jour de Noël pendant cette étape en Amazonie. Sans être particulièrement attaché à cette fête, voir « 25 décembre » s'afficher sur mon ordinateur au moment de commencer mes tests a provoqué en moi un fort sentiment d'appartenance que je n'avais presque jamais éprouvé de cette manière. Au fond de ma forêt, mille images ont éclaté dans ma mémoire de fêtes en

famille, de moments d'amitié qui allaient bien au-delà de ce jour précis. La simple évocation de ce type de mythes sociaux éveille en nous des sentiments qui touchent au sens de notre existence en tant que groupe. Plus je m'enfonce dans la solitude de ces milieux, plus je perds ce fil du sens de l'humain, plus j'ai le besoin inconscient de le renouer. Un simple coup de téléphone à un ami pourrait suffire. Dépourvu de ce luxe, il ne reste que moi... Donc je parle à haute voix.

Penser ne suffit donc pas ? Je crois qu'entendre une voix est nécessaire. Quand bien même il s'agit de la sienne. Je progresse mieux, je fais moins d'erreurs, je jugule mieux mes angoisses lorsque je parle. J'organise mes pensées avec plus d'acuité lorsque j'entends une voix extérieure. Plusieurs études ont montré, ces dernières années, que loin d'être un acte confinant à la folie, parler à haute voix pouvait être particulièrement bénéfique[1]. Notre cerveau semble bien avoir besoin d'entendre d'autres voix. Cela l'aide à se concentrer, à se focaliser sur l'essentiel, à organiser ses idées, et sans doute à bien d'autres choses. C'est toujours mieux que d'entendre des voix, cela dit.

Mais j'émets l'hypothèse que cela va beaucoup plus loin. Nous avons besoin des autres pour que notre cerveau fonctionne à plein et continue d'améliorer ses capacités, sur plusieurs niveaux. On connaissait déjà les neurones miroirs : ils nous permettent, en observant quelqu'un, de comprendre le geste qu'il produit et de commencer à le mémoriser, même sans jamais l'avoir fait nous-mêmes. Les zones cognitives utilisées par le créateur du geste s'« allument » de la même manière chez celui qui regarde. Cette connexion est déjà une preuve de liens extraordinaires entre individus, voire interespèces. Si je ne vois plus jamais personne, je perds tout ce que sa gestuelle, son être, va apporter à mon cerveau. Je suis encore plus fasciné par les toutes dernières découvertes en neurosciences sur ce que l'on pourrait appeler les « neurones sociaux » du cortex préfrontal : le contexte social semble avoir une influence sur l'apprentissage. Des études ont permis de montrer que lorsqu'un animal est amené à réaliser une tâche, des neurones différents s'activent selon la présence ou non d'un congénère[2]. La présence de l'autre a donc un impact direct sur nos propres perceptions d'une situation.

Ce type de travaux est encore embryonnaire et nécessite des approfondissements considérables, en particulier sur l'humain. Mais ils créent une passerelle avec une idée à laquelle je suis attaché :

l'interconnexion entre cerveaux humains, avec une forme de « mise en réseau » neuronal. Une notion qui me paraît fondamentale pour mieux comprendre les interactions sociales, mais aussi la capacité à nous adapter en groupe et pas seulement en tant qu'individu.

Nous savons encore si peu de chose sur ce cerveau qui fait pourtant de nous ce que nous sommes : notre aptitude à vivre, à penser, cette conscience omniprésente et tellement intangible que la définir est une alchimie où devront s'unir sciences et arts. Certaines capacités ne se limitent sans doute pas, en outre, à notre seule espèce. La chair de poule qui parcourt notre corps lorsque nous éprouvons des sensations uniques devant certaines expressions de la nature, végétales ou animales, n'est peut-être pas uniquement le fruit de nos cinq sens. Que sont ces fameux sixième, septième sens que nous avons tous connus sans pouvoir en construire un portrait-robot satisfaisant ? Et s'ils présidaient tout simplement à la création dans notre cerveau de connexions avec les éléments environnants ? Si, à la vibration d'un animal, répondaient des zones de nos cerveaux qui à leur tour s'« allument » au diapason ? Sans aller jusqu'à la symbiose séduisante que l'on trouve dans le film *Avatar* – les Na'vis se relient à la terre grâce à leurs chevelures –, je pense que les capacités cognitives qui régissent nos relations avec la nature au sens large du terme n'ont été qu'effleurées et sont plus étendues que nous le croyons. Des capacités intimement liées à notre adaptation. Nous les avons peut-être perdues, entravés dans des villes ou des structures qui rompent le lien avec la biodiversité. Nous allons devoir travailler sur cette connaissance, sur ces sens méconnus, oubliés, qui tissent un réseau avec le vivant.

Je ne pensais pas que parler à la collerette de mon sac de couchage me ferait partir si loin dans mes réflexions. Mais perdu au milieu de cette immensité qui me fascine autant qu'elle peut être oppressante, j'ai soudain l'impression de me sentir plus proche que jamais de ce qui fait de moi un humain.

1. Voir entre autres Ethan Kross, « Self-talk as a regulatory mechanism: how you do it matters », *Journal of Personality and Social Psychology*, 2014 ; les travaux de Daniel Swingley et Gary Lupya, « Self-directed speech affects visual search performance », *The Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 2012.
2. Voir les travaux de Marie Demolliens, Faiçal Isbaine, Sylvain Takerkart, « Social and asocial prefrontal cortex neurons : a new look at social facilitation and the social brain », *Social Cognitive and Affective Neuroscience*, avril 2017.

17
Pluie

La pluie est enfin venue. Une seule fois. Elle n'est plus repartie. Elle hésite parfois entre orage violent et crachin mais ne semble pas décidée à se retirer. Dix jours déjà qu'elle offre son abondance tellement nécessaire à la vie. Le paysage a changé. Les rios asséchés se sont remplis, les cuvettes ont retrouvé leurs marais, les branches mortes et les arbres abattus jonchent le sol en plus grand nombre. Même les sons de la forêt sont transformés. Quand je serai de retour à Manaus, plusieurs habitants me diront qu'ils n'avaient jamais vu un tel déluge à cette saison. Le niveau des fleuves principaux est monté de plusieurs mètres en quelques jours et les égouts ont débordé en ville un peu partout. Comme si le ciel voulait rattraper l'arrivée tardive de la saison des pluies.

Il faut se méfier des souvenirs populaires. Des « on n'avait jamais vu cela ! ». La mémoire des hommes ne suit pas la même logique que celle de la nature. Bien sûr, ce n'est pas la première fois qu'autant de pluie tombe en quelques jours sur l'Amazonie. Mais là je suis dessous. Et, à mon échelle, cela change tout. Difficile parfois, avec la fatigue et l'inconfort, d'appréhender l'ensemble de la situation plutôt que la sienne propre. Aux premières heures j'étais heureux comme un gosse de sentir l'eau purifier mon corps de sa sueur, de comprendre enfin ce que voulait dire *pluie* en Amazonie, de voir éclore, presque en accéléré, plantes et bourgeons, d'un mouvement millénaire. Après plusieurs jours, je peine à ne pas être grincheux comme un Schtroumpf grognon. J'en ai assez de la pluie. Elle me tape sur les nerfs et je dois faire de gros efforts pour garder le moral, ne pas laisser les flots emporter ma volonté. Ma progression s'est considérablement

compliquée. La lumière déjà pauvre semble perdre la bataille contre les ombres. Sous la canopée, je ne vois plus grand-chose. Mon ouïe en revanche est durement sollicitée, avec l'impression qu'un seul son a remplacé tous les autres : celui d'une batterie sur laquelle s'acharne un percussionniste démoniaque à huit bras à une telle cadence qu'elle rend inaudibles les nuances. Assourdissant jusqu'à la folie. Je ne m'entends plus parler.

Plus un pouce de terrain sec et des marécages un peu partout ralentissent beaucoup la marche. Mes affaires sont détrempées. Mes équipements, qui commençaient à s'alléger du poids de la nourriture consommée, se sont tellement gorgés de liquide et de boue qu'ils pèsent plus lourd qu'au démarrage. À lui seul, mon gros sac à dos de trois kilos et demi habituellement en fera plus de neuf au retour. Et c'est le cas de bon nombre de mes affaires. Déprimant ! Le plaisir de se délester d'un peu de poids jour après jour disparaît. J'essaye de maintenir les éléments vitaux au sec : les affaires pour dormir ; les instruments de mesures scientifiques ; la petite trousse d'urgence que j'ai toujours sur moi qui contient un couteau multilame, de quoi faire du feu en toutes conditions (ou presque), une boussole avec miroir, un sifflet strident, de quoi poser des collets ou pêcher et quelques autres indispensables. Tout ce qui est essentiel et devrait me permettre de survivre en cas de besoin. Mais je n'ai rien pour arrêter la pluie.

Ma peau s'est ramollie, flétrie, presque partout. Plus encore aux pieds. Ils macèrent toute la journée dans mes chaussures montantes fermées et se desquament de plus en plus : les chairs profondes sont peu à peu atteintes. Je prends chaque soir le temps de les masser pour mieux faire circuler le sang, prévenir les trop fortes blessures, moisissures, et m'assurer qu'ils peuvent encore remplir leur office. Voir mon corps se transformer, perdre du poids, s'émacier, se marquer de lésions, provoque des réactions ambivalentes entre crainte et fascination, envie de le protéger ou voir jusqu'où cela peut aller. Quelle limite de dégradation peut supporter un corps, un esprit ? Comment me protéger d'un environnement omnipotent qui englobe tout, qui pénètre tout, qui détruit mes chairs en profondeur ?

Je m'interroge sur les peuples indigènes qui vivent dans ce même univers sans se faire dévorer. Comment leur peau s'est-elle adaptée, quelle génétique, quelle cognition, sont les leurs ? La plupart du temps, ils évoluent nus, ou habillés de vêtements amples et de sandales ouvertes. Les

Kaweskars de Patagonie aussi avaient fait le choix de vivre nus, et dans des conditions autrement plus violentes. Mes bonnes chaussures de cuir montantes à clapet d'évacuation d'eau sont sans doute efficaces contre les bestioles au sol – serpents, scorpions et autres – mais mes pieds y marinent joyeusement. Nos vêtements, aussi utiles soient-ils, nous ont également coupé des réalités du terrain et fait perdre notre endurcissement, nos habitudes d'interactions directes avec les milieux naturels. J'alterne finalement chaussures et sandales pour un résultat qui semble prometteur. Mes pieds s'en portent mieux. L'essentiel est là.

Car je ne vais pas non plus rester sous ma bâche en permanence. Ainsi va la forêt. Ainsi vont les milieux extrêmes. Le choix se fait souvent entre ne rien faire, calfeutré dans sa tente, en espérant que la crise passe, ou accepter l'inconfort et une part de risque. Pas n'importe quel risque néanmoins. Parfois, la patience est le seul atout à notre disposition. Lorsque le vent rugit démesurément en Patagonie ou au plus fort de la chaleur en Iran, progresser n'aurait été qu'une folie comparable au jeu de la roulette russe avec cinq balles sur six dans le barillet. Folie. Même rester protégé dans de telles conditions représentait un danger suffisant. Savoir attendre, des jours durant parfois, devient le véritable acte d'héroïsme. Chacun de nos gestes contient son équivalent en risque. Plus le geste est ample, plus le risque augmente. Pour éliminer le risque, il faut arrêter le geste. Tous les gestes. Jusqu'à celui de respirer. L'ultime sécurité pour vivre sans risque, c'est mourir. J'aime bien vivre. Alors je prends des risques. J'en accepte les bénéfices – ces flux de dopamine et d'adrénaline qui me procurent une impression agréable et me permettent de me dépasser – comme les inconforts, à l'image de cette humidité qui transperce chaque pouce de vêtements, qui ramollit mes chairs jusqu'à les pourrir.

Accepter. J'en reviens toujours à cela. Les risques. Les conditions. Les réalités. La puissance de ce simple mot me fascine parfois. Accepter l'instant, avec l'ensemble de ses conditions, tel qu'il est. Sans cela, je m'épuise à lutter contre quelque chose que je ne comprends pas ou sur lequel je n'ai aucune prise. À vouloir lutter contre le vent, contre la pluie, on perd son âme. Me plaindre du temps ne le fait pas changer mais lui donne le pouvoir de m'affecter en me faisant perdre mon énergie. Je ne me résigne pas. Ce serait perdre espoir. Je n'abandonne pas. Ce serait rester sous ma bâche. J'accepte les faits, les situations pour ce qu'ils sont. Sur quoi ai-je prise ? Sur quoi n'ai-je pas prise ? Je peux essayer d'arrêter la pluie : me

concentrer en lui intimant l'ordre de stopper sa chute ; faire la danse de la sécheresse ; chanter faux en lui promettant que je me tairai si elle arrête. Bon. OK. Je n'ai pas d'influence sur la pluie. J'en ai cependant sur moi. Sur ma manière de me déplacer, ma capacité à focaliser mon attention sur d'autres éléments. Accepter est peut-être la matière première, la base absolue, pour dépasser les situations en évaluant clairement ce sur quoi on a un levier et sur quoi on s'acharne pour rien. La pluie est toujours présente. Elle reste désagréable, mais elle ne m'affecte plus.

Alors je sors. Je plie mon matériel. Je reprends mon chemin. J'arrache au monde un peu de son essence de vie. Je m'offre un espoir en riant de ces déluges. Je cesse de regarder le sol animé des gouttes qui le bombardent. Je relève la tête pour capter les moindres mouvements de lumière des rares rayons qui franchissent les nuages et la canopée. Je prends le temps de regarder insectes et autres animaux faire preuve de trésors d'imagination pour se protéger ou qui au contraire ne font rien, les habitués fatalistes. J'écoute avec plus de soin ces sons cachés des ruissellements.

Sans la pluie, la forêt est une magie sonore. Au début, je croyais l'orchestre cacophonique. Il est en fait un mélange de mille solistes où chacun trouve sa place. Selon l'heure de la journée, les uns ou les autres chantent ou grognent, comme une partition bien réglée. Les flûtistes du matin ne sont pas les contrebassistes du soir. Certains sont mélodieux comme une caresse pour les tympans lorsque d'autres sont rudes comme la vibration de la coupe d'un tronc dans une scierie. Chacun a sa place, son espace et son heure. Le temps m'apprend à les reconnaître. Les bruits de certains animaux grégaires sont tellement caractéristiques que j'ai un jour retrouvé mon camp alors que je tournais en rond en entendant soudain le sifflement d'un oiseau qui nichait dans l'arbre au-dessus de mon hamac. L'identité d'une forêt tient peut-être plus à ses sons qu'à ses caractéristiques visuelles. Sous le déluge, ils se transforment : plus forts, plus précis, comme pour se glisser entre les drapés de pluie. Ils sont toujours là. Il faut seulement mieux les écouter.

Les périodes de la journée, les couleurs visuelles et sonores, les intensités... Toute la jungle s'est mise au diapason de l'éternel recommencement des saisons. Une fascination qui me distrait. Plus les conditions deviennent violentes, plus je dois quêter ces instants : cette magie qui surgit à tout moment mais que je ne sais pas encore toujours voir.

Après ces quatre traversées d'Adaptation 4 × 30 jours qui ont dépassé en démesure tout que j'avais connu, qui m'ont poussé dans mes ultimes retranchements, au bout de mes capacités, j'apprendrai ce que je n'ai fait qu'effleurer jusqu'ici dans ma vie : accepter et chercher à trouver le merveilleux, même au pire moment, est un travail de chaque instant, un véritable apprentissage qui au fil du temps deviendra une habitude, un réflexe salvateur.

La pluie tombe encore. Mais elle n'est plus mon seul univers. Je lutte. J'admire. Je ressens. Je vis. Peut-être que je m'adapte, finalement.

Les débordements d'eau ont aussi parfois un avantage. Dans la seconde partie de ma traversée, où se trouvent de multiples petits rios et marécages, je peux me servir plus régulièrement de mon raft. Ma moyenne augmente d'autant et je trouve un certain plaisir à cette progression alternée de marche et de navigation. Elle m'offre un rapport plus ouvert avec la forêt. Malgré sa violence, sa lutte pour la survie entre espèces, son humidité intense aux chaleurs pesantes, la jungle n'en reste pas moins un milieu bouillonnant, où tout reste possible. Même dans les pires conditions. Alors que c'est l'environnement que je connaissais le moins, j'ai pourtant toujours ressenti que l'on pouvait y vivre, même à long terme, contrairement au désert iranien. Je m'y suis presque senti le bienvenu. On peut y poser ses rames et y trouver sa place. Mes douleurs, mes frayeurs, mes doutes ne venaient que de moi. Je n'y ai pas seulement acquis de nouvelles capacités adaptatives. J'ai appris à l'aimer !

18
Lumière

La nuit n'a pas encore laissé place à la pénombre. Quelques ombres commencent à peine à nuancer les profondeurs de l'aube. Allongé sur le dos, j'ouvre les yeux après une nuit agitée. La forte pluie accompagnée d'un vent rare au milieu de la forêt a fait pénétrer l'eau partout, y compris dans mon hamac. Plus mouillé que jamais, j'ai eu du mal à dormir d'un sommeil aux nombreux songes. Je suis surpris du nombre de rêves que j'ai faits. Cela ne m'arrivera dans aucun des trois autres milieux. Pas le moindre souvenir de mes déambulations nocturnes. Là, pas un matin sans images animées vivaces trottant dans ma tête, de toutes situations, des plus insolites et surréalistes aux souvenirs d'enfance revisités. Pourquoi ce monde végétal m'offre-t-il tant de souvenirs oniriques, alors que ce n'est que très rarement le cas lors de mes autres expéditions ? Parce que ce milieu fermé offre plus de latitude à l'imaginaire ? Parce que j'y dors mieux ? Dans 80 % des cas, nous nous souvenons de nos rêves lors d'un réveil au moment du sommeil paradoxal. Ceci explique peut-être cela. Dans les grands froids sibériens que je vais vivre et les froids humides de Patagonie, entrer en phase de sommeil paradoxal est presque impossible en raison des conditions qui demandent trop d'énergie au corps pour le laisser totalement se détendre. Les données iraniennes à ce sujet n'ont pu être prélevées correctement, mais il est tout à fait probable que le phénomène ait été le même. Cela veut-il dire qu'ici je parviens plus facilement à cette phase paradoxale ? Et qu'en raison de mon fonctionnement de périodes veille/sommeil courtes pour garder un œil sur les événements de la nuit, je me réveille souvent lors d'une

de ces phases ? Possible. Mais pourquoi ces rêves si différenciés, qui oscillent du très réaliste au totalement fantasmagorique ?

J'ai également à deux reprises, au début de l'expédition, rêvé de manière très précise aux mouvements de ma machette. Je la voyais, comme maniée par un bras indépendant de mon corps, couper au ralenti des fougères ou des branches en refaisant le geste plusieurs fois avec des angles différents. Comme si je cherchais à optimiser ma manière de l'utiliser. Était-ce simplement ce travail du sommeil paradoxal durant lequel le cerveau consolide la mémoire des informations qui lui paraissent importantes à long terme ? L'activité cérébrale peut devenir très intense durant ces phases, avec sans doute des « reprogrammations du cerveau ». Et d'autres séquences du sommeil permettent le repos, la fixation d'événements. Manier ma machette avec un meilleur rendement est en effet fort utile. Mais peut-être aussi que le besoin d'apprendre à m'en servir avec plus de précision a poussé mon cerveau à imaginer divers scénarios pour perfectionner ma gestuelle. Je suis avec beaucoup d'intérêt les travaux de Stephen LaBerge et d'autres équipes au sujet du rêve lucide : cette idée que, dans une certaine mesure, l'on pourrait diriger volontairement ses rêves pour obtenir par exemple un meilleur apprentissage. Sans le préméditer ni le savoir, ai-je utilisé cette technique pour parfaire ma manière de progresser ?

Les rêves m'intéressent car on ignore de nombreuses choses à leur sujet. On ne sait pas encore, notamment, à quel moment ils se forment exactement. Leurs survenances, souvenirs, typologies, demandent encore de nombreuses recherches. Mais je pense qu'ils peuvent avoir une influence sur nos capacités adaptatives. Ce que je ne peux faire de jour par ma volonté se construit pendant la nuit. Ma logique et mes émotions renforcent potentiellement, durant le sommeil, les zones du cerveau nécessaires pour vivre de nouvelles situations. Les rêves sont peut-être des indicateurs, sinon des messages, que nous fait passer notre inconscient vers le conscient. Mais aussi une force extraordinaire d'apprentissage. Je fais pour cela un suivi aussi précis que possible de mes rêves. Mais nous ne pouvons pas encore, à ce stade de nos capacités de mesures sur le terrain, corréler cela à l'activité cérébrale mesurée.

Et ce matin, lorsque j'ouvre les yeux, je ne sais plus vraiment où je suis. Encore dans un rêve ou déjà dans la réalité ? Voilà une douzaine de jours que je n'ai pas entendu cela : un étrange silence. Trop parfait pour être réel.

Ni pluie. Ni vent. À peine, mais si peu audible, le lointain ronronnement de la forêt. Je reste allongé, sans bouger, à regarder les ombres qui lentement s'imposent entre les arbres. Je suis bien éveillé ! Il ne pleut plus. Sauf que, soudain, un peu plus loin, la cime des arbres commence à bruisser. De plus en plus violemment. Cela s'approche de moi. Le vent qui se lève en bourrasques avant le retour de la pluie ? Le faîte des arbres s'agite de plus en plus fort, de plus en plus proche de moi. Je ne sens pourtant pas la moindre parcelle d'air sur ma peau. La chaleur est au contraire pesante, sans un souffle pour brasser les humeurs. Inquiétude. Je les entends alors entre les mouvements de branches. Je me précipite hors de mon hamac en prenant tout de même soin de vérifier que rien ne se balade sous mon camp. Le sol a déjà absorbé les pluies de la nuit. Pieds nus, torse nu, j'observe la canopée que les premiers rayons du soleil éclairent d'une lueur évanescente délicieuse. Ils sont soudain au-dessus de moi : des centaines de singes. Une véritable horde qui passe bruyamment en se chamaillant, s'attrapant les uns les autres, criant, comme une bande de loubards, ne se souciant de rien d'autre que d'eux-mêmes à la manière de la chanson « Quand on arrive en ville[1] ». Je suis presque certain que quelques-uns chantent d'ailleurs. J'admire cette équipée frénétique de vivacité jusqu'à ce que les derniers bruissements aient disparu.

Puis, comme par contraste, je vais tranquillement préparer mon petit déjeuner que je peux prendre, pour la première fois depuis longtemps autrement que blotti sous ma bâche.

*

* *

Le ciel s'est nettoyé de tous ses nuages. Les lumières chatoyantes dessinent sur la forêt mille nuances de vert. L'activité est fébrile. Les insectes et libellules bourdonnent partout. Chaque fougère, buisson, arbre semble bomber le torse en s'étirant après avoir courbé l'échine sous les trombes d'eau des derniers jours. Devant mes yeux émerveillés, je vois le réveil d'un univers. Je le comprends. Je fais de même. Je marche d'allégresse. Au vingt-septième jour en Amazonie, dont plus de la moitié de déluge, je ressens une fatigue lancinante dans l'ensemble de mon corps. Une fatigue physique aussi bien que mentale qui peut amener rapidement à une

erreur fatale. Disposer d'un jour un peu plus facile pour progresser n'est pas de refus. Et j'en profite au maximum.

Cette fatigue est l'une des deux raisons de mon choix des périodes de trente jours pour chaque parcours. Avoir le temps de passer par les différents cycles possibles : entrer dans un milieu en étant a priori inadapté. Je le subis durant les premiers jours, de manière plutôt violente étant donné les conditions choisies. Une période durant laquelle je me sens totalement inapte, à la limite de la ligne rouge où le basculement vie/mort devient réel, sensation de sombrer de manière inéluctable sans pouvoir freiner la chute. Dans un même temps, je trouve petit à petit de nouvelles stratégies, de nouvelles capacités et manières d'agir qui me permettent de commencer à mieux vivre la situation, jusqu'à parvenir à une forme d'adaptation face aux éléments. Je me sens alors mieux, voire bien, et je peux à nouveau agir totalement. Mais les éléments restent extrêmes et fatigants. Aussi, avec les jours qui passent, j'arrive à un stade où la fatigue prend le dessus, où je me retrouve à nouveau en déficit par rapport aux événements. C'est ce que je suis en train de vivre et ce que j'ai ressenti dans chacun des milieux, avec des délais plus ou moins longs.

Cette durée d'un mois a été choisie également en raison de la difficulté à se la représenter dans le temps. Modéliser intellectuellement une semaine est relativement aisé. Dans une situation difficile, se dire « OK, ça va durer une semaine, sept jours, ensuite j'en suis sorti » est possible. Une semaine, c'est une période très tangible pour nous. On peut projeter clairement ce qu'il faudra supporter, mais aussi la récompense qui se trouve au bout : l'arrêt des contraintes et donc de la souffrance associée. Faire la même chose pendant un mois est beaucoup plus compliqué. Subir une souffrance et se dire « oh, pas d'inquiétude, je n'en ai que pour vingt-cinq jours » est pratiquement impensable. Même si l'on comprend techniquement ce que signifie « vingt-cinq jours », les sensations et les émotions restent tout à fait abstraites. Le délai paraît, dans un certain sens, infini. C'est exactement ce que je vis dans ces milieux. À aucun moment je n'ai vraiment réussi à focaliser mes pensées sur cette notion de nombre de jours. Même à ce stade, même alors qu'il ne me reste que quelques jours à passer ici, que je sais que cela va se terminer, ma fatigue m'empêche de vraiment en saisir tout le sens.

Ma marche du jour est largement récompensée. Après une zone de forêt moins dense, soumise à des crues régulières, je débouche brusquement sur une plage au bord du rio Negro. Un pas me fait passer soudain d'une face à l'autre d'une même pièce. L'enfermement, la pénombre et la moiteur dense d'un côté, l'immensité, un ciel sans nuages et une lumière écrasante de l'autre. Mon cœur s'accélère. La beauté de la forêt est toute de vie animale et végétale. La beauté du fleuve toute d'espace. Il se languit sur plus de quatre kilomètres de large longé de barrières vertes de part et d'autre. Le ciel, que je revois pour la première fois dégagé, est d'un bleu délavé qui me semble aussi profond que l'espoir. Je m'approche du bord de l'eau sur une plage rocheuse teintée d'ocre, de vert et de jaune scintillant au soleil. Je pose mon sac. Me débarrasse de mes vêtements. Et je cours à l'eau.

Il me reste environ quatre-vingt-dix kilomètres de navigation sur le Negro pour rejoindre Novo Airão, le village où je terminerai cette étape amazonienne. J'ai parcouru jusqu'ici un peu moins de deux cents kilomètres au creux de la forêt, entre marche et navigation. Environ quatre-vingts kilomètres en pleine forêt à un rythme proche des cinq kilomètres par jour au final, et le reste à l'aide de mon raft Alpacka, entre rivières, petits méandres de rios et zones marécageuses. Presque tous les jours, l'humidité relative est montée entre 90 % et 100 %. Les pics de température ont été de 44 °C en journée, avec l'ensemble des jours au-dessus de 37 °C. Une belle étape que les flots du rio Negro semblent effacer petit à petit de mon corps. Je suis heureux d'arriver au bout et j'ai très envie de retrouver une autre voix humaine que la mienne. Mais une part de moi serait prête à rester ici.

Ce soir, une petite bruine vient se rappeler à moi. L'accalmie ne durera pas. La pluie accompagnera encore souvent mes derniers jours amazoniens sur ce large fleuve où je commence à apercevoir quelques navires au loin. Je ne suis plus tout à fait seul. Il me faudra trois jours jusqu'à Airão avant de reprendre le cycle infernal du retour, des études, du changement d'équipement. Puis déjà de repartir une dizaine de jours plus tard pour ma dernière étape, la Sibérie. Je ne veux pas encore m'imaginer les conditions que j'y trouverai, si éloignées de ce que je vis en ce moment.

La bruine cesse alors que le soleil commence à s'étirer pour se coucher en dessinant un arc-en-ciel au-dessus du fleuve, comme une arche d'honneur pour le sublimer. Les lumières ondoyantes sur les eaux du fleuve racontent mille histoires d'un conte féerique universel. Il me rappelle la Patagonie.

Des univers tellement différents, aux conditions de vie foncièrement opposées. Mais un même monde. Le nôtre.

1.. « Quand on arrive en ville », chanson de Luc Plamondon et Michel Berger dans *Starmania*, 1978.

19
Iakoutie

Comment, mais comment vais-je pouvoir faire ? La question ricoche dans toutes les zones de mon cerveau, comme si elle espérait se voir souffler la réponse par l'une d'entre elles. En vain. Je doute d'ailleurs qu'elle puisse la trouver vraiment en moi. Je n'ai jamais connu cela. J'aurais pu le dire pour chacun des environnements de ce projet Adaptation, excepté la Patagonie. Mais ici, la démesure est encore plus totale. Je suis sur la rivière Toumara[1], dans les monts de Verkhoïansk de la région autonome de Iakoutie[2], à plus de mille cinq cents kilomètres au nord du lac Baïkal, proche du cercle arctique. Et j'ai froid. Très froid. Un froid que je n'avais encore jamais connu. - 53 °C. Pas une température exceptionnelle. Je sais que dans cette poche sibérienne qui confère à cette région le statut de second lieu le plus froid sur terre après le grand plateau central antarctique, le mercure du thermomètre peut encore largement chuter. Je le sais. Mais je ne veux pas y penser. Ne pas y croire. Là, je fais un déni, voilà tout. Alors que je m'échine à monter ma tente avec mes gants trop épais, la pensée de cette température qui va continuer à descendre durant la nuit est au-dessus de mes forces. Mes doigts sont maladroits. J'ai perdu presque toute sensation dans les phalanges intermédiaires et distales de mes deux mains qui peinent à manipuler les objets. D'un geste, je casse les stalactites de glace qui s'accrochent à mes sourcils et obstruent ma vision. Ma respiration se congèle tellement rapidement en sortant de ma bouche que tout est glace autour et sur mon visage.

Je me sens tellement fatigué. J'essaye d'attraper au vol l'autre pensée qui rebondit dans ma tête pour la bloquer avant qu'elle ne corrompe toutes les

autres de son fiel destructeur, mais sans beaucoup succès : je n'aurais jamais dû repartir. Bravo. Voilà une pensée constructive qui va m'aider à tenir pendant la nuit qui s'annonce comme l'une des plus froides de mon périple !

Il faut dire que rien ne s'est passé comme prévu pour ce dernier départ.

*

* *

Je n'ai pas vraiment réussi à me reposer durant l'interétape en France. Mes équipes ont bien travaillé. Grégoire Chéron, notre attaché de presse, et Bruno Valentin et Julien Pannetier de l'agence photographique Zeppelin, coordonnés par Jérémy et soutenus par la bienveillance de Louis Bodin, parrain de l'expédition, et Sylvie Pinatel du journal de 20 heures de TF1, m'avaient concocté un beau programme média, avec des plateaux de télévision et des radios presque tous les jours. J'ai dû faire des passages en Suisse et à Caen pour évaluer de nouveaux protocoles. Et bien entendu la mise en place de l'expédition en Sibérie n'a pas été de tout repos. Les Russes sont aussi merveilleux sur le terrain que complexes dans le travail à distance. Une fois encore, nous constatons que le monde des promesses et celui des réalités ne vivent pas dans le même système solaire. Il a fallu des trésors de patience et de nombreux échanges pour revenir sans cesse au projet initial – m'amener au pied de ces monts, à l'endroit le plus froid et isolé – et non suivre les idées de notre référent qui se résumaient à peu près à la même chose : rester proche de Iakoutsk, plus facile d'accès et sécurisé.

Tout semblait réglé au moment où je suis arrivé à Iakoutsk accompagné de Mélusine et Lucas avec le vol Aeroflot en provenance de Moscou. Le froid s'est fait sentir avant même que les portes de l'avion ne s'ouvrent. En moins de temps qu'il n'en faut à Harry Potter pour prononcer un sort avec sa baguette magique, l'ambiance dans l'avion s'est transformée. Légèrement habillés pour les sept heures de vol, tous les passagers se sont métamorphosés en une version colorée de bibendums à grosses doudounes coiffés de chapkas pimpantes. Plusieurs femmes arboraient d'imposants manteaux de fourrure qui les couvraient de la tête aux pieds. Les visages disparaissaient sous les écharpes et les cagoules dans la file qui s'est étirée pour sortir de l'appareil. Une transformation qui m'a fait penser, pour des raisons différentes, à l'arrivée en Iran où les cheveux des femmes se couvrent, les vêtements amples remplacent les tenues moulantes et les bras

et jambes des hommes s'effacent sous les manches longues. Si l'habit ne fait pas le moine, il indique du moins le lieu où nous atterrissons.

Nous nous engouffrons à notre tour dans la capitale glacée de Iakoutie. Un nom dont les vastes territoires, à cheval sur le cercle polaire arctique, et coupés du monde, me font rêver depuis longtemps. Avec moins d'un million d'habitants pour une superficie de plus de trois millions de kilomètres carrés, c'est l'un des territoires les moins densément peuplés du monde, avec 0,31 habitant au kilomètre carré. Dix fois moins que la Patagonie. Comme toujours, c'est dans les centres urbains que la majeure partie de la population se regroupe et plus d'un tiers vit dans la capitale, Iakoutsk. La ville congelée. Le parc d'attractions pour enfants est taillé dans les glaces de la Lena, le marché aux viandes et aux poissons est à ciel ouvert – pas besoin de chambres froides –, les passants se regardent pour s'assurer, l'un l'autre, qu'ils n'ont pas un début de gelure sur le visage.

La grande glacière est une ville chaleureuse. Mais c'est aussi une aberration dans son fonctionnement. Petit fort avancé pour que le tsar puisse prélever ses impôts sur les rares populations yakoutes, évènes et autres, la ville voit son sort scellé dans les années 1880 par la découverte de gisements d'or. La population n'a cessé depuis d'augmenter, favorisée par la création du goulag sibérien de Staline. L'un des plus grands meurtriers de l'histoire a déporté des Russes par milliers dans ce no man's land glacé pour y construire des chemins de fer et des routes, dont la fameuse Kolyma R504, la « Route des os[3] » qui relie Iakoutsk au port de Magadan donnant sur la mer d'Okhotsk. Celle liaison a favorisé la création de mines et la richesse de la région qui perdure encore aujourd'hui.

Mais faire vivre près de trois cent mille personnes sur un pergélisol dur comme de la pierre, sous des températures hivernales moyennes de - 40 °C n'a rien d'évident. Les énormes conduits sous pression du chauffage collectif, qui courent le long des rues en laissant échapper quelques volutes de vapeur qui gèlent instantanément, en sont le symbole. Les voitures qui tournent vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour maintenir les moteurs en état de marche aussi. Cette fascinante féerie glacée au bord de la Lena est une aberration écologique. L'adaptation humaine s'est faite ici, comme dans bien des endroits extrêmes où la vie est sinon impossible du moins terriblement difficile, à grand renfort de structures surchauffées qui défient l'entendement. Alors que l'extérieur flirte avec les - 45 °C, l'intérieur des maisons est souvent chauffé à plus de 25 °C, comme pour créer un cocon de

bien-être enveloppé de chaleur. Le prix du charbon et de l'essence, favorisé par les aides, permet cette existence qui serait sinon impensable. Je me questionne toujours sur ces villes qui ont poussé là où seuls quelques peuples à la population peu nombreuse avaient réussi à s'adapter sans détruire leur propre environnement.

Surprise ! Notre référent local ne croyait pas que je voudrais vraiment partir vers les montagnes... Il n'a pas préparé le déplacement, pensant que quelques jours au sud de la ville me suffiraient. Le disque est décidément rayé. Je ne parviens pas à savoir où sont passés les milliers de dollars envoyés au préalable pour l'organisation, mais j'ai dans l'idée que ses poches sont grandes. Il nous trouve finalement un transport vers les monts et nous faisons quelques ultimes achats et préparatifs.

Deux jours plus tard, bien avant l'aube, un combi Uaz vient nous chercher pour huit heures d'une route qui se perd dans le blanc, entre rivières figées et forêts immaculées. Peu d'arrêts. L'un – que ne rate aucun véhicule – pour apaiser les esprits, près d'un cabanon qui les abrite. L'autre pour avaler en quelques minutes une soupe de réconfort. Comme pour les autres milieux, cette succession d'étapes est une plongée vers un ailleurs où ne vivent que les ombres de mes espoirs. Une parenthèse d'oubli où passé et futur ne forment plus qu'un présent dans lequel je vais tenter de trouver ma place. Elle m'arrache un peu plus à la vie pour entrer dans un monde où mes plus folles terreurs et mes plus incroyables bonheurs vont se défier, s'affronter, fusionner, parce qu'ils sont une seule et même entité. Un temps d'unification de l'être. Savoir que je vais plonger dans l'abîme mais que chaque parcelle du corps et de l'âme, chaque doute et chaque envie, œuvreront vers un même but : en ressortir.

La route s'achève au village reculé de Segyan-Kyuyol, au pied des monts de Verkhoïansk. Quelques dizaines de personnes y vivent recluses durant l'hiver. Une vingtaine d'habitats. Personne dans les rues. Seules les rafales et divers grincements occupent l'espace. Un Far-East perdu dont les stalagmites glacées et les grêlons font office de cactus et de poussière transportée par des vents qui ne se lassent jamais de visiter ces lieux oubliés de l'univers.

Des motoneiges remplacent le camion pour l'ultime étape. Elles nous mènent sur une rivière gelée s'enfonçant dans les montagnes jusqu'à une cabane dont se servent les pêcheurs en été. C'est là que je vais débuter mon

parcours dans les monts de Verkhoïansk. J'ai plusieurs options de trajets que j'ai repérés sur des cartes russes plus ou moins précises et des images satellite. Je ne sais pas encore exactement par où je passerai car personne n'a pu me donner d'informations sur ces montagnes en hiver. J'évaluerai les possibilités au fur et à mesure en fonction de ma vitesse de progression.

Mais à la roulette russe de mes expéditions, rien ne va plus. Je commence à vomir régulièrement. Depuis mon arrivée en Sibérie, je me sens mal. J'ai mis cela sur le compte de la fatigue et de la violence des changements. Depuis les fortes chaleurs iraniennes je suis passé par les froids humides de Patagonie puis la chaleur moite d'Amazonie pour me retrouver dans ces froids extrêmes. Faire le yoyo en quelques mois de + 60 °C à - 50 °C, de 2 % à 100 % d'humidité, en plus des autres facteurs environnementaux n'est peut-être pas idéal pour le corps, après tout. D'autant que nous manquons de données. Après de nombreuses recherches, nous avons constaté que personne n'avait encore réalisé une telle succession de changements, avec autant de contraintes, en si peu de temps. Mais comment comprendre notre capacité d'adaptation à l'instabilité – nous allons en vivre de plus en plus dans les périodes à venir –, sans nous y confronter concrètement ? Le problème était, sans avoir de retour d'expériences préalables, de déterminer une période entre chaque étape assez courte pour vraiment éprouver les bouleversements et assez longue pour prendre assez de repos : la fatigue ne devait pas trop impacter les résultats du milieu suivant. J'ai choisi quinze jours entre chaque traversée de trente jours. Mais je n'avais peut-être pas assez considéré la violence des conditions naturelles et de mes trajets, ni l'intensité des périodes en Europe.

C'est la bérézina ! Je rejette tout ce que je mange, je ne parviens pas à dormir. Des pics de fièvre me saisissent sans prévenir. J'essaye de me ménager, de faire bonne figure sur les images que nous devons réaliser avant que les cadreurs ne repartent. Je manque de force. Comment assurer l'apport en calories considérable que demande un tel milieu si je ne peux pas m'alimenter ? Je tourne en rond dans ma tête. Un tel froid ne pardonne rien. Je dois ingurgiter un minimum de cinq mille calories pour emmagasiner assez d'énergie et espérer ne pas commettre d'erreurs. Venir ici au mieux de sa forme est déjà se mettre en danger. Poursuivre en étant diminué est une folie. Mais je suis là. Si près du but ! L'Iran a été écourté mais l'intensité du vécu a permis de réaliser la plupart de nos protocoles. Il

ne me manque que la traversée de ce milieu. L'ultime étape. Je ne veux pas renoncer. J'en parle à Mélusine :

« Qu'est-ce que tu en penses ? Je continue ?

— Tu en as vraiment envie ?

— Oui. M'arrêter ici serait terrible. Mais dans mon état... »

Elle me regarde de son air le plus gentil sans cacher une peine teintée de crainte. Elle est exploratrice. Des centaines de personnes avec qui j'ai mené des expéditions, elle est l'une de celles qui m'ont le plus impressionné par sa facilité à comprendre un terrain et à nouer des liens avec les populations. Elle a connu le vortex de ce fil entre la vie et la mort lors de la perte de son kayak en Patagonie. Ce moment où tu ne peux compter que sur toi pour terminer du bon côté. Cela ne l'a pas arrêtée. Elle est repartie pour mener ses propres expéditions encore et encore, dans les pays les plus difficiles. Elle comprend cet appel que tu crois parfois avoir entendu pour la dernière fois lorsque tu as dû puiser dans des ressources qui devraient rester enfouies, ce besoin profond qui revient pourtant toujours. Elle connaît ce tiraillement qui te pousse vers un ailleurs intangible malgré ce que tu laisses derrière toi. Malgré les gens que tu aimes. Parce que ta quête n'est pas terminée. Elle ne me dira jamais les mots que j'attends peut-être, pour mieux m'en dédouaner. Elle me répond par cette évidence :

« Fait ce que tu penses le mieux. Pour le projet. Et pour toi. »

Lorsque les motoneiges reviennent chercher l'équipe, je monte à bord. L'ensemble du projet ne sert à rien si je disparais...

1. Traduction du russe TYMAPA.
2. Ou république de Sakha, au nord-est de la Sibérie.
3. Elle est appelée ainsi car les os des prisonniers, morts par milliers, ont servi de pavement.

20
Verkhoïansk

L'Amazonie ne s'oublie pas si facilement. Sans doute déçu de me voir repartir si vite, un petit parasite a décidé de rentrer avec moi. Il s'est réveillé quinze jours plus tard. Sympa, finalement : il aurait pu attendre un peu plus longtemps pour se signaler, lorsque j'aurais été profondément engagé dans les montagnes. Ce qui n'aurait pas été malin de sa part. Il aurait alors presque assurément tué l'organisme aux dépens duquel il vivait. Vu mon état, je n'aurais pas eu la force de revenir. Mais c'est lui qui n'a pas survécu ! Quelques doses corsées d'antibiotiques ont eu raison de lui.

Une semaine plus tard, je suis sur pied. Pas encore en pleine forme, mais assez pour prendre la décision de repartir sans attendre. Quelques jours de repos ne seraient pas de refus, mais je n'ai pas le temps. Pour réaliser ces quatre étapes successives, nous avons dû minuter chaque aller-retour pour être dans les milieux au moment des climats les plus extrêmes, soit de décembre à fin février pour la Iakoutie. Ensuite vient le basculement où les températures peuvent augmenter de 15 à 20 °C en quelques jours. Si je ne pars pas immédiatement, je vais me retrouver à cette période, qui n'aurait plus grand-chose à voir avec les conditions recherchées. C'est maintenant, ou repousser cette étape d'une année. Alors c'est maintenant.

Cette fois seul, je reprends le combi Uaz. Huit heures et deux arrêts plus tard – les esprits et la soupe – je débarque dans la soirée à Segyan-Kyuyol ou je retrouve Piotr, le propriétaire des motoneiges et de la cabane, qui réside là depuis toujours. Il est l'un des rares habitants à avoir une activité en hiver. Les autres préfèrent rester reclus durant les grands froids.

Son visage expressif rappelle la mixité russo-iakoute fréquente dans la région. Il exprime de la surprise en me voyant débarquer avec ma pulka, mes skis et tout mon matériel. Il parle iakoute et russe, je parle français et anglais. Nous essayons de nous comprendre.

« Tu es revenu !

— Oui.

— Malade ?

— Plus.

— Assez fort ?

— Ça ira.

— Non. Une vague de froid arrive. Trop dangereux d'aller dans les montagnes. Sans maison, c'est de la folie.

— Une vague de froid ? Plus froid que maintenant ? »

C'est vrai qu'il fait chaud ce jour-là. À seize heures trente, alors que la nuit est tombée, il fait encore un royal - 42 °C. Deux enfants jouent dehors. C'est la fête. Ce n'est qu'à - 46 °C que les écoles ferment et à - 50 °C que toute activité cesse.

« Oui. Trop froid. Dangereux. »

Quand un homme que tu as vu réparer la chaîne métallique de sa motoneige à main nue par - 43 °C te dit qu'il fait trop froid, cela fait réfléchir. Je lui dis que je ferai attention. Je lui montre mes équipements. Une centaine de kilos minutieusement préparés pour ces conditions puisqu'il est très difficile de trouver dans le commerce des matériaux répondant aux aptitudes nécessaires. Mes vêtements ont été transformés : de longues boucles ont été ajoutées aux fermetures pour pouvoir les manipuler avec des gants ; j'ai une veste respirante coupe-vent parfaite pour marcher, vieille de quinze ans mais qui remplit encore son office. Mélusine a cousu un boa de poils autour de la capuche pour garder de la chaleur au niveau du visage ; avec sa sœur, elle m'a également fabriqué des gants en peau de phoque qui reste de loin la meilleure matière pour manipuler des objets dans ces conditions. Vêtements, équipements de progression, cuisine, nourriture, tout a été un peu ou beaucoup modifié pour résister à ce milieu dans lequel tout devient très vite cassant. Mais c'est ma tente qui attire surtout l'attention de Piotr. Il la regarde en secouant la tête.

« Non. »

D'un geste il me montre sa maison d'où s'échappe un épais nuage de fumée à la chaleur alléchante.

« Ça, oui. »

Comme je veux toujours partir, il renchérit :

« Et il y a la rivière. Attention à l'eau. »

Je ne comprends pas vraiment ce qu'il veut dire. Durant le trajet en motoneige nous avons vu au loin des volutes de vapeur qui laissent penser que des courants chauds ramollissent la glace à certains endroits, malgré ses plus de deux mètres d'épaisseur. C'est une des raisons pour lesquelles personne ne remonte trop loin sur la rivière en motoneige. Mais avec ma vitesse de progression, je ne vais pas foncer dedans. Je pourrai facilement les contourner par les côtés.

« Oui je ferai très attention. »

Il insiste cependant à plusieurs reprises sur ce point.

Mais notre langage des signes n'est pas assez performant. Je ne saisis pas tout ce qu'il veut dire. Lorsqu'il comprend que je suis décidé à partir malgré tout, il me prend dans ses bras en me disant « *Davaï*, *davaï* [Va, va] ! »

*

* *

Au-dessus de la plus haute colline que je vois sur la droite, un minuscule éclat apparaît, comme si un ermite venait d'allumer une bougie. Lentement, presque laborieusement, il dépasse la cime en grossissant. Le soleil ressemble à un vieux gymnaste dont la technique mille fois répétée lui permet encore de s'élever au-dessus de la barre, mais dont les forces manquent pour aller haut et tenir longtemps. On l'admire quand même. Parce qu'il illumine nos espoirs. Au dernier jour de la Terre, au dernier souffle, il sera toujours là pour *s'élever un peu*, juste assez pour un dernier salut avant de tirer sa révérence.

J'ai toujours aimé cet instant où pointe la lumière du matin. Même aujourd'hui, alors que ses rayons réchauffent si peu l'atmosphère, il transcende l'atmosphère. Qu'est-ce que j'aime le soleil !

Je me suis arrêté quelques instants. Moins d'une minute. Juste assez pour sentir le froid me saisir en m'obligeant à repartir. Je progresse depuis une heure dans cette pénombre éternelle des matins du Grand Nord sibérien. Enfin ! Enfin cette dernière étape a vraiment commencé. Je suis seul. Je ne savais pas avant mes premiers pas loin du hameau combien j'avais douté. J'en ai pleuré. Deux larmes glacées à peine sorties de mes yeux. Durant la

première heure, j'ai enlevé des couches pour laisser mon corps respirer. Je ne porte plus qu'un sous-pull, une petite polaire et ma veste coupe-vent. Une tenue parfaite pour marcher, bien trop légère pour m'arrêter. À l'euphorie d'être parti et à mon envie de m'abreuver des paysages sous un ciel sans nuage, je dois substituer une concentration attentive. Il faut que je trouve mes marques. Rapidement. Ma fatigue accumulée affaiblit mon corps et mon jugement alors que les températures vont me faire connaître des conditions que je n'ai encore jamais expérimentées.

Je vais devoir augmenter la précision de mes gestes, de mes protections et affiner chaque type de vêtements que je porterai selon les conditions. Le but est simple : ne pas transpirer. Avec ce genre de température, tout gèle vite, très vite, et paradoxalement, l'eau très chaude plus vite que l'eau froide. Qui n'a pas vu ces vidéos impressionnantes d'un bac d'eau bouillante jeté en l'air qui se transforme instantanément en nuage de glace ? C'est l'effet Mpemba, du nom de son découvreur. Il n'y a pas encore d'explication scientifique certaine – plusieurs hypothèses ont été proposées sans qu'aucune n'ait pu être vérifiée, allant de la modification de la viscosité à la diminution de la masse en passant par les courants de convection –, mais le résultat est bien là : la vapeur d'eau se transforme en glace de manière quasi instantanée. C'est très joli. Sauf quand Mpemba s'applique à ma transpiration et ma respiration... Je produis aussi de la vapeur d'eau. Effet surgelé garanti. Cela fait de splendides photos avec un beau visage glacé où barbe et sourcils sont ornés d'admirables stalactites de glace. Mais c'est le vrai danger de ces territoires polaires. Si mes vêtements se mouillent, ils gèleront très rapidement : un beau cocon de glace que je ne pourrai pas réchauffer sans dépenser une énergie considérable. Chaque action, chaque geste doivent être mesurés à l'aune de l'énergie qu'ils vont me demander et de la transpiration qu'ils risquent de provoquer.

L'art de la progression en milieu polaire pourrait relever de l'adage « Hâte-toi lentement ». Tout geste inutile, c'est de l'énergie dilapidée alors que j'en ai besoin pour maintenir mon corps à une température fonctionnelle. Il me faut adopter une attitude presque contre-intuitive. Le premier réflexe face au froid est de bouger le plus possible pour faire circuler le sang et se réchauffer. Je dois au contraire apprendre à doser mon effort, à éliminer tout ce qui est superflu, à ralentir malgré mon envie d'avaler des kilomètres sur ce sol plat de rivière gelée. Agir avec célérité mais jamais trop vite. Je ne pensais pas trouver de similitude entre Sibérie

et Amazonie. Mais l'indolente précision des gestes calculés se ressemble furieusement dans ma manière de progresser. C'est peut-être la caractéristique commune des milieux extrêmes. La précision des gestes, l'éviction de l'inutile, la lenteur active, sont presque toujours des indispensables. On ne court pas. On évite la surchauffe. On réfléchit avant chaque mouvement.

Alors j'avance au pas, un ski après l'autre, suivi fidèlement par ma pulka que je sens chercher sa place dans les anfractuosités du terrain qui oscille entre glace vive, neige croûteuse et congère. Je suis heureux. Après quelques heures, la rivière s'enfonce dans le couloir bordé par ses gardiens millénaires, les monts de Verkhoïansk qui s'étendent en un arc de cercle de plus de mille cent kilomètres, formé par la rencontre des plaques tectoniques eurasiennes et nord-américaines. Les ultimes proéminences du relief vont se jeter directement dans le golfe de Lana, en mer de Laptev. Je n'irai pas jusque-là. Encore moins aujourd'hui.

Je m'arrête très tôt. Il fait nuit vers seize heures trente et je veux prendre mon temps pour monter mon premier camp à la lumière du jour. J'enlève mes skis, je détache ma pulka et j'enfile des vêtements chauds, y compris ma grosse doudoune, pour me mettre au travail. Toutes les manipulations sont compliquées avec les gants. Les clips, les fermetures Éclair, les nœuds, même préparés pour cela, demandent beaucoup de ménagement. Je fixe ma tente au bord de la rivière à l'aide de vis à glace et je jette à l'intérieur mon sac avec le matériel de nuit. Sac de couchage, tapis de sol, vêtements chauds et le matériel scientifique. L'une des opérations les plus difficiles est de gonfler le tapis de sol. Le faire en soufflant par la bouche enverrait de l'air humide à l'intérieur qui gèlerait sans plus jamais ressortir. J'utilise un sac qui pulse l'air par une valve. On le remplit. On replie l'ouverture. On l'écrase pour chasser l'air qui entre dans le matelas. Une opération bien anodine dans un salon, qui prend des allures de sortie spatiale extravéhiculaire dès lors qu'on l'exécute dans une tente par - 50 °C, habillé comme un bonhomme de neige, presque plus gros que l'ouverture de l'abri. Il vaut mieux avoir répété les gestes de très nombreuses fois et connaître chacun d'entre eux pour maintenir son matelas en état durant l'ensemble de l'expédition. C'est souvent le premier élément qui lâche.

La jointure entre le tapis et le sac d'air a tendance à coller, et je manquerai à chaque gonflage de déchirer l'un des deux. Ce qui arrivera finalement au sac vers le milieu du trajet. J'ai aussi un tapis de sol en

mousse expansée. Beaucoup moins efficace pour faire tampon entre le sol et moi, mais mieux que rien en cas de besoin.

Je termine à peine de monter mon camp et m'apprête à faire de l'eau lorsque j'entends le bruit caractéristique et incongru d'un moteur. Cela me dérange. Je suis parti, je dois être seul et l'on m'a dit plusieurs fois que personne ne remontait cette rivière. Petite inquiétude. La scène avec les policiers iraniens me revient immédiatement en mémoire. On ne va pas me refaire le coup ! J'aperçois un nuage de poussière de neige et une motoneige apparaît comme la cavalerie sortant du brouillard après une bataille. Je n'en crois pas mes yeux. C'est Piotr !

*
* *

Piotr arrête son engin à côté de mon camp. Je ne sais quoi lui dire. Il me salue d'un geste avant d'aller voir ma tente. Il secoue la tête en la regardant. Il s'ébroue et se frotte les bras pour m'indiquer la sensation de froid. Il me montre la direction d'où il vient. Mime le fait de dormir. Puis indique avec insistance sa motoneige. La gorge serrée, je lui fais comprendre que je ne veux pas le suivre. Nous ne nous connaissions pas il y a une semaine, il ne comprend pas ce que je fais et sans apprendre le iakoute je ne pourrai jamais le lui expliquer, mais il a pris le temps de venir jusqu'à moi. Cela me touche. Il me regarde, un instant dépité. Puis son visage s'illumine. Il secoue la tête d'un air mi-moqueur, mi-admiratif en lâchant : « *ты сумасшедший, ты*[1]. »

Il sort de sa sacoche une moitié de poisson congelé que l'on mange en raclant de fines lamelles qui fondent dans la bouche et me le tend en disant une nouvelle fois :

« Attention à la rivière. »

Et, sans attendre, il repart comme il est venu, dans un nuage de neige.

Je ne le reverrai plus avant mon retour.

1. Tu es un fou, toi.

21
Entre monts et rivière

Cette première nuit est difficile. Avec - 44 °C à l'intérieur, la tente est à peine 5 °C plus chaude que l'extérieur. Il faut que je trouve la meilleure manière de me positionner. Mon tapis de sol et mon sac de couchage bien rembourrés ne m'empêchent pas de sentir le froid s'installer aux points de contact principaux, surtout aux hanches et aux épaules. J'essaye de m'allonger sur le dos afin d'éviter qu'une partie de mon corps n'appuie plus qu'une autre. La position n'est pas idéale, et cela ne fonctionne pas si bien que cela. Je tourne sur moi-même continuellement pour éviter le refroidissement trop profond d'un membre. L'autre souci, c'est que je respire. On a tous nos faiblesses ! À chaque respiration, j'exhale de l'air chaud et humide qui gèle. Mon visage, ma bouche et mon nez doivent être en dehors du sac de couchage sous peine de le transformer en congélateur. Et malgré les aérations de la tente, des couches de givre se forment sur la toile intérieure.

Cela me rappelle les conseils de mon père qui nous a appris le camping à mes frères et moi. J'ai beaucoup de temps pour penser et me souvenir, puisque je dors peu, plutôt par périodes de somnolence semi-comateuse que d'un vrai sommeil.

« Surtout, ne touche jamais la toile intérieure lorsqu'il pleut. Sinon elle va entrer en contact avec le tissu extérieur et ça va la mouiller, puis mouiller toute la tente. »

C'est devenu une seconde nature chez moi et je me morigène toujours lorsque je déroge par inadvertance à cette règle. Qui est aussi valable ici, pour des raisons différentes. À chaque fois que je touche la toile pendant

mon sommeil, j'ai une petite pluie de givre qui tombe sur moi. Pas super-agréable comme réveil ! Mon nez me pose pas mal de problèmes. Si je le couvre, le tissu s'imprègne de glace et j'ai froid. Si je ne le couvre pas, il est en plein air et j'ai froid. Je ne vais tout de même pas me couper le nez. Je tente diverses solutions pour le recouvrir juste assez, en laissant les voies respiratoires dégagées.

Ce givre pose problème au moment d'allumer mon réchaud dans la tente, même lorsque je le fais dans l'abside. La flamme provoque la fonte et transforme l'intérieur en remake de *Singing in the Rain*[1]. Avant de préparer mon repas du matin, j'essaye donc d'enlever le plus possible de cristaux gelés en grattant la toile. Puis je fais de l'eau en utilisant des morceaux de glace que j'ai préparés le soir d'avant. Dès qu'elle est bouillante, je la transvase dans mes thermos. Une tâche délicate qu'il faut réaliser rapidement pour ne pas perdre trop de chaleur. Puis j'en prends une partie pour réchauffer un repas. Heureusement que personne n'est là pour me voir : la durée entre plat chaud et plat congelé n'étant que de quelques courtes minutes, j'avale mes repas goulûment à grosses bouchées qui se refroidissent un peu plus à chaque cuillerée. Je vais tellement vite que je pourrais participer à l'un de ces horribles concours qui consistent à ingurgiter le plus possible de nourriture dans un temps limité. Après un mois sibérien, mon entraînement sera au top ! Mais je parviens ainsi à me sustenter suffisamment, sans trop de peine ni vraiment de plaisir, alors que c'est en général un moment agréable de mes expéditions. Manger dans un congélateur coupe en grande partie le goût des aliments. Même la plaque de chocolat quotidienne ne m'apporte guère de réconfort, sauf lorsque je parviens à la réchauffer un peu sur le réchaud avant d'en laisser fondre les carrés dans ma bouche. Dans la plupart des cas, elle est tellement froide que le goût est presque inexistant. Alimenté et un peu réchauffé, je commence lentement à plier mes affaires, en faisant bien attention à ne rien casser ou déchirer avec mes doigts maladroits. Le froid rend tout tellement fragile.

Depuis que je suis réveillé, j'entends un faible grésillement. En sortant de la tente, j'ai l'immense surprise de constater qu'il neige. Le ciel s'est drapé de nuages et le sol est recouvert d'une fine couche blanche qui me confirme qu'il ne s'agit ni de grêle, ni de neige soulevée par les vents. Il n'y a qu'une très faible brise, à peine sensible. Je regarde avec incrédulité ces flocons tomber. Ils sont fins, denses, plutôt durs, mais ce sont bien des flocons de neige. Le thermomètre indique - 49 °C. C'est impossible ! Du moins, c'est

considéré comme impossible. Météorologues, spécialistes, amateurs, s'accordent pour dire que la neige ne peut pas se former au-dessous d'une température d'environ - 20 °C. J'ai mal dormi, c'est vrai, mais il est un peu tôt dans cette étape pour que j'aie déjà des hallucinations dues à la fatigue. Je prends le temps de bien observer le sol, les airs et je dois bien accepter cette évidence du terrain : il neige.

Les précipitations durent une bonne partie de la journée, et le phénomène va se reproduire à trois reprises durant mon parcours. Lorsque j'en parlerai à Piotr à mon retour à Segyan, aidé cette fois par une personne comprenant un peu d'anglais pour traduire, il éclatera de rire :

« Il ne pourrait pas neiger durant les grands froids d'hiver ? Ils ne sont jamais venus ici alors, tes amis. »

Ce doit être vrai. Mais voilà le second phénomène physique que j'observe durant ces traversées que je ne m'explique pas. Dans le désert du Lut en Iran, en plein soleil, les rayons n'ont eu aucune incidence visible sur ma peau, ni sur celles de l'équipe qui m'a accompagné durant les trois premiers jours. Alors que mes mains étaient presque toujours exposées et le reste de mes bras couvert, aucune coloration n'est apparue après plusieurs jours. Ni bronzage ni coup de soleil. Un soleil qui ne fait pas bronzer, de la neige à presque - 50 °C... C'est ce qui est passionnant avec ces milieux et la nature en général : ils ne cessent de nous surprendre et remettent en question nos plus profondes certitudes.

Après avoir mis trop de temps pour démonter mon camp, je reprends ma progression. Le paysage change peu maintenant que j'évolue dans les montagnes. Immuables gardiennes du temple, elles veillent sur ce monde glacé où la vie paraît figée à jamais. Elle ne l'est pourtant pas. Au pied des monts, la forêt de bouleaux et conifères s'arc-boute en se murmurant des paroles rassurantes que les brises transportent d'arbres en arbres : « Tenez bon ! L'hiver ne sera pas éternel. » Entre les grands arbres, de denses taillis infranchissables de jeunes pousses capées de neige se serrent les coudes pour tenir les longs mois de froid. Les traces de quelques animaux entre les troncs indiquent bien que je ne suis pas seul à évoluer dans le secteur. Comme pour les jaguars d'Amazonie, j'ai reçu plusieurs avertissements : « Il y a des loups, beaucoup. Ils sont dangereux lorsqu'ils ont faim. Tu as une arme ? »

Non, toujours pas d'arme. Ni de spray anti-loup, anti-ours, anti-vie dont les magasins de chasse et pêche de Iakoutsk regorgent.

« C'est pour les touristes en été. Je ne suis pas persuadé que cela fonctionne vraiment, a admis le propriétaire d'un magasin. Je n'ai jamais essayé. Nous, on préfère nos fusils. En cas de besoin, c'est la valeur sûre. »

Donc les loups m'attendent de pattes fermes ! La réputation du loup est tristement la même dans le monde entier, alors que le nombre réel d'attaques sur l'homme est plus que rare. Et lorsque cela arrive, il s'agit le plus souvent d'animaux enragés. Contrairement au jaguar, j'en verrai à deux reprises. Le premier, immobile à la lisière de la forêt. Blanc et gris, ce grand loup de Sibérie[2] doté de ce regard perçant si intense qui a sans doute contribué à la réputation sanguinaire de son espèce semblait observer son territoire. Petite augmentation du rythme cardiaque malgré tout. Voir un animal sauvage dans son milieu naturel est toujours un moment privilégié qui me fascine, comme si j'étais invité chez lui. Mais à cet instant, je ne peux totalement me départir d'une petite tension. Je suis un peu plus près que je ne le devrais. Le vent qui me fouette le visage a dû couvrir mon odeur. Je m'arrête. Je sens mon cœur battre un peu plus fort. Face à face de deux êtres solitaires. Du moins j'espère qu'il n'est pas que l'éclaireur de sa meute qui va soudainement apparaître derrière lui comme dans les meilleurs films à suspense. Le seul risque serait que des loups à l'agonie soient tellement affamés qu'ils puissent me considérer en ultime recours comme une proie. Le pelage luisant de celui-ci, son attitude assurée n'indiquent pas vraiment la faim. Il m'a d'ailleurs prêté bien peu d'attention avant de se détourner et de s'enfoncer dans les bois.

J'ai aperçu le second de beaucoup plus loin. Il marchait dans la pente d'une colline. Même pas de quoi sortir mon sifflet cent vingt décibels qui s'avère parfois efficace pour repousser les curieux de toutes sortes.

Le danger vient finalement plus de la rivière qui serpente entre forêts et collines. J'ai saisi ce que voulait me dire Piotr, et ce n'est pas une très bonne surprise : la rivière gelée est vivante. Elle fume. Régulièrement, des vapeurs s'échappent du sol, plus ou moins denses, sur des surfaces variables, comme si la glace fondait au soleil. Ce qui, au vu des températures et de l'intensité du rayonnement, est peu probable. Pourtant, sur des secteurs importants, la glace est totalement transformée, ramollie, parfois couverte d'une couche d'eau quand elle n'est pas totalement ouverte.

Par d'étonnants phénomènes géothermiques, des courants très chauds galopent sous le miroir des eaux gelées, fragilisant de manière imprévisible et avec parfois une étonnante rapidité des zones entières de glace. Une véritable plaie pour la progression et je comprends mieux pourquoi personne ne remonte cette rivière en hiver. Des périmètres de fragilité s'ouvrent et se ferment sans logique, rendant le balisage des endroits dangereux impossible. Il m'est arrivé de poser mon camp sur la côte sans pouvoir repartir le lendemain matin car les alentours s'étaient transformés en une compote mal mixée de glace impraticable. Heureusement, vers midi, la glace s'était reformée comme si de rien n'était. J'ai vu à plusieurs reprises des pans entiers de rivière se métamorphoser, comme si une gigantesque bête sous-marine avançant à la vitesse d'un homme au pas avait le pouvoir de modifier la texture du sol. Très impressionnant et terriblement inquiétant. Dire que les deux premières nuits, ignorant de ce risque, j'ai dormi au milieu de la rivière ! J'en ai eu rétrospectivement des sueurs froides.

J'essaye de progresser le plus possible sur les rives pour rester en dehors de ce combat de glace et d'eau. Mais ce n'est que rarement possible. Elles sont généralement couvertes de forêts sibériennes aux fourrés plus densément agglutinés que le public à un concert de Rihanna. Les pentes des mamelons montagneux qui paraissent si paisibles vues d'en bas sont souvent trop raides et minées de pierriers. Mes skis et mon traîneau n'y ont pas leur place.

Alors je louvoie entre ces plaques instables attentives à mon petit jeu, guettant les fumées annonciatrices de chaos. Parfois la rivière est ouverte de part et d'autre de la côte, ce qui m'oblige à m'arrêter pour attendre que la glace se reconstitue. Le plus souvent, je parviens à zigzaguer entre les plaques ramollies et solides, en prenant soin de ne jamais engager mes skis au mauvais endroit Je crains un peu de passer au travers d'une glace devenue trop fine, mais surtout de perdre beaucoup de temps. La seule fois où j'ai dû traverser un passage spongieux, je me suis retrouvé avec un sabot compact de glace formé sous mes peaux de phoque, rendant la progression impossible. Il a fallu décoller les peaux pour les déglacer avant de poursuivre ma route : monter ma tente, mettre en œuvre mon réchaud pour réchauffer la colle et les semelles des skis, recoller le tout du mieux possible, démonter ma tente et repartir. Chaque opération de ce genre est une fatigue supplémentaire que je cherche à éviter autant que faire se peut. Mais la nature décide. Je m'adapte. Ou non.

Le temps couvert entrecoupé de petites précipitations perdure deux jours et je profite ensuite de trois jours splendides. La différence est visuelle plutôt que sensitive, puisque le froid ressenti change assez peu. C'est la grande différence de ce milieu par rapport aux trois autres : une forme de permanence. Il fait très très froid ou très froid, mais jamais mieux. Les températures oscillent entre - 50 °C la nuit et - 40 °C au plus chaud de la journée. Pas vraiment de quoi s'installer tranquillement au bord du chemin pour se dorer la pilule après un bon déjeuner. Il n'y a jamais de vrai répit.

En Iran, la chaleur du jour est fondamentalement insupportable, mais elle est associée à l'idée que, à un moment donné, dans quelques heures, la nuit va apporter une fraîcheur relative qui permettra de relâcher un peu la tension. En Amazonie, la pression du climat et le risque lié aux animaux sont aussi compensés par la nuit, moins suffocante, où j'étais protégé par mon hamac et la moustiquaire. Même la Patagonie, si versatile, si violente, m'a offert de spectaculaires moments d'accalmie. La Patagonie est le bourreau des cerveaux, le plus difficile des quatre milieux, tant la vigilance qu'imposent les changements incessants du climat est épuisante sur le plan cognitif. Le désert est celui qui a provoqué en moi le plus de peur brute avec la pression extraordinaire de la chaleur sur mon corps et ma boîte crânienne. L'Amazonie est le pays des doutes, des sensations lancinantes de dangers qui n'arrivent jamais.

Ici, en Sibérie, c'est l'inconfort physique permanent, sans concession, qui prime et fait que ce milieu est le plus dur physiquement. Rester quelques minutes dehors à - 50 °C et rentrer au chaud n'est pas un problème. Ce que l'on ne sent pas, c'est le temps que le corps va mettre pour réchauffer ses membres et l'énergie qu'il va devoir dépenser. Une dépense énergétique épuisante qui nous fait en général bien dormir. Lorsque l'on est dans l'incapacité de se mettre à l'abri, préserver sa température devient un combat difficile à gagner. Ce n'est pas le froid en tant que tel qui est le plus dangereux. La douleur aux extrémités – les « débattues » lorsque le sang revient dans les membres –, qui envahit parfois tout le corps lorsque les froids sont intenses, est plutôt bon signe. Le vrai risque vient du refroidissement qui s'installe en profondeur, qui glace de l'intérieur au point que le corps ne possède plus suffisamment de calories pour regagner des degrés. On se relève rarement lorsque l'on a sombré jusqu'à cette limite que seules les ombres connaissent vraiment.

Presque à chaque instant, les serres du froid ceignent fermement mes membres, ne relâchant que rarement leur pression pour mieux se raffermir ensuite. Elles marquent le corps de leurs griffes. Elles marquent l'esprit d'une crainte lancinante. Je sais qu'à la moindre défaillance de ma part, la moindre inattention, elles peuvent devenir mortelles. Je dois tout faire pour maintenir ma température dans des limites raisonnables. Je ne peux le faire qu'avec mes sensations. Mon matériel scientifique n'a pas du tout aimé sa première rencontre avec les - 45 °C et plus. Les gélules, que j'avale pour observer les variations de la température centrale, sont bien au chaud dans mon estomac, mais le récepteur de données ne s'allume plus. Porter mes différents capteurs est un problème car chauffer les contacts métalliques demande trop d'efforts à mon corps. Les ordinateurs n'ont fonctionné qu'une session et je n'ai plus assez de sang aux extrémités pour mes prélèvements sanguins. Je m'en doutais un peu mais il fallait quand même essayer pour trouver les axes d'amélioration pour les prochaines fois. Papier et critérium sont redevenus mes outils les plus performants pour poursuivre la compilation de données. Cela fonctionne aussi ! Je note la durée de vie de chaque élément, que ce soit en termes de batterie ou simplement de cassure physique. Tout se détériore si vite.

Et ça ne va pas aller mieux ! Au contraire. Elle arrive finalement durant ma septième journée, en me clouant presque sur place : la vague de froid promise par Piotr.

1. « Chantons sous la pluie », chanson écrite par Arthur Freed, mise en lumière par le film homonyme de Stanley Donen et Gene Kelly, sorti en 1952.
2. *Canis lupus albus*.

22
La vague

Les températures sont une abstraction réaliste intéressante. En parler avec des amis comme avec des inconnus donne toujours des conversations assez tranchées. Chacun a un avis, dicté par sa propre expérience et son propre ressenti. Tout le monde a un jour eu très froid ou très chaud et a éprouvé tout un panel de conditions climatiques : c'est le sujet de conversation le plus universel au monde. Des sommets himalayens au creux des déserts, on parle météo, sensation et impact de telle ou telle température. Du froid polaire à la canicule, nous aimons donner de jolis noms évocateurs aux conditions dès qu'elles dépassent ce que l'on considère comme la norme. Nous sommes tous experts en température, même si, la plupart du temps, personne n'a de thermomètre ni d'anémomètre pour savoir précisément ce qu'elle était à un instant donné, se fiant à sa propre sensation – « Oh, là, il faisait au moins -20 °C » –, ou à la météo annoncée, oubliant qu'elle est donnée pour toute une région et non pour un point particulier, et qu'elle correspond à une donnée prise à l'ombre et « sous abri ». Qu'une personne ait skié un jour de froid intense ou marché à la plage sous le soleil de midi et son idée sur sa capacité à résister et aimer le froid ou le chaud est arrêtée. « Moi je ne supporte pas le chaud » ; « Il vaut mieux un chaud humide qu'un chaud sec, c'est certain » ; « Je comprends ce que vous dites en parlant du froid, j'ai moi-même expérimenté un bon - 35 °C ! »

Mais quel - 35 °C ? Avec 30 % ou 60 % d'humidité, avec quelle intensité de vent, au niveau de la mer ou à cinq mille mètres d'altitude [1], en étant en pleine forme ou déjà très fatigué, pour quelques minutes avant d'aller

prendre un bon chocolat chaud ou durant une journée entière en restant dormir dehors ?

Si la météo en un point précis et un temps T est une donnée d'une grande précision physique et que son impact est bien réel, notre compréhension de cette réalité paraît biaisée par notre propre vécu. Nos peurs, nos connaissances, nos projections, notre état physique et psychologique, modifient nos perceptions de ce même instant. Cette conversation tout à fait banale à propos de la météo est peut-être universelle mais personne ne parle vraiment de la même chose.

Au cours de mes expéditions, j'ai souvent vu voler en éclats les quelques certitudes que j'avais au sujet du climat. Et ce soir, alors que je monte ma tente avec plus de peine que les autres jours, ne fait pas exception. J'apprends une loi qui n'a rien de physique : au-delà de - 45 °C, la diminution de température n'a rien de linéaire. Elle est exponentielle. Si passer de 0 °C à - 10 °C ou de - 10 °C à - 20 °C augmente la sensation de froid avec une forme de logique raisonnable, j'ai l'impression ce soir de ressentir chaque degré de moins comme une succession d'explosions de plus en plus puissantes, imparables. Je me souviens avoir ressenti la même chose au-delà de + 45 °C !

Je pensais qu'il existait un seuil de douleur qu'aucun supplice ne pouvait augmenter, et encore moins les températures. Je me suis trompé. Le climat vient de prendre les allures d'un bourreau chinois hilare qui teste ses dernières trouvailles avec délectation alors que je cherche vainement des solutions pour bloquer mon ressenti douloureux. Même respirer demande un effort que j'hésite à fournir. Mes voies respiratoires sont plantées de couteaux mouvants, mes poumons sont figés, mon cœur veut lâcher prise et mon cerveau tourne au ralenti. Une lumière rouge d'alerte clignote dans ma tête, accompagnée d'un bruit de sirène annonçant un « pronostic vital engagé ». Je ne pense pas avoir de solution. Chaque degré de moins paraît pire que le précédent. J'observe le mercure chuter comme on regarde l'aiguille d'une horloge sauter d'une minute à la suivante, d'un mouvement inexorable. Cela ne cessera donc jamais ? Difficile d'imaginer que dix petits degrés, de - 48 °C à - 58 °C, puissent à ce point transformer votre vie.

Comment, mais comment vais-je pouvoir faire ?

L'ultime rayon de soleil disparaît. Le monde plonge dans ces ténèbres dont on peut croire qu'elles seront éternelles. Un monde de désespoir.

Savoir qu'au petit matin elles seront à nouveau vaincues par le jour n'est qu'une vague vue de l'esprit. Lorsque chaque seconde paraît avoir oublié qu'elle doit laisser place à la suivante, l'avenir n'existe plus. Momifié dans mon sac de couchage qui ressemble plus à un tissu de soie tant il me protège peu, je dois focaliser mon esprit sur cette idée simple mais tellement évanescente à ce moment : demain existera. En attendant, je passe l'une des pires nuits de ma vie. Je ne trouve pas de solution. - 55 °C dans ma tente. Deux chiffres l'un à côté de l'autre pour former un nombre qui n'est qu'abstraction tant qu'il n'est pas associé à une mesure. Une création humaine pour cadrer nos mondes et nos existences, parce que nous avons besoin de savoir à quoi nous voulons adhérer collectivement. Je peux conceptualiser un dieu parce qu'il m'affirme ce que la science ne parvient pas encore à expliquer ou qu'il aide à croire qu'un avenir meilleur existera. Je peux aussi bien le tuer parce qu'il n'est qu'une entité intangible dont le mythe n'a de sens que s'il est partagé par le plus grand nombre. Encore une histoire de chiffre. Tout seul, tu es un illuminé, à cent, une secte, à dix mille, un mouvement, à plusieurs millions, une religion. Un meurtrier tue un homme, l'homme d'État en tue des milliers. Sommes-nous ce que nos chiffres disent de nous ? Ce - 55 °C n'est-il qu'une autre manière de me définir ? Je laisse mes pensées divaguer sur l'impossible réalité d'un monde dont les nombres sont devenus dictature sans parvenir à raisonner pour trouver un contre-argument. Qui existe pourtant dans la douleur de ma chair, que mes périodes de torpeur n'effacent jamais vraiment. Ce n'est pas le nombre qui guide ma nuit. En cet instant exact il fait - 55° Celsius, mais aussi - 67° Fahrenheit, 218,5 kelvins et je ne sais combien en newtons, delisles et j'en passe. Je pourrais même décréter une nouvelle graduation dont cette température serait le point zéro que cela ne changerait strictement rien. Ils ne sont qu'échelle, créations manipulables. Mon cerveau structure le nombre, mais mon corps souffre du même froid. Une réalité absolue, tellement tangible qu'elle me dépasse.

Laisser vagabonder mon esprit m'aide surtout à diminuer la souffrance : une focalisation cognitive qui permet de détourner l'attention sur des notions mineures pour isoler les fonctions destructrices. Il le faut pour surmonter certaines situations vécues sans pour autant se perdre : si mon cerveau peut oublier la torture du froid, le froid ne laisse pas ma peau l'oublier. Le danger est bien réel : je dois continuer de sentir les zones les plus touchées pour les protéger. La douleur que je ressens me crie qu'elles

sont en état de marche, qu'elles luttent, qu'elles ne sont pas encore transformées en moignons glacés que le premier bistouri venu va éliminer. La douleur, c'est la vie.

Je vis beaucoup cette nuit-là.

Lorsque le premier rayon du soleil revient, j'ai tout essayé pour sauver mon corps et surtout mes pieds du naufrage. Habits, bottes, mouvements toutes les cinq minutes. Je n'ai presque pas dormi. Tente, cagoule, visage, dessus du sac, tout est glace. Mais je suis là. Entier semble-t-il. Sans bistouri à l'horizon. Je peux me remettre en mouvement. Lentement. Sortir de l'ankylose physique et mentale. Repartir. Sentir, à chaque nouveau pas, le sang reforger mes veines pour se frayer un passage, apporter sa vitalité jusqu'aux plus infimes capillaires. Cet environnement est permanence – le froid est violent de jour comme de nuit –, mais les dix ou quinze degrés plus élevés qu'offre le soleil pour quelques heures apportent tout de même ce qui a fait de notre planète ce qu'elle est : la possibilité de la vie.

Je chante *Let the Sunshine in* à tue-tête. Personne ne peut m'entendre et je pense que Rado, Ragni et MacDermot [2] me pardonneront de massacrer ainsi leur si beau titre. Après tout, il atteint exactement le but recherché : laisser le soleil entrer dans mon cœur pour permettre à la paix et l'harmonie de régner sur terre. Là, c'est moi, la terre ! En progressant, en laissant mon esprit vagabonder, en chantant comme je ne le fais jamais, je retrouve ma sérénité et l'harmonie suffisante pour croire au pas suivant, à l'heure suivante, à la vie. C'est un exutoire puissant, un moment de plaisir qui diminue la sensation de la difficulté. Lors de mes expéditions, je reprends les tubes que je connais autant que j'invente de nouvelles chansons. De toute manière personne n'écoute. Je suis le seul auditeur d'une radio que j'ai inventée un jour de navigation trop difficile dans les canaux de Patagonie, en 2009, où, après des heures compliquées, Mélusine était épuisée et je n'étais pas beaucoup mieux. Pour nous remonter le moral, j'ai commencé à lui parler comme un présentateur de radio, faisant à la fois l'animateur, la pub, les groupes de musique. C'est devenu « Radio Patagonie » 93.3 FM avec un tube universel, « Ça m'gratte dans ma combi », un punk rock violent qui permet de projeter toute la peine de l'instant au travers d'un cri libérateur : « Ça m'gratte dans ma combi, ça m'gratte dans ma combi, ça m'graaaaaaaatte dans ma combi... »

Au fil de ces quatre traversées, les radios se sont tissées en réseau. Après Radio Patagonie, j'ai eu Radio Amazonie avec son tube « Ça m'gratte dans mes chaussures » puis Radio Sibérie et son célèbre et novateur « Ça m'gratte sous ma doudoune ». Quelques instants d'égarement qui m'aident à passer la journée.

Jusqu'à ce que revienne la nuit. Tout recommence. Noirceur. Douleur. Peur. Lueur. Ardeur. Une vie en heurts. Je suffoque. Je suis un apnéiste qui ne parvient plus à remonter de sa plongée, incapable de rejoindre la surface. Je ne dors pas. Je lutte pour ne pas trop me refroidir. Pour trouver la force, le courage, de reprendre le lendemain ma progression à ski en tirant un traîneau – effort dont la seule vertu est de me réchauffer un peu. Chaque nuit est identique. Combien de temps pourrai-je tenir ainsi, sans dormir ? Le froid, lui, semble heureux. Il s'est installé pour rester, comme un seigneur de retour dans son fief après une trop longue absence. Je suis venu le rencontrer. Je ne vais pas me plaindre de sa présence. Enfin, pas trop me plaindre.

Au matin de la cinquième nuit j'ai perdu toute sensation dans les premières phalanges des mains et mes pieds ont gonflé. Heureusement que j'ai pris des chaussures de plusieurs pointures au-dessus de la mienne, dans lesquelles je peux mettre de nombreuses chaussettes, tout en gardant de la place.

Je me réveille avec plusieurs douleurs et un fort besoin d'uriner. Une opération délicate. Il fait tellement froid dehors que je ne peux pas vraiment sortir de la tente. Même sortir de mon sac de couchage est déjà difficile. J'utilise un pot hermétique dans lequel j'urine avant de jeter le liquide par la porte. Le faire dans le sac de couchage sans renverser le pot une fois rempli avant de l'avoir refermé relève du grand art. Échouer serait un drame absolu : le liquide gèlerait à l'intérieur et ma seule source de chaleur se transformerait à son tour en glacière. Ce matin le pot est déjà presque plein. J'ai bu et mangé plus que d'habitude et le froid doit dérégler un peu l'ensemble de mon système digestif. Je commence l'opération qui demande une précision d'horloger suisse, un sang-froid de pilote de course et des capacités de contorsionniste : vider le pot. Ouvrir mon sac de couchage, sortir la moins grande partie de mon corps ; ouvrir la fermeture Éclair de la tente pour y passer le bras et vider le pot avant de reprendre l'opération en sens inverse. Mais ce matin, avec mes doigts insensibles et engourdis,

impossible de dévisser le capuchon. J'essaye sans succès. Comme j'ai peur que le capuchon ne cède d'un coup, j'ouvre finalement mon sac de couchage pour faire cette opération dans l'abside plutôt qu'à l'intérieur de la tente. Cela m'oblige à sortir tout mon buste malgré le froid terrifiant. Lorsque je parviens enfin à ouvrir ce satané bouchon, j'ouvre rapidement la porte pour jeter le liquide et me replonger aussitôt dans mon sac.

Je stoppe net mon geste en croyant rêver : juste en face de moi, une minuscule boule de plumes virevolte devant ma tente. Un petit oiseau à peine gros comme l'intérieur de ma main. Blanc. Soyeux. « Mais qu'est-ce que tu fous là ? Il fait - 56 °C, bon sang. Va te mettre au chaud. » Que nenni. Il se met à gazouiller en volant joyeusement comme pour me répondre. Je le regarde pendant qu'il termine sa parade avant de reprendre sa route en s'enfonçant dans la forêt. Je le suis des yeux aussi longtemps que les branches le laissent visible, pas encore certain de savoir si je l'ai vu ou imaginé. Mais il était bien là. J'ai beau savoir que je ne suis pas le seul animal vivant de ce congélateur à ciel ouvert, le constater concrètement m'a fait du bien. Je n'ai jamais observé de si bel oiseau. Je me suis beaucoup refroidi. Mais cela m'a réchauffé le cœur. Je repars plus joyeux deux heures plus tard.

Le lendemain, je décide de m'offrir un autre cadeau. L'oiseau a réveillé en moi l'envie de vivre jusqu'au bout ces montagnes, de regarder davantage autour de moi alors que la lutte contre le froid a focalisé mes pensées sur ma propre personne. Je laisse ma tente en place, sur un petit promontoire dans une clairière à l'orée de la forêt, protégée du vent et des « eaux chaudes », et je pars sans autre équipement que mes bâtons. Je veux enfin grimper sur l'un des sommets qui veillent sur mes pas depuis que je marche. J'ai repéré celui qui paraissait le plus élevé du secteur, dont la pente ne m'a pas paru trop complexe... La traversée de la forêt et la première heure avec une déclivité modérée se passent à merveille. Puis la pente se raidit et se transforme en un immense pierrier tenu par le gel, dont les blocs ne sont pas vraiment stables. Je cherche mon chemin entre couloirs précaires et arêtes gelées un peu piégeuses. L'« escalade » n'a rien de difficile, mais avec mes mains et pieds insensibles, mes articulations gonflées et cet engourdissement dû au froid qui rend mes réactions moins vives, je ne me sens pas vraiment à l'aise. Je pense à renoncer. Ce serait beaucoup plus raisonnable. Je ne suis pas là pour ça. Pourtant je tiens vraiment à rejoindre

ce sommet qui ne dépasse pas mille cinq cents mètres d'altitude. J'ai seulement mille mètres de dénivelé à grimper mais dans l'état second où je me trouve, j'ai l'impression de gravir les derniers mètres d'un huit mille mètres au Népal ; ceux où chaque pas demande un effort, où dix mètres prennent plus de temps que cent en temps normal, où ce sommet tant désiré semble ne jamais se rapprocher. Je sais que je ne suis pas assez en forme pour être ici. Que mes réflexes sont altérés. Mais je continue. Après tout, si je glisse, si je tombe, que peut-il m'arriver ? Qu'y a-t-il de plus important que de faire cette ascension ? À ce moment-là, je ne vois rien d'autre. Alors je monte. Je transpire beaucoup ; je m'y autorise exceptionnellement. J'ai un troisième jeu de sous-vêtements que je garde précieusement pour des cas particuliers. Eh bien le voilà, le cas.

La pente s'infléchit. Les pierriers laissent la place à quelques buissons et arbustes sur un sol qui s'aplatit. Ils sont splendides d'épines qui étincellent de leurs diamants glacés. Je reprends mon souffle quelques instants en admirant leur blancheur virginale sur fond d'un ciel bleu éthéré. Je m'avance de quelques dizaines de mètres encore avant d'être arrêté par un précipice qui s'ouvre sous mes pieds. J'y suis. Au fond de la vallée, la rivière figée coule entre les parois forestières. Des deux côtés, les monts de Verkhoïansk égrènent leur chapelet de sommets débonnaires à perte de vue. J'assiste à une assemblée de sages millénaires qui observent l'évolution d'un monde dont ils ne font plus vraiment partie mais dont ils sont les garants. Je domine pour quelques instants ce royaume placide dont la soudaine beauté éclate à mon regard. Je happe l'instant avec avidité. L'air est toujours glacé mais chargé de tant de beauté qu'il cesse de m'affecter. Je respire !

L'apnéiste a retrouvé la surface.

*

* *

Cela ne dure pas longtemps. Je suis trempé de sueur. J'entame la descente, enivré par ce moment de bonheur. Je ne suis pas certain d'en avoir déjà éprouvé un semblable depuis que je progresse dans ce septentrion de la Iakoutie. Cela fait tellement de bien. Je souris béatement en poursuivant mon chemin. Je suis extatique d'avoir pu grimper sur cette cime, à peine plus haute qu'une colline, devenue mon Everest local. La dureté des conditions m'a presque fait oublier l'importance de ces microvictoires qui

donnent du souffle à l'âme, du plaisir au cerveau. Mes neurones, trop préoccupés par leurs tâches de survivance, sortent de la répétition grâce à cette dose de bonheur, ce qui leur offre une forme de repos instantané. La routine est un leurre dangereux qui fait se focaliser sur des besoins nécessaires mais réducteurs. Je ne peux rien changer aux conditions. Mais je peux modifier mes paradigmes. Rompre avec les évidences. M'accorder un shoot de plaisir. Je n'ai pas encore trouvé meilleur dopant. Il ne se transporte pas en bouteille et aucune seringue ne saurait me l'inoculer. Mais sans lui je regarde le monde par le mauvais côté du télescope.

C'est pour cela que je chante parfois en progression ou que je ris de détails insignifiants. Que je parle à haute voix. Parce que le drapé opalin qui voile le monde se déchire soudain pour révéler des solutions jusque-là dissimulées dans les limbes. Les conditions sont les mêmes. La vague de froid dévastatrice est toujours là. Mais je ne vois plus en elle une ennemie. Je sais que, la nuit venue, ma douleur emportera à nouveau ma raison. Que je lui en voudrai sans doute, alors qu'elle n'y peut rien. Mais je le supporterai un peu mieux que les autres nuits. Durant ces longues heures de torpeur éveillée où la lutte pour un tant soit peu de chaleur occupe mon esprit, j'aurai autre chose pour accompagner mes pensées. Ce chapelet de sommets vu d'au-dessus. J'y ajouterai une branche glacée qui scintille au soleil, un oiseau qui virevolte et un loup qui me regarde à l'orée du bois.

Alors demain sera à nouveau possible.

1. L'hypoxie augmente l'impact du froid.
2. James Rado, Gerome Ragni et Galt MacDermot sont les auteurs de cette chanson (« The Flesh Failures » / « Let the Sunshine in ») écrite pour la comédie musicale *Hair* en 1967, devenue célèbre grâce à sa reprise en medley (en y ajoutant le titre « Aquarius ») par le groupe The 5th Dimension en 1969 puis grâce au film *Hair* de Milos Forman (1979).

23
Dix de chute

La vague de froid dure une douzaine de jours. Elle me harasse. Je suis épuisé. Mais lorsque les températures remontent un peu, que les - 50 °C deviennent la norme plutôt que les - 60 °C, je suis encore debout. J'ai progressé chaque jour. Mes doigts de pied et de main ont perdu toute sensibilité, de manière permanente. Mais ils sont encore là. Je n'y aurais pas cru un instant lorsque la première nuit de cette vague m'a emmené visiter ce sentier nébuleux de ténèbres qui ondule entre la vie et la mort, dont on ne ressort jamais indemne. Je commence à croire que je vais me libérer !

J'ai réalisé une boucle, toujours entre rivières et forêts, en évitant le plus possible la rivière Toumara et ses gisements chauds. Mais ma vitesse de progression ne m'a pas permis de sortir des montagnes par une autre vallée, ce qui m'aurait demandé au moins quinze jours de plus. J'ai donc rejoint la Toumara que je redescends pour les derniers jours de ma période sibérienne, dans l'idée de rejoindre le premier village sur la rive du fleuve pour terminer cette étape.

Je m'approche de la fin du secteur montagneux, où se trouvent les deux cabines de pêche estivales, d'où je pourrai bifurquer pour longer les hauteurs par la forêt avant de piquer vers la Lena. Un trajet qui paraît sympathique et me permet de rester à bonne distance de Segyan. Je mets les bouchées doubles. Il me reste cinq jours, juste assez pour envisager cet objectif et j'ai envie d'en profiter au maximum. Une certaine allégresse se dessine, que je réprime autant que je l'apprécie.

Je marche depuis deux heures du vingt-sixième jour lorsque je me retrouve bloqué par la rivière. Deux zones bleu foncé bien marquées de chaque côté indiquent que les chaleurs souterraines ont fragilisé la glace. Elles forment deux arcs de cercle allongés qui recouvrent presque toute la surface. Cela m'embête beaucoup. Des forêts denses de taillis impraticables bordent l'eau sur chaque rive. Marcher à l'intérieur de la végétation est presque impensable. Je pourrais essayer en portant ma pulka, avec le risque de perdre beaucoup de temps et de déchirer mes vêtements. Je n'ai aucune envie de m'arrêter pour attendre que la glace se reconstitue pleinement. D'autant plus que j'observe une évidente possibilité : entre les deux arcs de cercle se dessine une sorte de pont, un passage avec une fine couche neigeuse qui indique clairement qu'il n'a pas été touché par le réchauffement. Je suis frappé une fois encore de la manière dont les courants se meuvent pour faire naître ainsi des secteurs dégelés très précis et errants au fil de la rivière. Je ne comprends vraiment pas comment c'est possible. Mais la ligne est bien là et, avec mon poids bien réparti sur mes skis et une pulka allégée de plusieurs kilos de nourriture avalée, je ne suis pas très lourd. Je m'y engage.

Au début de la zone, quelques craquements sinistres retentissent. Avec ces gels-dégels permanents venus d'en dessous, de petites poches d'air subsistent entre deux couches de glace reformées, qui éclatent à mon passage. Rien d'anormal. J'accélère malgré tout pour rester le moins longtemps possible au même endroit. Je n'aime pas la texture de la zone vers laquelle je me dirige, la plus étroite entre les deux surfaces fondues : une sorte de meringue faite de petites boules collées les unes aux autres. Elles indiquent un fréquent changement de consistance de la rivière à cet endroit. J'hésite à poursuivre, mais le passage semble bien structuré et je suis déjà presque trop avancé pour faire aisément demi-tour. Le couloir n'est pas très long. Je me lance à toute vitesse, en essayant d'être aérien, comme si je pouvais voler au-dessus de la surface. Cent mètres environ à traverser. Ça craque, ça paraît bouger sous mes skis. Cinquante mètres, un petit dôme glacé s'effondre, s'affaissant de quelques centimètres jusqu'à une nouvelle couche de glace. Mon cœur bat plus vite. Mais le terrain est solide sous mes spatules. Vingt mètres. J'y suis presque, le sol crépite moins. *Yes !* Je sors de la meringue. Le passage stable s'agrandit à mesure que j'avance et que les deux zones chaudes se rétrécissent. Je suis passé. Je ralentis.

Toujours éviter de transpirer. Ne pas revivre la sensation lors de la descente du sommet : mes vêtements mouillés de transpiration avaient commencé à geler alors que je devais avancer lentement sur les pierres pour éviter de glisser. Un choix difficile. Être prudent en descendant et me transformer en cocon de glace ou accélérer pour me réchauffer au risque de me casser quelque chose en tombant. Le nombre d'alertes qui se créent lorsque l'on est seul et sans possibilité d'être secouru est incroyable. Je peux courir sur un pierrier dans les Alpes alors que cela ne me viendrait pas un instant à l'esprit ici. Me casser une jambe n'y serait pourtant pas plus agréable. Le danger objectif est identique, pas les conséquences. Ici, je sais qu'une jambe cassée signifierait presque assurément la mort. Voguant entre le conscient et l'inconscient, notre niveau de vigilance se modifie selon que l'on est seul, en groupe, avec ou sans moyen de soutien extérieur. Savoir qu'il existe une solution, même terriblement difficile à mettre en œuvre, ou qu'il n'en existe aucune, influe singulièrement sur notre prise de risques. Ainsi, j'ai ressenti l'omniprésence d'une forme de second moi, me surveillant constamment, durant chaque traversée. Agaçant. Mais sécurisant en induisant une idée simple : ne compte que sur toi-même, quoi qu'il arrive, et agis en conséquence.

Il me paraît préférable de ne posséder aucun moyen d'appeler au secours que de me donner l'illusion d'en avoir un. Tous les pays n'ont pas un PGHM ou une SNSM[1] ultracompétent dont les membres sont formés pour des sauvetages dans des conditions parfois effroyables. Loin de là. Dans beaucoup de régions où j'ai mené des expéditions, l'organisation des secours est aléatoire, sinon inexistante. L'idée de mettre en danger une équipe sans formation spécifique, ou qu'une personne mal entraînée à ce genre d'exercices se blesse pour me venir en aide alors que je me rends volontairement dans des milieux extrêmes, m'est insupportable. Mais je suis aussi humain. Le niveau d'alerte inconscient, qui passe de vert à vermeil selon la situation, se modifie dès lors que l'impression d'un soutien est possible, même lointain. Ma prise de risques peut en être modifiée. Si je me blesse, j'aurai peut-être le réflexe d'appeler à l'aide, même en sachant qu'il ne faudrait pas. Au-delà des recherches scientifiques que je mène dans cette expédition et qui nécessitent l'élimination de la possibilité de cet « effet bouton », j'ai toujours tendance à considérer la notion de secours extérieur comme impossible et à ne plus prendre de moyens de communication.

Mais je serai tout de même heureux de lui dire au revoir, à ce second moi qui me persécute de sa prudence. Heureusement que je ne vis pas en permanence avec lui. Lâcher prise fait du bien aussi parfois. Toutefois, si je termine cette expédition, c'est bien grâce à lui.

Je continue d'avancer. La glace est bonne, recouverte d'une couche lisse de neige durcie qui s'écrase à chacun de mes pas. Soudain mon cœur monte jusque dans ma gorge. Soudain je suis dans l'eau jusqu'au ventre.

Non. NON. Pas ça. Impossible. Le terrain était stable. TOUT SAUF ÇA ! Je rejoue le film en un millième de seconde. J'ai senti le sol se dérober sous mes pieds, un immense craquement, une chute ralentie par les morceaux de glace et l'eau dans laquelle mon corps pénétrait. Rapide, tellement rapide... Je dois me rendre à l'évidence. Je ne rêve pas. Je suis dans l'eau. Jusqu'au ventre. Dans cet improbable instant que mon cerveau semble déjà vouloir occulter, j'ai tout de même eu le réflexe d'écarter les bras pour stopper ma chute. Le brancard de ma pulka m'y a aussi aidé. Elle est toujours sur la glace. Moi non. Je suis dans les monts de Verkhoïansk de Iakoutie, par - 44 °C, à quatre jours de la fin de mes traversées, et je suis plongé dans de l'eau qui gèlera instantanément sur moi à l'instant où j'en sortirai.

Mes chances d'arriver au bout de cette aventure viennent de plonger avec moi au fond de la rivière.

Ça m'énerve, ça m'énerve tellement. Tout ça parce que tu as voulu gagner quelques heures, bon sang ! Calme-toi. Réfléchis. Ne bouge pas. Réfléchis. Regarde-toi. C'est trop tard. Tu aurais pu faire un autre choix. Mais tu es là. Dans l'eau. Tu n'y changeras rien. Réfléchis. À ce que tu es maintenant, ce que tu vas faire à partir de là. Pas à ce que tu aurais pu faire, ce qui aurait pu être. Pense. Quelles options ? Tu es seulement mouillé. Rien de dramatique. Euh, quand même un peu non ? Non. Le drame serait de perdre ton temps et ton énergie à t'énerver, à t'agiter sans objectif. T'es mort, là ? Non. Ben voilà. Alors réfléchis. Agis. On en reparlera si tu meurs. Sympas, mes voix intérieures !

L'eau est chaude. Très chaude. Elle parvient à faire fondre la glace, c'est donc logique. Je n'y suis pas vraiment mal. Alors, tes options ? Quand même pas nombreuses. Christian, tu recommences ! OK. Possibilité 1 : sortir de là, monter mon camp vite fait, me déshabiller, mettre mon réchaud dans ma tente pour me réchauffer. Petit bémol, je ne sais pas où je pourrai monter mon camp. La rivière est délitée et peut s'ouvrir n'importe où et les

côtes sont couvertes de forêts impénétrables. Mais je n'ai pas vraiment d'autre choix. À moins que... Possibilité 2 : je sais qu'il y a une cabane de pêche estivale à environ quatre kilomètres. Il serait plus facile de m'y abriter pour me réchauffer. Mais comment faire quatre kilomètres détrempés. Je serai transformé en statue de glace bien avant. Aucune des deux options n'est géniale. Mais j'ai deux options. Un vrai luxe. Je suis toujours dans l'eau. Mes chaussures se sont remplies. Je sens la glace autour de moi qui s'effrite. Il faut que je sorte de l'eau rapidement. La fente est assez étroite et j'ai mes skis aux pieds ; ils ont dû se plier pour entrer étant donné leur grande souplesse, mais je ne peux pas les plier pour sortir. Je dois m'allonger sur la glace restante pour tourner mon buste et sortir mes skis. Je mouille le haut de mes vêtements qui était resté sec. Pas le choix. Je me glisse lentement pour sortir de l'eau, centimètre après centimètre. Impression d'entrer lentement dans un tuyau d'azote liquide. Infernal. L'un des pires moments de ma vie. J'ai envie de m'arrêter tant c'est inhumain. Ce n'est pas possible que de l'eau, simplement de l'eau, puisse faire endurer une telle souffrance à quelqu'un. Pourtant si. Il existe un grand nombre de tortures qui utilisent l'eau, de la simulation de noyade au goutte-à-goutte aliénant ; lors des tsunamis et des inondations, l'eau « de vie » peut devenir une arme destructrice sans pitié. Mais je ne connaissais pas encore celle-là. La transformation instantanée du liquide en glace. Il faudra que j'en parle aux tortionnaires des cartels mexicains, ça peut les intéresser.

Je suis enfin sorti de l'eau entièrement. Je me remets debout. À partir de maintenant, chaque seconde de perdue sera peut-être celle de trop. Je prends le temps de vider mes chaussures puis, sans m'inquiéter de la texture de la glace, je me mets à avancer. J'ai choisi l'option cabane, en essayant de skier aussi vite que possible pour transpirer un maximum afin de repousser la glace qui se forme sur ma peau. La petite brise qui sévit ce matin n'aide pas beaucoup. Mais le soleil est splendide. Il semble me sourire pour m'encourager. C'est ce que je veux croire. J'ai bien besoin d'un peu de soutien. Je cours presque avec mes skis aux pieds. Mes vêtements extérieurs ne sont qu'une masse de glace. Ils sont lourds. J'essaye de maintenir l'intérieur à une température raisonnable mais le froid envahit mes membres et mes pieds ressemblent à des sabots insensibles. J'ai mal. Vraiment mal. J'oblige mes membres à bouger.

Je m'étais préparé à tout pour la Sibérie sauf à cela. Tomber à l'eau en Patagonie, pas cool mais logique. Tomber à l'eau en Amazonie avec mon

raft, tout à fait probable même si ce n'est pas arrivé. Mais tomber dans l'eau en Sibérie sur une rivière gelée par - 50 °C, non. Dans les projections que je fais avant chaque expédition, où j'imagine toutes sortes d'éventualités, je n'avais pas envisagé celle-ci. OK, je m'accroche à cela : continuer d'avancer à toute vitesse tout en décentrant mes pensées de la douleur qui m'envahit sans m'être d'une quelconque utilité dans la situation présente. La douleur est une alerte. Elle peut avertir d'un danger ou éviter de forcer sur un membre fragile, par exemple. Il faut l'écouter, comme la peur, pour agir en conséquence. Sauf que là, je sais déjà tout ce qu'elle essaye de me dire : je sais bien que je suis en danger, pas besoin d'en rajouter.

Je me concentre sur d'autres pensées. L'idée d'un accident qui ne devait pas arriver est un sujet qui en vaut bien un autre. Il est au cœur de toute la problématique de la préparation aux crises et des procédures mises en place pour sécuriser des systèmes. Tout fonctionne parfaitement bien tant que les complications se déroulent plus ou moins comme prévu. Le problème étant dans l'idée même : il est tout de même fréquent que l'imprévu ne se déroule pas comme nous l'avons anticipé, voire qu'il n'en fasse qu'à sa tête ! Les procédures mises en place peuvent s'avérer très peu efficaces quand elles ne deviennent pas elles-mêmes un facteur de danger. Il faut donc trouver d'autres moyens de se former à la crise. Ne pas se préparer à tel type de risques, mais au risque lui-même. C'est ce que le programme Adaptation tente de comprendre. Je n'étais peut-être pas obligé de me plonger dans la rivière pour ça ! Mais maintenant que c'est fait, autant m'en servir. Si je m'en sors. J'ai ralenti. Mes muscles sont trop ankylosés pour fonctionner correctement. Ils ne répondent plus entièrement à mes injonctions. Et ces vêtements qui pèsent des tonnes ! Je me suis approché de la cabane, mais j'en suis encore loin. Je me force autant que je peux. Je dois continuer de chasser la douleur qui envahit mon âme. Les paysages sont splendides sous le radieux soleil du moment. La rivière miroite, de ses nuances vitreuses ou enneigées. Quelques zones de roseaux couleur blé ondoient sous la brise, sur un écran de fumée qui s'échappe des glaces. Bucolique à souhait pour mourir. Eh oh ! Oui, OK, j'arrête. Je me reconcentre pour accélérer. J'y parviens à peine. Mais en levant la tête, je vois devant moi la cabane. Elle trône sur un promontoire surplombant la rivière. Quelques mètres encore. Je les ai en moi. J'y suis.

La cabane est ouverte. Qui viendrait ici en plein hiver de toute façon ? Il y fait presque la même température que dehors, mais j'ai de l'espace et des

couvertures. Je ne perds pas de temps. Je sors mon matériel, arrache presque mes vêtements et me plonge dans mon sac de couchage avec autant d'habits secs et chauds que je peux. Ma température corporelle est basse, 35,1 °C lorsque je la prendrai quelques heures plus tard. Installé dans le sac, je mets en route mon réchaud et mets à bouillir l'eau contenue dans mes trois thermos. Cela m'apporte un peu de thé et deux bouillottes bienvenues puisque mon corps n'a plus la chaleur nécessaire pour réchauffer l'intérieur de mon sac. Je m'allonge couvert jusqu'aux oreilles en bougeant mes membres pour les revigorer.

Je reste plusieurs heures ainsi, en réchauffant régulièrement l'eau des bouillottes jusqu'à sentir mon énergie revenir progressivement. La statue de glace n'est pas pour aujourd'hui.

Lorsque le soir arrive, je me sens un peu mieux. Épuisé, écrasé par une charge de plomb répartie sur tout mon corps, mais plus lucide. Je m'occupe enfin de mon matériel que j'ai abandonné sans vergogne dehors. Je n'en suis pas fier. Le matériel d'abord, moi ensuite, telle est ma devise. Il est en piteux état. Mes peaux de phoque sont rigidifiées. Pour pouvoir avancer, j'ai dû les ôter de mes skis. Elles étaient devenues des blocs de glace. Je suis bien heureux de ne pas les avoir vissées comme nous le faisons parfois en milieu très froid pour éviter qu'elles ne se décollent. Mes vêtements ne valent pas mieux. J'utilise l'énergie qui me reste à casser la glace qui enserre mes équipements et à leur redonner une allure digne d'une expédition polaire.

Je fais le bilan. Mon matériel est dans un état raisonnable. Même mes chaussures devraient s'en remettre. En retirant les chaussons, j'ai pu les retourner pour enlever les glaçons qui s'étaient formés à l'intérieur. Elles rempliront encore leur fonction. Mes skis ne sont pas cassés. Ma pulka est fidèle au poste. La baignade du jour n'a pas amélioré l'état de mes pieds et de mes mains qui restent ma source d'inquiétude la plus constante. N'ayant toujours pas de baguette magique pour me transporter sur une plage ensoleillée, je fais mon possible pour les maintenir opérationnels. J'ai pu les réchauffer dans de l'eau tiède et les douleurs qu'ils m'imposent sont à prendre comme des signes d'encouragement. Tout va bien, quoi ! Il fait nuit depuis quelques heures. Je repartirai demain. Si je vois un pont entre deux plaques d'eau, cette fois je ferai un détour.

*
* *

Tôt le lendemain, je monte sur la première colline à l'orée des monts. Deux heures d'escalade facile pour remettre en route mon corps endolori. J'avais envie de voir une fois encore ces paysages d'en haut. J'avais aussi besoin d'évacuer une question qui me taraude et je réfléchis mieux en marchant. Aurais-je pris le risque de m'engager sur ce pont entre deux zones fragiles si, au fond de moi, je n'avais pas su que cette cabane existait ? Je sais ne pas m'être posé la question de sa présence. Il fallait avancer. Mais je savais que ce pont de glace n'était pas sûr, d'autres solutions existaient, et à aucun autre moment de ce parcours je n'ai pris un tel risque. Est-ce que le fait d'être presque au bout de mes trente jours, si proche du but avec l'envie de rejoindre les plateaux, était la seule raison ? Étais-je trop fatigué pour raisonner avec acuité ? Ou, inconsciemment, me suis-je autorisé un niveau de prise de risque légèrement supérieur puisque cette cabane était à seulement quelques kilomètres ? Je n'aurai sans doute jamais la réponse. C'est exactement dans ces moments-là que l'on ne porte pas de capteur et que la mémoire fait défaut. J'espère que chaque événement similaire m'exerce, que j'apprends à affiner la perception de cette limite que je peux, ou non, repousser. Aller flirter avec elle, juste assez pour toujours essayer de faire un pas de plus. Mais sans la dépasser. On ne dépasse sa propre limite qu'une seule fois. Trop de questions... Mais tant que je m'en pose, c'est que je ne l'ai pas encore atteinte.

J'admire une dernière fois ces milliers de monts qui esquissent pudiquement leurs ombres devant les premières lueurs. Tout est serein. Cette rivière qui serpente, débonnaire, cachant ses périls sous les vapeurs. Sans rancune. Les vastes plateaux de la Lena de l'autre côté. Ils m'attirent. J'ai soudain très envie de reprendre ma progression pour les trois derniers jours de mon aventure.

Je redescends retrouver mon équipement. Je remets mon harnais. J'accroche ma pulka. Je me sens bien. Étonnamment bien. Je recommence à avancer avec une énergie que je n'avais plus ressentie depuis bien des jours.

1. PGHM, pelotons de gendarmerie de haute montagne ; SNSM, Société nationale de sauvetage en mer.

24
La route

La vague de froid est bien derrière. J'ai même l'impression que le moment du basculement est arrivé. À midi, les températures oscillent entre - 32 °C et - 38 °C. Dire que je n'ai pas pris de T-shirt ! Il neige une journée mais le soleil est de la partie le reste du temps. Il s'est métamorphosé depuis mon départ. Il n'a plus rien d'un vieux gymnaste qui peine à s'élever au-dessus de la barre. Il a laissé place à un athlète fringant en pleine ascension, encore maladroit mais prometteur. J'ai gagné cinq minutes de lumière chaque jour et la hauteur du zénith a presque doublé. Sans me relâcher, je savoure ces conditions qui me permettent d'apprécier les paysages avec davantage de sérénité. J'ai toujours beaucoup aimé la neige, l'apaisement qu'elle semble apporter lorsqu'elle drape un panorama de sa blancheur. Enfant, je l'attendais avec impatience. Même si l'hiver m'a montré ici un visage bien plus violent, je suis heureux d'évoluer dans ce monde nacré d'infini. Tout semble immuable. Même le temps paraît suspendu. Il avance pourtant. Tout a une fin.

C'est vers elle que je me dirigeais, mais je suis presque surpris de la voir au milieu du trentième jour s'enfonçant dans les bois depuis la rivière : une route. La route... En un instant, tout se construit. Tout s'effondre. Je ne sais plus qui je suis. Depuis des années, j'ai cet instant en tête. Ce point géographique, temporel, métaphysique, qui annonce la fin de ces quatre traversées. Leur enchaînement, leur intensité constituent jusqu'ici l'apogée de l'ensemble de mes expéditions. Tout me porte vers le bonheur. Je ne le trouve pas.

Réflexe. Je sors ma caméra et la batterie réservée à cet instant que j'ai gardée précieusement contre moi depuis le départ pour m'assurer d'en préserver une. J'ai réussi à prendre des images quelques secondes à la fois, en réchauffant les batteries entre chaque prise de vues. Même avec ces techniques, les batteries n'ont jamais tenu très longtemps. Je suis heureux d'avoir cette dernière cartouche pour ce moment important. Je filme les lieux et je raconte mon plaisir d'être là. Je vais pouvoir boire du thé chaud. Chaud ! Pas tiède ou presque glacé. Me reposer. Retrouver mes proches. Rien ne paraît plus beau que cette idée d'être arrivé là, d'avoir réussi ce défi impossible. Je rêve de quelques semaines sans cette précipitation perpétuelle d'être en expédition, en préparation, en études, constamment attentif et réactif... J'aimerais sortir un fumigène et l'agiter en sautillant comme j'ai vu tant de collègues le faire à la fin de leurs expéditions. Mais je n'en trouve pas le sens. Je ne sais plus pourquoi je suis là.

J'éteins la caméra. Et tout s'arrête. Elle comme moi. Je m'effondre en larmes. Je suis encore dans un froid perçant. Mon immobilité est un danger. Mais je ne parviens pas à solliciter un seul de mes muscles. À quoi bon ? Où aller maintenant ? Tout est terminé. Gagner est parfois plus terrifiant que perdre. Vers quoi courir ensuite ?

Mes démons se rappellent à moi. Ceux que, depuis dix ans, j'avais su enterrer. Ils sont à nouveau là, éveillés d'un long sommeil que je pensais devenu éternel. Dans le vide de mon âme, ils trouvent l'espace de s'exprimer. Ils sont en terrain connu. Ils venaient m'habiter à chaque fin d'expédition, après chaque base jump ou canyoning engagé, chaque sport extrême. Me prendre par le bras pour recommencer, au plus vite. Plus haut. Plus loin. Retrouver ces moments de vie durant lesquels l'intensité est telle, les sollicitations si nombreuses, qu'ils sont plénitude. Où chaque instant est une bascule d'un état à un autre obligeant à pousser la vigilance dans ses ultimes retranchements pour retrouver un nouveau geste, une motivation décuplée. Raison de vivre. Exister par tous les pores de son être, de la peau à l'âme, en exprimant sa pleine potentialité.

Et l'arrêt. Le dernier coup de frein du grand huit, l'instant où tout redevient normal. Le film qui s'était accéléré reprend sa vitesse standard qui ressemble au ralenti désespérant d'un manège en panne. Une saccade du temps par laquelle s'engouffrent les doutes, les peurs, les haines et les aigreurs de ne pouvoir là, immédiatement, retrouver ce nectar délicieux qui s'écoule d'une boîte de Pandore. Un breuvage qui flatte habilement nos

papilles, masquant son goût amer d'en désirer toujours plus. Les démons. Tu en reprendras bien une goutte n'est-ce pas ? Ah, furies dans ma tête qui tentent de lacérer ma raison.

« Repars. Tout de suite. La vie n'a de sens qu'en touchant les limites du possible, au moment du risque de la perdre !

— Vous oubliez les douleurs, les peurs, les violences. J'ai donné pas mal, là.

— Mais rentrer, c'est fade, c'est la mort par habitude ! »

J'avais appris à les chasser, ces harpies qui hurlent que seul le départ vaut la peine, que nos vies trop organisées, trop pressées, trop surveillées n'ont pas d'intérêt. Jusqu'où ai-je puisé, quelle part de moi ai-je abandonnée durant ces traversées pour qu'elles se sentent la force de revenir me plonger dans la mélancolie ? Alors quoi, il faudrait voir la mort pour savoir ce qu'est vraiment la vie ? J'ai tellement été ces derniers temps sur cette arête effilée où il est impossible de savoir de quel côté j'allais tomber. Celui de la vie ou celui de la mort. Au-delà du projet, des études, je m'y suis senti bien.

Au fil de mes expéditions, j'ai pourtant appris qu'explorer est un esprit, pas un état. Il n'est jamais d'idéal sinon celui auquel nous voulons croire. Je ne veux pas vivre en scindant l'existence en deux, l'extraordinaire et l'ordinaire. Au contraire. Ce n'est pas la peur de mourir qui m'a fait vivre. Je vis parce qu'à chaque fois que j'ai cru mourir, j'ai trouvé une raison d'aimer. De m'émerveiller !

Stupeurs. Les furies se sont tues.

En lançant ce projet Adaptation, j'avais quatre idées motrices que j'espérais pouvoir étudier : acceptation, objectivation, décision, émerveillement. Quatre notions qui ressortaient de toutes les expériences vécues lors de la résolution de crises et d'évolution dans le changement. Sans être les seules, elles me paraissaient des piliers nécessaires à l'Adaptation. Je reviens aujourd'hui avec des milliers de données métaboliques, psychologiques, cognitives et des dizaines d'IRM à étudier. Un matériel qui prendra des mois d'analyse et apportera de précieuses informations sur les évolutions structurelles du corps et du cerveau, sur nos capacités, l'impact des climats différents et bien entendu sur nos facultés d'adaptation. Il faudra du temps. Nous aurons des surprises. Des idées nouvelles. D'autres expéditions de différents types. Nous affinerons nos connaissances. Mais il en est une sur laquelle je n'ai plus de doute : la nécessité de l'émerveillement comme capacité première pour dépasser une

situation difficile. C'est cet arc-en-ciel qui surgit au moment où j'ai envie d'arrêter de nager lorsque je lutte pour rejoindre mon kayak. Cet oiseau minuscule qui vient virevolter devant ma tente. Un rire libérateur en pensant à une case de la bande dessinée d'Astérix que j'aime beaucoup, qui m'ouvre sur des paysages somptueux que je n'avais pas encore su voir. Quelques rondins de bois alignés qui racontent l'histoire d'un peuple. La pensée de mes proches, mes amis, mes parents, toutes les personnes que j'aime, non pas comme des souvenirs lointains vers lesquels j'ai envie de retourner, mais comme un bonheur à retrouver bientôt. Et aussi ces milliers de petites choses, instants éphémères, cette branche glacée qui luit au soleil, ce tourbillon de sable qui s'agite de manière rigolote, une otarie qui sort sa tête souriante devant mon kayak... Je peux rester la tête face au sol dans ma souffrance ; ou l'oublier quelques instants en admirant ces flashs d'un instant qui nourrissent les pensées pour longtemps. Ils me donnent la force, mais surtout la raison, de continuer à lutter. Quoi qu'il arrive. Parce qu'ils m'ont émerveillé.

Les furies ont disparu, enfermées à nouveau dans le tréfonds de mon esprit. Je sais qu'elles ne disparaîtront jamais totalement. Elles guettent nos faiblesses, nos pertes de confiance, pour rouvrir la plaie. Mais elles ont perdu le pouvoir de m'attirer dans les limbes de mes doutes, où seuls la peur et le risque me font paraître vivant. Je ne vis pas mieux parce que j'ai peur. Je vis mieux parce que je sais que rien ne perdure, que je dois extirper de chaque instant sa quintessence, même de ceux qui paraissent les plus insignifiants. Chercher cet émerveillement en continuant d'explorer chaque monde, même ceux que je connais, parce qu'ils sont aujourd'hui un peu différents d'hier. Apprendre à l'aimer. Et œuvrer pour le faire évoluer si besoin. Que je sois en expédition au bout de la Terre, dans le village suisse de mon enfance, au milieu des millions d'habitants d'une capitale ou encore proche d'un peuple au cœur de l'Amazonie, ma quête peut et doit être la même. Chercher ce que je peux aimer. Aussi ténu cela soit-il. Parce qu'alors j'ai toujours une raison de regarder vers l'avant pour construire l'avenir plutôt que me retourner vers un passé qui alimente ma mélancolie.

La route est toujours là. Elle me tend les bras. Elle ne signifie pas la conclusion d'un rêve. Elle est un nouveau départ.

Je m'y engage.

25
Le dernier vol

Je regarde le champ placide de nuages, le nez collé au hublot, comme un enfant. Iakoutsk-Moscou-Paris. Le dernier vol de ces expéditions en solo. Les nuées sont magnifiques. Leurs formes racontent mille histoires à ceux qui veulent les écouter. Je suis en vie. Sans blessure grave. Mes démons à nouveau jugulés. Je rentre vers les miens. Rien ne paraît plus beau en cet instant. Je ne saurai jamais leur dire par où je suis passé durant ces quatre aventures. Je crois qu'ils ne sauront jamais me dire par où ils sont passés durant leurs longues journées d'attente sans nouvelles. Les regards le feront pour nous. Les mots ne savent rien.

Je retourne vers une vie qui continuera, ici ou ailleurs, de me questionner, de m'offrir des défis insoupçonnés. Il y a tellement à faire. Mettre en place la suite d'Adaptation pour que ce premier pas n'en reste pas là. Il faut repartir, en groupe, avec des femmes et des hommes pour que nous puissions valider ces premières observations et résultats. Œuvrer aussi pour notre futur. Évoluer dans ces milieux impose une responsabilité. Celle qu'ils soient encore là demain. Ceux-là et tous les autres, avec leur biodiversité, leur diversité, leurs capacités à nous émerveiller. Pour cela, nous allons devoir apprendre à changer, sans que la peur soit le premier moteur : volontairement, pour que cette protection soit possible. Et nécessairement, étant donné les perpétuelles évolutions, de plus en plus rapides, auxquelles nous devons faire face. Apprendre à changer. Une idée qui me porte pour l'avenir. Parce qu'il n'est pas trop tard. Parce que nous en avons les moyens. Des moyens qui ne résident pas dans l'intelligence artificielle, même si elle sera très utile et que personne ne pourra freiner son évolution. Mais dans

notre intelligence cognitive car elle représente une somme incommensurable de capacités bien peu utilisées encore dans le monde : tant de femmes ne reçoivent pas d'éducation, trop de gens en reçoivent une outrageusement basique. Tant de talents perdus. Nous découvrons à peine les capacités sociales humaines et les possibles connexions avec d'autres espèces vivantes. La sensibilité de ce réseau d'intelligences cognitives, ses émotions, ses erreurs et faiblesses, sont autant de forces susceptibles de créer une harmonie qu'aucune intelligence informatique ne saura réaliser. La nature n'est pas parfaite. Elle n'est pas un théorème idéal que l'on peut réduire à un algorithme, aussi puissant soit-il. Elle est surprise. Elle est équilibre. Comme la capacité d'adaptation. Une aptitude qui n'est pas celle du plus fort ou du plus intelligent mais de l'équilibre que nous créons par rapport à la situation vécue. Nous avons tendance à le rompre, pour nous comme pour la nature, et nous devons réapprendre à l'acquérir. Encore et encore.

Un instant, j'ai pu croire que mon plus grand défi s'achevait avec la fin de ces quatre expéditions. Quelle idée ! Les vrais enjeux sont devant moi et devant nous : recréer l'équilibre. Nous devons tous œuvrer dans ce sens pour mener à bien cette quête. Nous en avons tous les moyens. Parce que nous sommes tous adaptables. Il suffit de le vouloir. Et je compte bien en prendre ma part.

Rien n'est terminé. Bien au contraire.

C'est maintenant que tout commence !

Paris-Les Charbonnières, janvier 2018

Épilogue

Le projet Adaptation ne fait que commencer. Cette première étape en solitaire avait deux buts. Le premier était d'étudier la capacité humaine d'adaptation durant quatre fois trente jours dans quatre milieux différenciés extrêmes, sur un homme seul. De nombreux protocoles ont été menés, dont plus d'une vingtaine d'IRM comparatives qui ont montré des modifications (augmentation ou diminution de masse) sur plusieurs zones du cerveau. C'est très prometteur et nous allons nous attacher à comprendre les raisons et impacts de ces évolutions, mais aussi à évaluer leur pérennité ou le « retour » à l'état initial. Les travaux liés à la chronobiologie, à la perception de l'espace, à la concentration, etc., ont posé des bases de compréhension qui vont maintenant nous permettre des comparaisons intéressantes avec d'autres cas étudiés. Des milliers de données ont été collectées et, comme toujours dans ces cas-là, il faudra un peu de temps pour en tirer toutes les conclusions.

Le second but était de mettre en place un protocole intégré global et reproductible dans des conditions complexes : des lieux où la poursuite d'études est très compliquée en raison des conditions environnementales et des moments de vie durant lesquels il est difficile d'envisager mener des examens ou exercices sur un humain. Nous avons pu évaluer plusieurs capteurs, systèmes de prélèvement, tests informatiques ou papier, et affiner la méthodologie. Nous sommes maintenant prêts pour lancer la seconde phase de ce programme, qui se décompose en trois éléments.

La mission 20 : c'est le projet le plus ambitieux. Emmener un groupe d'une vingtaine de personnes issues d'horizons divers de la société civile,

avec une parité entre femmes et hommes, sans expérience particulière des expéditions, dans la même succession de traversées des quatre milieux extrêmes. Ce sera le moyen de valider les hypothèses et observations réalisées sur une seule personne. Ils vivront dans ces territoires peu communs, travailleront ensemble pour progresser et devront s'adapter individuellement autant que collectivement. Chacun suivra des protocoles similaires, auxquels s'ajouteront de nouveaux champs d'études liés au fonctionnement social du groupe. Il est en effet primordial de nos jours de mieux comprendre les aptitudes des sociétés humaines à évoluer dans des situations changeantes, et à s'en sortir sans séquelles.

Durant cette année écoulée, une première équipe a été formée qui va se préparer pour un départ, nous l'espérons, début 2019, même si quelques freins existent encore : le coût de ce type de mission bien entendu, mais aussi, et c'est plus surprenant, la difficulté à faire comprendre la nécessité d'études en conditions réelles aux pouvoirs publics et scientifiques. Mais je sais que des changements vont imposer ces questions autour de l'adaptation et dans peu de temps, ce problème n'en sera plus un.

Le développement de nouveaux outils : mener des travaux *in situ* est devenu une nécessité pour compléter les connaissances acquises en simulation et en conditions dirigées. Mais dans la plupart des cas, les moyens manquent pour le faire avec qualité dans des conditions écologiques réelles. Aisance d'utilisation des capteurs ou systèmes de prélèvement, taille et poids, énergie nécessaire, précision et qualité des données ne sont que quelques-uns des paramètres à prendre en compte pour assurer leur utilisation sur le terrain. Avec l'expérience acquise depuis une dizaine d'années et durant ce programme, nous entamons le développement d'instruments qui font défaut, en nous fondant sur des cahiers des charges précis.

Le partage : ce programme n'aurait que peu d'utilité sans la diffusion des connaissances acquises et des méthodes pour qu'elles soient reproductibles, parce qu'elles touchent tout le monde. À terme, nous désirons développer des instruments et protocoles légers qui permettront à chacun une autoévaluation de son état, permettant d'aider à une prise de conscience de ses capacités propres à un instant T, mais aussi une meilleure préparation individuelle et des équipes. Un domaine de soutien et de formation fondamental pour moi, dans le but d'éviter certains accidents et de réduire les traumas résultant de stress profonds.

Un partage des moyens, mais aussi, il ne faut jamais l'oublier, un partage du rêve. Notre avenir est souvent montré sous son jour le plus négatif, offrant peu d'espoir aux générations futures. Il y a beaucoup à faire, c'est une certitude. Mais tout est possible si chaque personne a envie d'agir et se donne les moyens de le faire. Il faut conserver l'envie d'aller de l'avant pour construire notre futur sur des bases nouvelles. J'espère que, à notre manière, nous participons à cette grande œuvre universelle.

Si vous voulez nous suivre, en savoir plus ou, pourquoi pas, embarquer avec nous dans ce vaste projet quelle qu'en soit la manière, n'hésitez pas à vous rendre sur le site www.adaptationexpe.com et à nous contacter. Toute l'équipe et moi-même nous ferons un plaisir de vous avoir à nos côtés !

CAHIER HORS-TEXTE

Douzième jour en Amazonie, la troisième étape de l'expédition Adaptation 4 × 30 jours. Assis dans mon raft Alpacka, j'effectue des mesures météo, ce que je fais toutes les heures, quelles que soient les conditions.

Sauf mention contraire, photos : © Lucas Santucci / Zeppelin Network / Adaptation

	IRAN	CHILI	BRÉSIL	RUSSIE
Milieu	Désert du Dasht-e Lut	Canaux marins de Patagonie	Forêt amazonienne	Sibérie orientale
Climat	Chaud et aride	Froid et humide	Chaud et humide	Froid et sec
Température à l'ombre	max + 57 °C	min – 7 °C	max + 44 °C	min – 58 °C
Température ressentie	max + 70 °C	min – 20 °C	max + 63 °C	min – 71 °C
Précipitations	0 mm	510 mm	330 mm	5 mm
Humidité	2 %	98 %	100 %	60 %
Vent	70 km/h (en rafales)	130 km/h (en rafales) 18 jrs/ 30 venteux	30 km/h (en rafales)	35 km/h (en rafales)
Terrain	Sable et roche	Canaux marins et forêt primaire	Forêt tropicale et rivières	Montagnes et rivières gelées
Moyens de locomotion	À pied, en tractant un chariot	En kayak	À pied et en raft	À ski en tractant une pulka
Distance parcourue	600 km	410 km	280 km	180 km
Période	Août-septembre 2016	Octobre-novembre 2016	Décembre 2016-janvier 2017	Février-mars 2017

Quatre territoires ont été choisis pour cette expédition : le désert du Dasht-e Lut iranien, les canaux marins de la Patagonie, au Chili, la forêt tropicale de l'Amazonie, au Brésil, et les monts de Verkhoïansk, en Iakoutie. Ces milieux, les plus extrêmes de la planète, que j'ai traversés à la saison la plus défavorable, présentent des conditions presque inimaginables.

Carte et tableau : © Adaptation

Dans le désert le plus chaud du monde, les températures entre 10 et 17 heures sont étouffantes, presque intolérables. Je m'abrite sous le peu d'ombre offert par ma bâche, sans pouvoir en bouger durant les premiers jours tant la chaleur m'écrase. Des mini-tornades tourbillonnent régulièrement autour de moi.

Dans l’immensité rouge-orangé du Lut, totalement isolé, j’ai parfois l’impression d’évoluer sur Mars. Mais avec le luxe de ne pas devoir porter de scaphandre, ce qui laisse mes sens pleinement en contact avec le milieu, sans barrière

Dernière lueur du jour sur le désert. Je vais enfin pouvoir bénéficier d'un peu de « fraîcheur » : 30 °C au lieu de plus de 50 °C. Je note les données climatiques avant de boire à loisir, ce qui est impossible durant la journée, car tout liquide s'évapore presque instantanément. Ainsi, chaque soir, l'eau parcourt enfin mon corps, repoussant la mort qui a semblé s'y installer durant la journée.

© Mélusine Mallender / Adaptation

Comme des écrins, les fjords patagons cachent souvent des merveilles glacées qui flirtent entre mer et ciel. S'en approcher un tant soit peu est la récompense ultime face aux efforts nécessaires pour y parvenir.

Chaque jour, le matin, l'après-midi et principalement le soir, je mène plusieurs protocoles scientifiques sur les capacités humaines d'adaptation. Ici, en plus de mes travaux habituels (prélèvements, tests sur ordinateur et papier, etc.), j'évalue l'utilisabilité d'un électroencéphalogramme portable.

D’un seul geste, le grand pinceau de la Patagonie dessine et redessine tous les jours des images déchirantes d’infini. Détruites aussitôt. Tableaux éphémères dont il faut garder chaque détail en mémoire.

Les canaux marins de la Patagonie, surplombés de montagnes, forêts, glaciers et nuages aux mille formes, sont un véritable labyrinthe de fjords, passes, chenaux, qui s'entremêlent les uns les autres. S'y frayer un chemin, entre navigation et portage, est souvent une gageure.

En Amazonie, par 44 °C et 100 % d'humidité, progresser à la machette chargé d'un sac d'une cinquantaine de kilos peut vite se révéler épuisant. Je dois souvent ouvrir une voie avant de faire des allers-retours avec mon lourd équipement

Une fois le sol bien dégagé et le hamac installé, je prends un peu de repos, équipé d'électrodes EEG d'évaluation des rythmes du sommeil protégées par un filet. Le hamac et la moustiquaire restent la meilleure solution pour espérer trouver un peu de repos.

Progression avec mon raft Alpacka. Léger, rapide à gonfler et facile à ranger, c’est le compagnon idéal pour progresser entre les terres, les rivières et les marécages. Je le déploie en cas de besoin et le transporte dans mon sac à dos le reste du temps. Sur terre ou dans l’eau, la végétation reste très dense.

La splendide rivière Toumara, dans les monts de Verkholarsk, au nord de la Iakoutie russe, réserve bien des surprises. Alors que l'air souffle ses – 50 °C, des courants géothermiques font fondre les glaces de manière aléatoire, ouvrant soudainement des trous d'eau dangereux pour le voyageur. J'en ferai malheureusement les frais…

Des tâches simples, comme monter un camp ou allumer un réchaud pour faire fondre de la glace, deviennent particulièrement compliquées par – 50 °C. Le froid fragilise les objets tandis que les vêtements et les gants nécessaires à ma protection rendent les manipulations difficiles. Chaque geste doit être réfléchi, effectué avec précision et vigilance pour préserver mon équipement et ma personne.

Une seule règle : ne pas transpirer. Par ces froids extrêmes, la sueur gèlerait instantanément, ce qui me transformerait en glaçon. Cela m'oblige à sans cesse ajuster ma vitesse et mon habillement et à rester constamment sur mes gardes dans ce monde remarquable mais qui ne pardonne aucune erreur.

Durant les trois premiers jours de chaque traversée, j'étais accompagné sur le terrain par quelques chercheurs de l'équipe scientifique et par une équipe spécialiste de l'image en terrain difficile, avant de me retrouver totalement seul, sans logistique ni moyen de communication. Ci-dessous, en Patagonie, l'équipe « image » a été déposée sur un minuscule îlot rocheux pour capturer mon passage en kayak. De gauche à droite : Lucas Santucci (photo), un marin chilien, Florian Le Goïc (caméraman TF1, venu seulement en Patagonie), Mélusine Mallender (vidéo) et Stéphane Besnard, l'un des scientifiques.

© Christian Clot / Adaptation

L’équipe scientifique venue en Amazonie afin d’évaluer, comme pour chacun des milieux parcourus, la faisabilité de certains protocoles et de mieux saisir et comprendre les conditions de terrain. Ici, Benoît Mauvieux, Katia Dauchot et Étienne Koechlin.

Dans la chambre anéchoïque du CSEM, en Suisse, qui permet de bloquer les ondes sonores ou électromagnétiques (ici, électromagnétiques). C'est là que sont testés les appareils de mesure que j'utilise sur le terrain.

© Zeppelin Network

Sur le plateau IRM, avec le professeur Koechlin. Les IRM, réalisées juste avant et juste après chaque mission, constituent une part importante de nos protocoles. Elles permettent d'évaluer les modifications physiologiques du cerveau à la suite des traversées. Les données récoltées sur le terrain aideront ensuite pour essayer d'expliquer les raisons de ces évolutions.

© Zeppelin Network

Bibliographie (très sélective)

Pour en savoir plus sur quelques-unes des notions abordées dans ce récit :

CAMBIER, Jean, *Du temps et des hommes, vers une neuropsychologie du temps*, Reims, Éditions de l'Infini, 2010.

CYRULNICK, Boris, « Comment fonctionnent nos émotions ? », *Sciences Psy*, 2015.

DAMASIO, Antonio R., *L'Autre moi-même. Les nouvelles cartes du cerveau, de la conscience et des émotions*, Paris, Odile Jacob, 2012.

DARWIN, Charles, *L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux*, 1872, rééd. Rivages, coll. « Petite Bibliothèque », 2001.

– *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle de Charles Darwin*, 1859, rParis, rééd. Flammarion, 2008.

– *Journal de bord (Diary) du voyage du* Beagle, Paris, Honoré Champion, 2012.

DEHAENE, Stanislas, *Le Code de la conscience*, Paris, Odile Jacob, 2014.

DORST, Jean, *Avant que nature meure*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1965, 2012.

EKMAN, Paul, *Emotions Revealed: Recognizing Faces and Feelings to Improve Communication and Emotional Life*, New York, Owl Books, 2007.

EMPERAIRE, José*, Les Nomades de la mer*, Paris, Le Serpent de mer, 2003.

GRANN, David, *La Cité perdue de Z*, Paris, Robert Laffont, 2010.

HALLÉ, Francis, *Du bon usage des arbres*, Arles, Actes Sud, 2011.

HARARI, Yuval Noah, *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*, Paris, Albin Michel, 2015.

LA BERGE, Stephen, *S'éveiller en rêvant. Introduction au rêve lucide*, Paris, Almora, 2008.

SIFFRE, Michel, *Hors du temps. L'expérience du 16 juillet 1962 au fond du gouffre de Scarasson par celui qui l'a vécue*, Paris, Julliard, 1963.

RASPAIL, Jean, *Qui se souvient des hommes*, Paris, J'ai Lu, 2001.

WULF, Andrea*, L'Invention de la nature* (au sujet de Alexander von Humbolt), Lausanne, Noir sur Blanc, 2017.

Remerciements

Je tiens à remercier chaleureusement toutes les personnes qui ont permis la réalisation de l'expédition Adaptation 4 × 30 jours en solo, ainsi que la publication de ce livre, et plus particulièrement :

Mélusine Mallender pour son aide sur l'ensemble du projet et pour les images des expéditions, mais surtout parce qu'elle me soutient depuis des années au fil de mes folies.

Jérémy Roumian qui a donné sans compter son temps et son savoir-faire et a apporté toute sa minutie pour la mise en place des expéditions dans le suivi global du projet. J'ai la fierté de le compter comme ami et je le recommande à quiconque aurait besoin d'un homme qui sait allier passion et efficacité.

Philippe Clot et Martin Aubert qui n'ont pas ménagé leurs efforts pour que j'aie un chariot du désert digne de ce nom, Olivier Clot, correspondant aux États-Unis et plus généralement toute ma famille pour leur soutien.

Lucas Santucci, l'homme des images photographiques qui a mis la main à la pâte de la préparation au début de chaque traversée et les « hommes de l'ombre » de la communication que sont Bruno Valentin et Julien Pannetier de l'agence Zeppelin, Grégoire Chéron et Frédérique Lemonnier de Heliom et Maxime Pannetier de Resonance Digital.

Tous les scientifiques qui ont eu le courage d'embarquer dans ce projet un peu fou, à commencer par les responsables de pôles Étienne Koechlin (LNC-Inserm), Stéphane Besnard (Comete-Inserm), Olivier Archambeau (Ladys-Paris VIII) et toutes leurs équipes.

Beaucoup de scientifiques ont travaillé (et travaillent toujours) sur le projet ou nous ont aidés à réfléchir sur les protocoles ; d'autres nous rejoignent, trop nombreux pour être toutes et tous cités ici, mais je remercie chacune et chacun. Une mention cependant à Katia Dauchot et Benoît Mauvieux qui sont venus sur le terrain, ainsi que Margaux Romand-Monnier.

Nos partenaires bien entendu : European Freeze Dry, Alpackaraft, Institut Emergence, CSEM, Vuarnet, Paleo Jerky, S-Distribution (X-Bionics), BodyCap, Mares (via Tino Ballestra), Copumedics, Horus Network et les institutions comme la Société des explorateurs français, l'institut océanographique de Monaco, l'ENS, l'ANAJ-IHEDN.

Julie Lenormant, Guillaume Bour, Pierre Alban Callies, Geneviève Littot, nos bénévoles de la première heure et toutes celles et ceux qui les rejoignent maintenant pour préparer la prochaine mission de groupe.

Un grand merci également à Valérie Boisgelot, Sylvain Thiollier, Annabelle Grenet, Florence Amez-Droz, Jean-Christian Kipp, Caroline Messageot-Vacarie, Raphael Koenigsberg, François Mattens, et nos réceptifs locaux dont certains nous ont été précieux, comme Marcelo Arevalo au Chili, Olivier Jaudoin et Rémy Harbonnier de l'agence Heliconia au Brésil et Piotr en Iakoutie.

Je tiens aussi à remercier Julien Magne (ALP), Christian Lacroix (KM), Sylvie Pinatel (TF1), Florian Le Goïc (TF1 est venu en Patagonie) et plus généralement tous les médias qui nous ont soutenus : le partage de connaissances que nous désirons offrir au plus grand nombre ne saurait exister sans eux.

Et enfin, bien entendu Louis Bodin, qui m'a fait l'immense honneur d'accepter d'être le parrain du projet. J'ai eu la chance de connaître l'homme au-delà du présentateur de télévision et je suis fier de le compter dans les soutiens de ces expéditions.

Bien d'autres personnes devraient être citées ici, tant une expédition de ce type demande de soutiens. Qu'elles veuillent bien m'excuser si je ne peux citer tout le monde.

Pour le livre, je tiens à remercier les éditions Robert Laffont qui m'ont fait confiance et plus particulièrement Claire Le Ho-Devianne mon éditrice, ainsi que Mélusine, Jérémy, Rosemarie Clot, Corinne Joubert, dont les conseils et corrections ont été précieux.

Notes

1. Le *williwoo* est un vent catabatique extrêmement violent, imprévisible. En Alaska, il existe également et est nommé *williwaw*.
2. Joe Simpson, *La Mort suspendue*, Grenoble, Glénat, 2004 : l'alpiniste raconte comment, lors d'une tempête, en pleine descente, Simon Yates a dû couper la corde le reliant à lui, et comment il a survécu.
3. Voir *Ultima Cordillera, la dernière terre inconnue*, de Christian Clot, Paris, Arthaud, 2007.
1. Plat iranien de mouton gras, pommes de terre, pois chiches et d'autres ingrédients que l'on écrase avec un pilon après avoir vidé le bouillon dans lequel les aliments ont cuit et que l'on consomme séparément.
1. Une roche sédimentaire d'accumulation.
2. Déserts de sel.
1. *Astérix*, série de bandes dessinées créée par René Goscinny (scénario) et Albert Uderzo (dessin). *Le Bouclier arverne* est le onzième album de la série (1967).
1. Au revoir.
1. Imagerie par résonance magnétique.
2. De l'anglais Diffusion Tensor Imaging.
3. Ou, plus exactement, les protons contenus dans les noyaux d'hydrogène.
4. C'est la partie interne du cerveau, qui relie différentes parties de la matière grise où se situent les neurones. Elle permet la propagation des informations dans le système nerveux.
5. L'épigénétique, domaine de recherche récent, étudie les modifications permettant de moduler l'expression des gènes sans en changer la séquence ADN. En, gros, si l'ADN d'un humain ne se modifie jamais au cours de sa vie, la manière dont est lue une séquence de gènes peut, quant à elle, être modifiée, permettant de faire évoluer certaines fonctions. Par exemple, les fameux perturbateurs endocriniens pourraient modifier notre épigénétique.
6. Centre suisse d'électronique et de microtechnique.
1. La *lenga* (*Nothofagus pumilio*) est une sorte de hêtre pouvant atteindre trente mètres de haut.
2. 1 nœud = 1,852 km/h.
3. Kelp : grandes algues, solidement accrochées à des rochers de fond, pouvant atteindre plusieurs centaines de mètres de long. Elles forment de vastes jardins affleurant à la surface et sont la hantise de ceux qui utilisent des bateaux à moteur dont elles risquent de bloquer l'hélice.
1. Centro de Estudio del Cuaternario de Punta Arenas.
1. Julian Barbour (né en 1937) est un physicien britannique spécialiste de la gravité quantique, qui énonce l'idée que « le temps n'existe pas ». Voir *The End of Time*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1999.
2. Henri-Frédéric Amiel (1821-1881) est un écrivain et philosophe suisse connu pour son *Journal intime* de plus de dix-sept mille pages (publié chez L'Âge d'homme, douze volumes).

1. Voir Charles Darwin, *L'Expression des émotions chez l'homme et les animaux*, 1872, réédité par Rivages, 2001.
2. Voir, entre autres, Paul Ekman, *Emotions Revealed: Recognizing Faces and Feelings to Improve Communication and Emotional Life*, New York, St Martin's Griffin, 2007.
1. *Estancia* : grande ferme sud-américaine.
1. Au Brésil, le mot *bon* signifie plus un doute, un constat, alors que *ta bon* est une affirmation positive signifiant que tout est OK.
2. Données Nasa 2015. Voir dans le cahier photo les données climatiques de chaque milieu traversé.
3. Traîneau utilisé pour la pratique sportive.
1. L'humidité relative est le rapport entre la quantité de vapeur d'eau contenue dans l'air et la quantité de vapeur d'eau maximale possible. 100 % correspond à un air saturé en vapeur d'eau.
2. Le taux Humidex (venu du Canada) est l'un des trois indices qui permettent de calculer la température de l'air « ressentie » en combinant la température de l'air et l'humidité relative à l'ombre. Il ne tient pas compte, au contraire de l'indice Wet Bulb Globe Temperature (Température au thermomètre-globe mouillé), du rayonnement solaire. Le troisième est le Heat Index (Indice de chaleur) assez proche de l'Humidex. Ces indices ne doivent pas être confondus avec le Windchill qui évalue le refroidissement éolien en combinant la température et le vent.
3. 4 + 2 + 8 par exemple.
4. Schématiquement, ce système (dit aussi système hédonique) fonctionne pour apporter une « récompense » positive lors d'une action qui invite donc à sa répétition, ou au contraire une « punition » qui implique un moindre désir de perdurer dans l'action. Nous nous motivons, plus ou moins consciemment, pour obtenir une récompense, car nous ressentons un affect positif par le plaisir qu'elle induit et nous cherchons à le reproduire pour le retrouver. Ce principe circulaire est important pour l'apprentissage et la survie. Il est cependant à mon avis trop utilisé pour expliquer chaque action/décision d'un individu.
5. Depuis la fin des années 1990, il a été découvert un réseau de plusieurs centaines de neurones dans le système stomacal appelé vulgairement « le deuxième cerveau ». Ce système encore méconnu interagit avec le cerveau à double sens et aide à contrôler l'équilibre interne (homéostasie) et à réguler nos états émotionnels, mais sans doute bien plus encore. Il est possible que ce réseau puisse fonctionner de manière totalement autonome, voire que d'autres réseaux de ce type existent dans le corps. Mais aussi que certaines plantes possèdent un système de neurones. Des découvertes qui ouvrent de larges champs d'études et d'espoirs et qui doivent être intégrées plus systématiquement dans les différentes recherches liées aux aptitudes du vivant.
1. Voir entre autres Ethan Kross, « Self-talk as a regulatory mechanism: how you do it matters », *Journal of Personality and Social Psychology*, 2014 ; les travaux de Daniel Swingley et Gary Lupya, « Self-directed speech affects visual search performance », *The Quarterly Journal of Experimental Psychology*, 2012.
2. Voir les travaux de Marie Demolliens, Faiçal Isbaine, Sylvain Takerkart, « Social and asocial prefrontal cortex neurons : a new look at social facilitation and the social brain », *Social Cognitive and Affective Neuroscience*, avril 2017.
1.. « Quand on arrive en ville », chanson de Luc Plamondon et Michel Berger dans *Starmania*, 1978.
1. Traduction du russe TYMAPA.
2. Ou république de Sakha, au nord-est de la Sibérie.
3. Elle est appelée ainsi car les os des prisonniers, morts par milliers, ont servi de pavement.
1. Tu es un fou, toi.
1. « Chantons sous la pluie », chanson écrite par Arthur Freed, mise en lumière par le film homonyme de Stanley Donen et Gene Kelly, sorti en 1952.
2. *Canis lupus albus*.